



HAL
open science

La bibliothèque, lieu de lecture et de médiation culturelle

Évelyne Barthou, Yann Bruna

► **To cite this version:**

Évelyne Barthou, Yann Bruna. La bibliothèque, lieu de lecture et de médiation culturelle. TREE et Sophiapol. 2023. hal-04231670

HAL Id: hal-04231670

<https://univ-pau.hal.science/hal-04231670>

Submitted on 6 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La bibliothèque, lieu de lecture et de médiation culturelle



Rapport de recherche
Mars 2023

EVELYNE BARTHOU
YANN BRUNA



BIBLIOTHÈQUE
MUNICIPALE
DE LYON



Avant-propos

Cette enquête est commanditée par les Bibliothèques Municipales de Lyon.

Evelyne Barthou est maîtresse de conférences en sociologie à l'Université de Pau et des Pays de l'Adour et chercheuse au laboratoire TREE.

Plus d'informations : <https://evelynebarthou.org>

Yann Bruna est maître de conférences en sociologie à l'Université Paris-Nanterre et chercheur au laboratoire SOPHIAPOL.

Plus d'informations : <https://yannbruna.org>

Sommaire

Introduction	5
Méthodologie.....	8
1. La bibliothèque, un lieu à part et aux usages très diversifiés	10
1.1. Des usages différenciés du lieu.....	10
Un lieu à dimension utilitaire et étroitement lié à son environnement proche.....	10
Un lieu ritualisé.....	11
Un lieu de travail	12
Un lieu d'éducation à la lecture et d'autonomisation	14
Un lieu de vie et de sociabilité.....	16
1.2. Un lieu singulier	18
La spécificité des locaux et de ses objets	18
Un espace largement pensé comme propice à la déconnexion et à la concentration.....	20
Le calme et le confort.....	21
L'accompagnement et le conseil	23
Un espace de découverte et de résistance.....	25
2. La lecture, entre besoin et instrumentalisation.....	28
2.1. De multiples rapports à la lecture.....	28
La lecture comme besoin ou réponse à des besoins	28
La lecture entre évidence et auto-contrainte.....	29
La lecture de sociabilité.....	30
Lectures «légitimes» et «illégitimes»	32
La lecture, d'un autre monde à l'exploration des émotions	33
2.2. Le contrôle parental de la lecture	36
La lecture régulière avec ou pour les enfants	37
L'incitation à lire	37
Le contrôle des lectures	39
2.3. Du rapport charnel à l'objet livre aux freins à la lecture	41
L'objet livre	41
Les freins à la lecture.....	43
3. La diversité des pratiques numériques et le lien à la lecture.....	45
3.1. Une concurrence relative et discutable entre numérique et lecture	45

Une vision souvent négative et jugeante des écrans	45
Plaisir des écrans et contenus diversifiés	48
Lecture en ligne vs. lecture papier : une opposition dépassée ?.....	50
3.2. Parentalité numérique, accompagnement et contrôle des usages des écrans	51
Une prise de conscience mais des pratiques relativement paradoxales.....	52
Le contrôle du temps.....	54
Le contrôle total sur les usages	56
Du regard objectif au “regarder avec”	59
3.3. Auto-régulation et tentatives de déconnexion parentales et juvéniles.....	61
De la justification du temps d’écran.....	61
Tentatives de déconnexion et de prises de distance.....	64
Quelques pistes de réflexion	67
Des services numériques des bibliothèques peu et mal connus.....	67
Le rôle de médiateur culturel.....	69
Un lieu qui pourrait devenir des lieux.....	70
Références	73
Annexes	77

Introduction

Le 23 mars 2022, le quotidien Le Monde titrait « La lecture s’effondre chez les adolescents », en reprenant partiellement les résultats de l’étude Ipsos pour le Centre National du Livre¹ (CNL) qui soulignait le décrochage de la lecture, notamment chez les garçons. L’article affirmait que les 7-25 ans passaient huit fois plus de temps devant un écran qu’à lire par plaisir. Or, les résultats de cette étude et d’autres enquêtes sur le sujet sont beaucoup plus nuancés et complexes et il semble quelque peu réducteur d’opposer le numérique à la lecture, comme s’il n’était par exemple pas possible de lire par plaisir sur un écran. C’est à l’occasion de la déclaration de la lecture comme « grande cause nationale » par le Président de la République le 17 juin 2021 que le Centre National du Livre s’est effectivement engagé dans un programme d’action ambitieux, en faveur du public et du développement de la lecture, et a engagé une nouvelle enquête sur les pratiques, comportements et usages de lecture de jeunes français âgés de 7 à 25 ans. Cette enquête (CNL, 2022) montre que la quasi-totalité des jeunes sont lecteurs, les plus de 20 ans lisant nettement moins que les plus jeunes (7-19 ans), chez qui la lecture « école / travail » reste élevée (malgré un recul de 3 points). Parallèlement, la lecture « loisirs » progresse de 5 points pour tous les jeunes par rapport à leur enquête de 2016. La lecture « école / travail » chute drastiquement après 15 ans, chez les filles comme chez les garçons. En revanche, l’écart se creuse nettement entre filles et garçons pour la lecture « loisirs », qui décline néanmoins chez tous après 12 ans, juste après l’entrée au collège (ce qui était aussi le cas en 2016). C’est en primaire et dans les foyers les plus favorisés que les jeunes lisent le plus de livres. Le nombre de livres lus par obligation reste stable au fil des années, tandis que le nombre de livres lus par goût personnel dans le cadre des loisirs décline dans le temps, restant toujours supérieur chez les filles, sauf entre 16 et 19 ans (où les garçons déclarent lire plus). Si le domicile reste le lieu privilégié par la quasi-totalité des jeunes pour lire, les transports (32% des lectures hors domicile), les bibliothèques (32%) et les lieux où ils passent leurs journées (école ou travail, 31%) occupent une place importante. Ces lieux privilégiés pour la lecture évoluent selon les stades de la vie : les étudiants lisent davantage dans les transports (trajets longs occasionnels, transports en commun) que les écoliers, collégiens ou lycéens et les 7-19 ans sont 26% à lire en bibliothèque contre 19% des 20-25 ans.

La bibliothèque, qui garde une place importante dans les lieux de lecture, apparaît d’ailleurs comme un espace résolument codifié, car régi par un ensemble de contraintes et de codes culturels distinctifs (savoir se tenir, chercher, emprunter). Cela représente parfois des éléments décourageants, produisant dans certains cas une culture abandonniste de la part des adolescents (Repaire & Touitou, 2009). Mariangela Roselli explique également que si la rue et Internet sont des espaces de forte expérimentation, éloignés des prescriptions et plus propices à l’autonomisation juvénile (2014), les bibliothèques y sont moins propices car elles sont assimilées à des espaces plus codifiés (*ibid.*). Elles apparaissent ainsi dans les discours de nombreux adolescents comme un lieu très organisé et structuré,

¹ <https://centrenationaldulivre.fr/donnees-cles/les-jeunes-francais-et-la-lecture>. Enquête réalisée à partir de l’Access Panel en ligne d’Ipsos Interactive Services et soumise en ligne par questionnaire auto-administré, ce qui représente des limites en termes de contrôle de l’échantillonnage, de représentativité, confidentialité, anonymat, biais d’auto-sélection, etc.

dans lequel les individus seraient davantage amenés à s'adapter à une classification préalablement établie plutôt qu'à expérimenter, même si notre enquête remettra partiellement en question ces résultats.

Ces mêmes travaux dépeignent une vision assez radicale de l'usage des bibliothèques entre pairs adolescents. Qu'elle soit l'espace de la culture (environnement studieux assimilé au cadre scolaire) ou l'espace de la passion (mangas, etc.), la bibliothèque s'apparente d'abord pour les jeunes interrogés dans ces enquêtes à l'espace de la consultation individuelle, en « solo », et semble donc peu fréquentée en groupe. Nous précisons que ces études concernent les bibliothèques publiques et non les établissements de lecture déjà présents au sein du cadre scolaire, comme les CDI qui appellent à des appropriations collectives plus développées (Perier, 2007). Se retrouver dans un espace de lecture se ferait donc davantage, chez les jeunes, au sein de l'établissement scolaire plutôt qu'en-dehors. Dans le cas des bibliothèques publiques, les pairs adolescents semblent avoir peu de place dans un espace physique qui s'expérimente d'abord seul et dans le calme (Roselli, 2014), ce que là encore nos résultats ne confirment pas totalement.

La bibliothèque est également décrite dans les enquêtes évoquées précédemment comme un lieu public qui impose aux usagers qui lisent sur place de laisser apparaître leurs choix et activités, ainsi que leurs préférences. Les jeunes s'y retrouveraient figés dans des catégories et des espaces (« c'est un lecteur de manga », un « intello » qui approfondit les cours, etc.). Cette catégorisation est à rapprocher du fait que la bibliothèque, comme nous l'avons dit plus haut, est imaginée comme un espace très classifié, morcelé entre différentes entités, ce qui sera à vérifier dans notre enquête.

Les pratiques de lecture à l'adolescence sont néanmoins très diversifiées. L'adolescence se caractérise tout d'abord par le besoin d'une autonomisation relationnelle et la remise en question des cadres normatifs prescrits (de Singly, 2006 ; Galland, 2017) : les adolescents oscillent ainsi entre identité liée à la famille et identité liée aux pairs, entre le « devenir adulte » en fonction des autres jeunes d'une part, mais aussi en fonction des prescriptions familiales d'autre part. Dans ce cadre, la lecture est une pratique individuelle à l'acceptabilité sociale très variable pour les pairs adolescents (Metton, 2006 ; Pasquier, 2005). La littérature « jeunesse » peut être propice à la construction d'un entre-soi et d'une communication autour de cette pratique, comme c'est le cas lors de la création de communautés d'échanges en ligne, par exemple via Discord, par des jeunes passionnés. Mais, à l'inverse, certains terrains menés sur les appropriations adolescentes des bibliothèques publiques montrent une situation de repli des jeunes répondants qui se définissent comme non-acteurs des espaces physiques des bibliothèques. Ils déclarent être « de passage », insistant sur le côté non-engageant de leur visite qui est « due au hasard ». Plusieurs jeunes craignent d'être étiquetés comme « intellos » et tendent à invisibiliser certains de leurs goûts, par exemple pour certaines lectures (Roselli, 2014) ou pour certains médias jugés plus « savants ».

Mais ce n'est pas le seul élément à expliquer ce repli. La lecture, toujours, reste en effet une pratique très genrée chez les adolescents (Détrez, 2006 ; Roselli, 2011). Les filles lisent davantage et sont soumises à un ensemble « d'injonctions scolaires et parascolaires véhiculées par un corps professionnel largement féminisé - enseignants comme bibliothécaires » (Octobre, 2004 : 230). Autrement dit, la

féminisation de la majorité des prescripteurs de la lecture pourrait jouer un rôle dans la difficulté de son appropriation par les garçons (*ibid.*). De la même façon, le niveau scolaire exerce une influence sur le goût de la lecture, et la réciproque a également été démontrée (Lahire, 2004). Mais quels sont les lieux de la lecture ? Dans le discours de certains jeunes, les espaces en ligne semblent le plus souvent se substituer aux bibliothèques. Les recherches y seraient plus rapides et efficaces, mais aussi plus accessibles (Roselli, 2006). Peut-être les jeunes peinent-ils à trouver une alternative viable à la puissance hégémonique des moteurs de recherche et des bases de données en ligne ; il s'agit en tous cas d'un point que nous souhaitons vérifier et ce rapport nous permettra de nuancer quelque peu cette hypothèse.

Nous verrons également que les parents et la famille sont en partie des prescripteurs du bon usage des bibliothèques, même si le rôle des pairs et des réseaux socio-numériques est très prégnant. La fréquentation des bibliothèques est souvent perçue comme une injonction en provenance du monde adulte, qu'il s'agisse des parents ou des enseignants. Or, les adolescents souhaitent s'en détacher à cette période de leur vie, la prise de distance avec le monde adulte qui a régi leur construction jusqu'alors étant relatée comme un marqueur du grandir (Galland, 2017). Nous verrons toutefois ici que la fréquentation de la bibliothèque peut également être un vecteur d'autonomisation et de mise à distance des injonctions scolaires et parentales. De plus, l'usage des outils numériques est souvent perçu comme illégitime par les parents et nécessite une justification de leurs enfants. Le smartphone apparaît comme un mal nécessaire (Balleys, 2015), que les parents considèrent parfois, dans les mains des enfants, comme un outil chronophage et non-productif. Cela est fortement à nuancer par des facteurs sociodémographiques. En fonction des milieux sociaux, il se dégage en effet un intérêt pour l'apprentissage et la polyactivité sur les écrans (Darmon, 2013) ou une plus faible régulation des usages, souvent exclusivement temporelle (1h par jour, mais peu importe pour faire quoi) (Pasquier, 2017). Notre enquête révèle là encore que les catégories souvent mobilisées par la sociologie doivent être discutées et pensées aussi en lien avec les trajectoires personnelles et les expériences à la fois des jeunes et de leurs parents.

Nous allons donc présenter les résultats de notre enquête en quatre temps. Après une présentation de la méthodologie utilisée dans cette enquête, la première partie s'intéresse aux spécificités du lieu que constituent les bibliothèques, en abordant la question des différents usages mais aussi de la représentation du lieu. La deuxième partie aborde quant à elle la lecture à proprement parler, à savoir les différentes perceptions de la lecture, les différentes formes d'accompagnement parental de la lecture, mais aussi la place de l'objet livre. Nous reviendrons également dans cette partie sur les principaux freins à la lecture. La troisième partie est consacrée aux usages des outils numériques et leur lien avec la lecture. Nous y analyserons les différentes formes que revêt la parentalité numérique dans notre échantillon pour terminer sur les tentatives de déconnexion. Enfin, nous traiterons, dans la dernière partie, des pistes de réflexion qui se dessinent au regard des résultats des entretiens réalisés dans le cadre de cette enquête.

Méthodologie

Au regard de la commande qui a guidé cette enquête et à la suite d'une revue de littérature sur le sujet et un travail exploratoire conduit auprès de quelques personnels de bibliothèque, mais également de quelques parents et de jeunes, nous avons décidé de nous questionner sur l'attractivité des services numériques des bibliothèques pour les jeunes et le rôle de facilitation dans la parentalité numérique. Nos hypothèses étaient que les services numériques des bibliothèques sont peu connus et peu investis par les jeunes et leurs parents et que questionner les acteurs sur leurs représentations et leurs usages permettrait d'adapter les outils aux attentes du public. Nous sommes partis également de l'hypothèse de l'influence de la place du numérique au sein des familles face aux usages des espaces numériques des bibliothèques. Nous pensions enfin, en amont de l'enquête, que les services numériques des bibliothèques devaient prendre en compte les attentes et usages différenciés en fonction des configurations (en solo, entre pairs et en famille) mais aussi des âges des jeunes ciblés et de leur avancée dans le processus d'autonomisation. Au regard de ces hypothèses, notre choix s'est orienté vers des outils de collecte de données qualitatifs. Nous avons donc proposé une enquête par entretiens semi-directifs, individuels pour les parents et les jeunes les plus âgés et sous forme de focus group de 4 ou 5 jeunes pour les plus jeunes. Ce public ayant été défini avec le commanditaire comme un public fréquentant plus ou moins régulièrement les bibliothèques. La question des non-utilisateurs n'a pas été abordée ici et pourrait faire l'objet d'un autre travail. Notre enquête qualitative s'appuie sur un matériau qui a été intégralement collecté entre février 2022 et mai 2022 et la vérification de nos hypothèses de recherche repose sur trois terrains, détaillés comme suit.

Dans un premier temps, vingt parents ont été interrogés par le biais d'entretiens semi-directifs, prioritairement en face-à-face, à Lyon et dans sa banlieue, et en tenant compte de la situation sanitaire. Parmi ces vingt entretiens, quatre ont été effectués à distance, en visioconférence. Pour ces vingt entretiens, nous avons souhaité toucher différents milieux sociodémographiques, tout en ayant pour contrainte de trouver des parents lyonnais et des jeunes fréquentant les bibliothèques (seuls ou avec eux). Satisfaire les critères de diversité que nous nous étions préalablement fixés s'est avéré difficile, en raison d'un temps limité et de la nécessité de contacter à distance des individus pour préparer un rendez-vous d'entretien en présentiel, ce qui a conduit à de nombreux refus et désistements. Parmi l'ensemble des répondants, nous relevons ainsi une sur-représentation de mamans et d'individus de classe moyenne et de classe supérieure. Quatre parents peuvent être identifiés comme appartenant à des milieux populaires, mais derrière cette catégorisation générique se cache une diversité bien réelle dans les profils rencontrés. Ce biais de représentativité sera rappelé dans l'analyse. Nous touchons en revanche une forte diversité de tranches d'âges et de nombre d'enfants, et nous sommes parvenus à atteindre de larges secteurs géographiques (Lyon et sa banlieue) et plusieurs bibliothèques (centre-ville et quartiers prioritaires politique de la ville).

Dans un deuxième temps, nous avons interrogé douze jeunes, là aussi par le biais d'entretiens semi-directifs individuels. Ces jeunes sont âgés de 12 à 19 ans, ce qui nous permet de couvrir les deux périodes collège/lycée avec une seule étudiante. Ils sont en majorité issus des classes moyennes et moyennes-

supérieures, un quart d'entre eux provient d'environnements sociaux moins favorisés. Nous avons également une légère surreprésentation de filles. Contrairement aux critères d'inclusion stricts pour les parents, les jeunes interrogés ont pour la plupart été directement recrutés au sein de leur établissement scolaire, et nous avons choisi de ne pas isoler les lecteurs des possibles non-lecteurs. En effet, il nous paraît hasardeux d'affirmer qu'il existe des non-lecteurs, alors que l'absence totale de lecture traduirait plutôt l'absence de lectures jugées légitimes, c'est-à-dire les romans (notamment classiques) si nous nous en tenons aux discours de la plupart des parents. Or donc, qu'il s'agisse des romans, des BD, des mangas ou de toute autre forme de lecture (actualité, échanges et contributions sur les réseaux socio-numériques, sous-titres de contenus vidéo en ligne, etc.), nous avons souhaité couvrir des pratiques larges et diversifiées, et, bien sûr, parfois reconnues comme non-légitimes par l'autorité parentale. Nous noterons aussi que tous les jeunes interrogés fréquentent ou ont fréquenté par le passé une bibliothèque. Une grande majorité d'entre eux fréquente également le CDI de leur établissement scolaire, ce qui nous a permis d'obtenir des éléments de comparaison entre deux espaces identifiés comme propices à la lecture et/ou à l'emprunt. Encore une fois, nous couvrons ici un espace géographique relativement large, et une fréquentation des bibliothèques qui l'est tout autant. Tous les jeunes interrogés l'ont été en face-à-face.

Dans un dernier temps, nous avons complété les entretiens des douze jeunes par quatre focus groups. Trois jeunes collégiennes ont été interrogées dans un centre aéré, deux jeunes garçons dans un lycée général, trois collégiennes dans une cité scolaire à coloration professionnelle et, enfin deux jeunes collégiens au domicile d'un des parents interrogés. Ces quatre focus groups ont été réalisés en face-à-face pour favoriser les échanges et les interactions. Cependant, en raison de la difficulté à trouver des jeunes et d'organiser ces rencontres, deux des trois focus groups ont été préalablement préparés à distance et le choix des jeunes qu'il était possible de convier pour échanger a été, respectivement, laissé à la discrétion de la directrice du centre aéré, de la documentaliste du lycée professionnel et d'un parent. Contrairement aux jeunes interrogés individuellement donc, ceux-ci ont pour point commun la centralité de la lecture dans leurs activités quotidiennes. Dans trois des quatre focus groups, les jeunes qui nous ont été présentés étaient en effet clairement assimilés, par les personnes référentes, comme des lecteurs, à comprendre ici de *grands* lecteurs avec toute la part de subjectivité que cela entend, ce qui s'est surtout ressenti lors des deux focus groups des jeunes filles. Il est important de retenir ce point lors de l'analyse des résultats de ces groupes de parole, nous y reviendrons donc dans le rapport. Les jeunes interrogés ici ont entre 10 et 16 ans et sont majoritairement issus des classes moyennes avec quelques exceptions (cf. sociographie). Ces groupes de parole avaient pour objectif d'ouvrir à la discussion l'ensemble des thématiques que nous souhaitions aborder en matière de pratiques de lecture à l'ère numérique et de fréquentation des bibliothèques, afin de répondre à nos hypothèses de recherche. Les jeunes ont été largement invités à confronter leurs points de vue durant ces focus groups, et à développer leurs points de désaccord autant que faire se peut. Une sociographie, consultable en annexe, détaille le profil sociodémographique de l'ensemble des individus interrogés.

Pour terminer, nous avons décidé de traiter de façon conjointe les entretiens des parents et des jeunes car il nous a semblé plus pertinent de mettre en tension plutôt que d'opposer systématiquement les deux profils.

1. La bibliothèque, un lieu à part et aux usages très diversifiés

La bibliothèque s'est rapidement révélée occuper une place importante pour nos répondants, que ce soit dans leur usage régulier, moins soutenu, ou même dans leur imaginaire. En ce qui concerne nos enquêtés, nous pouvons observer des usages très diversifiés des bibliothèques qui ne sont d'ailleurs pas toujours exclusifs les uns des autres.

1.1. Des usages différenciés du lieu

L'analyse des différents usages nous a permis de voir que les pratiques des bibliothèques dépassent parfois les usages imaginés et qu'elles peuvent être multiples et cumulatives.

Un lieu à dimension utilitaire et étroitement lié à son environnement proche

Pour de nombreux usagers et usagères, la bibliothèque est avant tout, et parfois uniquement, un lieu d'emprunt, que les ouvrages ou documents aient été réservés en amont ou pas. Nous relevons la pratique de visites de *nécessité*, souvent courtes, à fréquence plus ou moins régulière et souvent peu propices à la découverte sur place (Joël, Martial). Ces visites répondent avant tout à une logique utilitaire forte : le rendu de prêt ou le remplacement de livres empruntés. Elle est le plus souvent programmée, le nécessaire ayant été fait en ligne antérieurement. C'est ce qu'explique, de façon extrême, Martial (57 ans, juriste), qui a recours à une analogie avec un espace de commerce en ligne pour insister sur l'importance du choix à distance : « *C'est comme une sorte d'Amazon la bibliothèque, enfin bon, sauf qu'ils ne livrent pas, mais... (Rires) Voilà, je fais mon choix avant. Par contre, je fais mon choix à travers le... enfin je vais consulter des catalogues à distance. Malgré tout, c'est bien la bibliothèque qui m'incite au choix, mais plutôt à distance. Pour le coup, je ne fréquente pas physiquement beaucoup les bibliothèques... enfin peu de temps en tout cas à chaque fois* ». Nous voyons toutefois ici que la bibliothèque peut inciter au choix à distance, donc c'est bien ici la bibliothèque en tant que lieu qui est évitée mais pas ses services, notamment celui du conseil. La périodicité de la visite de nécessité est assez fortement influencée par la durée des prêts comme le souligne Marc (48 ans, photographe indépendant) : « *Nous y allons tous les 15 jours. Pour emprunter et rendre, en essayant de ne pas être trop en retard. (...) C'est suffisant, c'est vraiment une approche familiale. Du coup, c'est plutôt suffisant parce qu'on emprunte un peu des bouquins, des CDs, des DVDs... On a suffisamment pour une quinzaine quoi* ». Dans notre enquête, ces visites de nécessité s'expliquent surtout par l'absence du besoin de fréquenter le lieu, ou encore le manque de temps. Néanmoins, ces visites de nécessité sont parfois couplées à d'autres types de visites, plus ritualisées.

Un autre point important et qui semble *a priori* très évident est la question de la proximité et des inégalités d'accès aux bibliothèques. Très souvent, la fréquentation des bibliothèques est étroitement liée à la proximité géographique avec celles-ci. Cela est particulièrement vrai pour les plus précaires ou

les personnes au faible niveau de diplôme. L'augmentation de la régularité des visites ainsi que le sentiment d'appartenance augmente avec la proximité physique des établissements.

Pour beaucoup, la distance ou le temps de trajet dissuade, comme Hoa (14 ans, 3ème): « *Moi, personnellement, c'est qu'en fait... enfin, je n'ai pas forcément l'envie de faire le trajet* » ou Morgane (11 ans, 5ème) : « *Moi c'est plutôt le CDI, c'est plus pratique parce que la bibliothèque j'habite pas à côté alors que là c'est sur place parce que forcément je vais au collège tous les jours donc c'est pas un effort en plus à faire pour aller chercher des livres* », ou encore Marcus (15 ans, 2nde) : « *Je préfère être chez moi pour lire, je me pose sur mon canapé, j'ai mon téléphone, je vais lire alors que pour la bibliothèque je dois prendre au moins 30 minutes de mon temps aller-retour* ». De la même façon, Anh (14 ans, 3ème) explique qu'avant, elle habitait juste au-dessus d'une bibliothèque, et que « *du coup (elle) y allait évidemment* ». Dalia (17 ans, terminale) souligne quant à elle que c'est réellement la proximité avec le lieu qui a favorisé les premières fréquentations : « *En fait, c'est mon père, il me disait : 'bah il y a une bibliothèque juste à côté, vas-y, va prendre des livres, des trucs, etc.'*. C'est lui vraiment qui m'incitait et du coup, bah j'y suis allée. Et après, j'ai bien aimé et au fur et à mesure, j'empruntais des livres à chaque fois et voilà ». C'est donc ici la proximité qui a favorisé l'accès et la fréquentation régulière par la suite.

Proximité et distance semblent donc, chez les plus jeunes, représenter un critère d'évidence dans la fréquentation ou non des bibliothèques, et ce, particulièrement dans des contextes de temps contraints et d'absence d'autonomie dans les moyens de déplacement.

En ce qui concerne les adultes, nous pouvons noter des réactions assez similaires, à l'image de Daniella (49 ans, chargée de mission éducation artistique et culturelle) :

« *Pour moi, Rilleux, ce n'est pas loin de la bibliothèque idéale. C'est un lieu de vie, c'est un bar, il y a des salles d'expo, des salles pour les petits, pour les gamers. Il y a des endroits cosy où on peut s'asseoir dans des poufs et lire des BD. Pour moi, c'est ça une bibliothèque. Moi j'ai trouvé que ça ressemblait pas mal à la bibliothèque idéale. C'est lumineux, ouvert sur le quartier. Je n'ai aucune action, là-bas hein. Mais disons que je suis arrivé dans cette médiathèque et si c'était à côté de chez moi, je pense que j'y passerai beaucoup d'heures. Ça deviendrait mon lieu attitré* ».

Nous voyons bien ici que ce n'est pas réellement l'absence d'envie qui anime une plus faible fréquentation de la bibliothèque mais bien la distance avec le lieu de vie. Pour d'autres, c'est réellement la multitude des tâches quotidiennes et professionnelles, corrélée à la distance, qui freine l'accès : « *Alors oui, je regarde... bah de celles de Part-Dieu et de Villefranche je reçois une Newsletter toutes les... enfin, Villefranche c'est une fois par mois, et Lyon Part-Dieu, on a les activités une fois par semaine. Alors c'est vrai que souvent je me dis : 'ça m'aurait intéressé, mais bon, c'est trop loin, c'est le soir. On verra quand je n'aurai plus d'activités ou en tout cas moins'* » (Annick, 57 ans, salariée à la Sécurité Sociale).

Ces résultats soulèvent néanmoins une question centrale qui est celle de l'inégal accès aux espaces culturels, et ce, même quand le maillage territorial est important comme à Lyon.

Un lieu ritualisé

Pour d'autres personnes, plus nombreuses, la fréquentation des bibliothèques est plus ou moins régulière et répond souvent à des rituels précis. Nous utilisons ici le terme rituel comme « *actes dont le composant symbolique sert à montrer combien la personne agissante est digne de respect, ou combien*

elle estime que les autres en sont dignes » (Goffman, 1974). En effet, la fréquentation ritualisée de la bibliothèque chez nos enquêtés s'inscrit dans une démarche collective, le plus souvent familiale mais aussi de maintien du lien social.

Cette dimension rituelle peut se traduire par le temps passé sur place et par une organisation bien établie : « *Chaque fois qu'on y va, on passe un petit moment entre, je ne sais pas, 45 minutes, une heure là-bas, on lit plusieurs livres. Et puis toujours j'en emprunte à la fin pour les deux-trois semaines à venir* » (Hasna, 31 ans, freelance en informatique).

Pour d'autres, il semble s'agir d'une activité ritualisée parmi d'autres : « *Oui, j'y allais assez souvent. J'allais à Part-Dieu assez souvent le samedi matin pour des courses ou des choses comme ça, avec mes parents. Du coup, souvent on passait à la bibliothèque pour emprunter des livres* » (Léo, 15 ans, 2^{de})
Le caractère répétitif et rassurant du rituel est également souligné par Anthéa (19 ans, Licence 1) « *c'était un moment particulier en famille et c'est devenu une habitude. J'aime bien passer du temps avec elles et la médiathèque c'est aussi une façon d'échanger sur les livres, de passer du temps ensemble ailleurs. (...) C'était un peu toujours pareil et c'est ça que j'aimais bien. On venait, on cherchait des livres, on les regardait, on discutait. Rien d'exceptionnel mais des bons moments* ».

Pour Stéphanie (42 ans, formatrice) cette dimension rituelle est aussi une façon de profiter des activités proposées mais aussi de ses enfants :

« Alors, il y a eu une période notamment quand j'étais enceinte de mon deuxième et qu'après j'étais un petit peu en congé parental, c'était vraiment le rituel. C'est-à-dire que tous les mercredis on y allait parce qu'à un certain moment, il y avait aussi l'heure du conte, donc là les enfants rentraient dans une salle où il y avait l'histoire. Et donc on en profitait aussi pendant ce temps pour choisir des livres. Donc là on y restait facilement une heure, voire une heure et demie. Et je disais : « bon, maintenant il faut qu'on rentre » (Rires.) (...) En général, j'y vais avec eux. Sauf si vraiment j'ai besoin d'un livre en particulier et que... Mais en général, je profite de ce temps-là pour y aller aussi avec eux ».

Pour d'autres enfin, le rituel de la bibliothèque est surtout lié aux rencontres et à une mise en lien avec d'autres personnes comme le souligne Maryse (37 ans, assistante de gestion) : « *J'aime bien aller à la bibliothèque, ça fait partie des rituels, ça fait partie des trucs là, ça permet de voir des gens. À peu près toujours les mêmes. C'est une ambiance en fait, les bibliothèques, mine de rien* ». Nous voyons donc bien ici l'inscription sociale et socialisante de la bibliothèque car le rite est aussi en sociologie une façon de marquer, de maîtriser, de comprendre et de produire le temps social (Fabre, 2007).

Un lieu de travail

Les bibliothèques sont souvent aussi pensées comme un lieu propice au travail, et ce, tant du côté des parents que de leurs enfants. Plusieurs parents déclarent aller travailler en bibliothèque afin de s'isoler ou car leur emploi nécessite l'accès à différentes ressources documentaires. Beaucoup de jeunes déclarent également aller travailler à la bibliothèque, seuls ou en groupe.

Pour faire écho aux travaux de Nicholas Carr dans *Internet rend-il bête ?* (2010), la relégation au second plan des outils numériques, pas toujours volontairement recherchée mais néanmoins effective, pourrait

tout à fait être corrélée à l'opportunité d'une concentration supérieure offerte par l'environnement de la bibliothèque. L'auteur y développe en effet que numérique et concentration lui apparaissent antagonistes, le premier étant générateur d'une multitude de sollicitations permanentes qui nuiraient très fortement au dernier. « *Ici, on peut travailler* », déclare par exemple Manon (14 ans, 3ème), collégienne dans le 5è arrondissement. Espace du calme et du confort, la bibliothèque se caractérise en effet, pour une grande majorité des individus interrogés, par l'absence de distraction. Elle s'apparente aussi à un lieu protégé des perturbations extérieures, notamment celles qui s'imposent à la maison, que les élèves appartiennent aux catégories sociales moyennes, à l'image d'Anthéa (19 ans, licence 1) : « *Les révisions pour des examens grâce au calme. Je trouve que pour le coup c'est un endroit idéal pour bosser et réviser mais je le fais pas souvent. Oui c'est plus calme que chez moi et j'arrive mieux à me concentrer* » ou à des milieux sociaux plus favorisés : « *Je pense, à ce niveau-là, oui, c'est important puisque... Alors ok, il y a tout l'aspect distraction et c'est vrai que parfois, on aime bien quand on a un endroit où travailler chez soi, comme on est distrait et tout, c'est bien d'avoir un endroit où travailler à la bibliothèque. Mais pour autant, il y en a qui n'ont même pas un endroit où travailler chez eux, donc...* » (Guillaume, 18 ans, 1ère). Il est par ailleurs intéressant de noter que les jeunes choisissent les espaces en fonction des personnes qui les accompagnent et des types de tâches à accomplir. Nous pouvons donc parler ici d'un usage stratégique du lieu « bibliothèque » à partir d'un diagnostic initial souvent pragmatique et réflexif :

« Bah des fois, bah juste pour voir ce qu'il y a et quand un livre m'intéresse, je vais juste le feuilleter ou le lire. Mais sinon, c'est juste pour y aller tranquillement, emprunter un livre ou un film. Oui, travailler c'est avec des amis. On se met là-bas, puis on évite d'aller dans les salles ou... juste du sujet qu'il faut qu'on révise pour éviter de se distraire. Du coup, vu qu'il fallait réviser maths et physique, on allait dans la salle langues étrangères pour éviter de se distraire, comme ça, être bien concentrés » (Christian, 17 ans, terminale).

De nombreux élèves distinguent le CDI de la bibliothèque, l'âge étant clairement ici une ligne de démarcation dans le rapport des jeunes à ces deux lieux. L'enquête du CNL (2022) montre que les deux-tiers des jeunes de l'échantillon fréquentent au moins une fois par mois la bibliothèque ou le CDI de leur établissement scolaire ou universitaire, proportion en hausse chez les moins de 20 ans, même s'ils ne sont que 45% des 20-25 ans à fréquenter ces lieux. Les élèves et étudiants sont également 31% à fréquenter une autre bibliothèque (32% des 7-19 ans et 19% des 20-25 ans). Les jeunes actifs, apprentis et chômeurs sont également 31% à fréquenter une bibliothèque, avec une proportion de 36% pour les 7-19 ans et de 29% des 20-25 ans.

Notre enquête nous a permis de constater que la bibliothèque représente pour la plupart des lycéens un espace de travail idéal en termes de concentration, plus encore qu'un CDI qui apparaît plus bruyant dans le discours des jeunes qui ont été invités à comparer ces deux structures. Certains individus voient enfin la bibliothèque comme un espace « socialement neutre », qui garantit un anonymat relatif : pour les jeunes, les probabilités de croiser des camarades de classe ou des enseignants est réduite, ce qui semble propice à une absence de distraction et favorise un contexte de travail idéal tout en étant suffisamment éloigné du cadre scolaire. La question de la proximité/distance est là encore importante puisque les plus jeunes vont privilégier la proximité du CDI, qui est sur place et dans lequel

l'interconnaissance domine, à l'image de ce que nous dit Manon (14 ans, 3ème) : « Pour moi CDI et bibliothèque c'est un peu double emploi, le CDI c'est plus proche de nous et ici on peut faire un peu plus de bruit, on voit des têtes connues, c'est plus... (Mia lui souffle le mot) convivial, oui voilà ». Pour les plus jeunes, il semblerait que cette interconnaissance confère au lieu une dimension rassurante :

« J'aime bien les deux mais le CDI c'est plus pratique, quand on a une heure de permanence on s'y retrouve, il y a une quinzaine d'élèves maximum donc c'est plus calme que la permanence. Et puis ouais c'est comme si on entrait dans un petit monde, moi j'aime bien les livres. Par contre le CDI ça t'enferme dans... enfin je vais pas dire ça t'enferme, mais c'est vraiment le cadre scolaire, alors que la bibliothèque c'est plus calme, il y a plus de choix... Le CDI on connaît bien les documentalistes, on a parfois la prof de français qui vient nous dire 'tiens vous devriez lire ça', je sais pas, c'est plus vivant pour discuter des livres justement ». (Mia, 13 ans, 3ème).

Le poids du cadre scolaire paraît donc moins pesant chez les plus jeunes que nous avons rencontrés, mais surtout pour les élèves ayant une bonne position scolaire. En effet, un jeune lycéen de notre enquête évite les bibliothèques car elles lui rappellent justement le cadre scolaire : « En fait ce qui se passe c'est que quand je vais à la bibliothèque, je sors de l'école mais ça me fait penser à l'école en fait, alors que quand je lis chez moi sur internet je pense pas à l'école, là je m'évade » (Saïd, 15 ans, seconde). La position scolaire semble donc jouer un rôle assez net sur le fait de fréquenter ou non une bibliothèque.

Pour ce qui est des plus âgés, ils et elles vont, en revanche, préférer mettre de la distance entre l'établissement et le lieu de travail qui peut être synonyme d'autonomie. Cela est particulièrement le cas des jeunes de milieux favorisés, pour qui c'est le CDI qui se rapproche du milieu scolaire (car intégré à l'école et avec une forte probabilité d'y croiser des camarades et enseignants) et non la bibliothèque, qui est un espace calme et dans lequel les conditions de travail sont décrites comme plus favorables que dans le CDI. Parmi les moins jeunes de notre échantillon, nous relevons une certaine désaffection pour le CDI, qui semble s'expliquer par la variable de l'âge. Ce sont principalement les lycéennes et lycéens qui nous ont expliqué ne plus y trouver leur compte, ou que cet espace était trop largement fréquenté par des collégiens, ce qui le rendait trop bruyant. La bibliothèque est aussi pensée comme un lieu plus libre et moins contraignant que le CDI, autonomie particulièrement prisée par les post-adolescents et jeunes adultes, à l'image d'Anthéa (19 ans, licence 1) : « Je préfère la bibliothèque car on y est plus libre comparé à celle du lycée ou collège. (...) Plus libre au niveau du choix ou de ce qu'on peut faire. J'aime pas trop avoir du monde derrière ou qui regarde ce que je fais, choisis et tout ça. Là, je suis libre de faire ce que je veux ». Le lien entre bibliothèque, travail scolaire et lecture est donc particulièrement ténu, mais nous voyons bien ici que les jeunes les plus âgés sont aussi ceux qui seraient les plus susceptibles d'y passer plus de temps qu'ils ne le font.

Un lieu d'éducation à la lecture et d'autonomisation

La bibliothèque semble également être, pour beaucoup de parents, un lieu d'accompagnement et d'éducation à la lecture. Certains d'entre eux semblent particulièrement apprécier le lieu pour y faire la lecture aux enfants, lieu qui serait propice à un temps de lecture différent et privilégié car extérieur au domicile familial.

Pour Samia (49 ans, mère au foyer), il s'agit d'un lieu de transmission d'un intérêt pour la lecture, qu'elle justifie par une pleine période d'apprentissage pour ses enfants. Savoir lire est une « liberté », il faut qu'ils puissent la saisir très tôt : *« J'y vais pour les intéresser à la lecture, ouais, c'est important. C'est pour qu'ils prennent l'habitude de voir des livres, de voir d'autres personnes lire les livres. Et voilà, c'est un point de rencontre avec des lecteurs. C'est important parce qu'ils sont en plein apprentissage. Et en plus, bah c'est une liberté, savoir lire... qu'ils apprennent très tôt normalement à lire pour avoir cette liberté. »*

Nous voyons également dans ce verbatim l'importance de la sociabilité en lien avec les pratiques de lecture en bibliothèque puisque voir les autres lire participerait de cet éveil et de cette éducation à la lecture.

Pour de nombreux parents, la bibliothèque est avant tout utilisée pour les enfants, beaucoup moins pour eux, à l'image de Séverine (50 ans, économiste) : *« Nous y allons maintenant pour notre fille, c'est un petit peu curieux hein, mais nous y allons vraiment pour notre fille. Deux fois par semaine environ »*. Souvent le temps disponible pour aller en bibliothèque est utilisé seulement pour les enfants au détriment des parents, dont la parentalité empiéterait clairement sur leurs recherches et expériences personnelles en bibliothèque.

Pour d'autres parents, la bibliothèque est aussi un lieu qui ouvre à d'autres événements ou objets culturels que le livre comme pour Bérénice (35 ans, enseignante) qui souligne l'organisation de spectacles pour les enfants : *« J'aime aussi beaucoup l'offre de spectacle, à la fois des vrais spectacles et des virtuels. (...) On en voit pas mal, la dernière fois on en a vu un très beau avec des marionnettes. Si, il y a quand même tout cet univers culturel. C'est ce qui m'a motivée à accepter l'entretien, je me suis dit 'quand même tu vas voir je ne sais pas combien de spectacles gratuits à la bibliothèque...' (...) C'est le 'rendez-vous des doudous', tout ce qui est culturel pour les enfants on fait à fond »*.

La bibliothèque est également décrite comme un lieu de socialisation et d'autonomisation, en particulier pour les parents les plus favorisés de notre échantillon. Cette autonomisation, fortement accompagnée par les parents, peut revêtir différentes formes. Elle relève tout d'abord d'une autonomie dans tout le processus de prêt des ouvrages, comme l'explique Elise (36 ans, gestionnaire financements) :

« Alors mon fils, comme je vous ai dit il a 7 ans, lui il lit beaucoup, mais vraiment beaucoup. Donc du coup je n'arrive plus à suivre, en fait on n'a pas assez de place pour acheter tous les livres qu'il veut. Donc lui, il a une collection qui est Max et Lili, je ne sais pas si vous connaissez. Donc c'est 126 ou 129, pardon, 129 tomes, donc du coup il a lu peut-être 115. Et la bibliothèque elle a toute la série en fait, ils sont disponibles, donc on les réserve. Il sait réserver tout seul, il sait utiliser sa carte lecteur, il fait ses petites réservations, il fait ses emprunts tout seul ».

Pour d'autres, la connaissance du lieu et de ses acteurs permet de laisser évoluer les enfants librement sans craindre le regard d'autrui : *« Je préfère aller à la bibliothèque qu'aller dans une librairie avec les enfants. On y va des fois, on achète des livres quand même. Je suis tout le temps en plein stress quand même, s'ils touchent un livre, l'abîment, le replacent pas comme il faut. À la bibliothèque ils connaissent, ils savent où ça se range. Les deux grands sont en autonomie »* (Bérénice, 35 ans, enseignante). D'autres

parents expliquent également que la bonne connaissance des lieux leur permet de laisser leurs enfants y aller seuls :

« Généralement, moi, je regarde les gens autour et différents rayons pour regarder soit les nouveautés qui sont sorties, j'aime bien les regarder les magazines qui sont à disposition, un petit peu ce qui pourrait m'intéresser. Les enfants font pareil, on passe un bon moment à faire le tour de tout. Des fois on se pose pour lire un bouquin pour la petite, ou il y a il y a aussi une salle dans notre bibliothèque de quartier où il y avait une salle un peu plus pour les ados. Ils pouvaient faire des jeux de société et il y avait des jeux vidéo et tout ça. Donc des fois, on fait ça en famille, ou bien les enfants font tout seul » (Florence, 40 ans, cheffe de projet).

Dans les représentations parentales des familles moins favorisées et diplômées, il peut aussi s'agir, quoique plus rarement, d'un espace d'autonomisation : *« J'ai envie aussi qu'ils se familiarisent avec le lieu. Le but, ce n'est pas juste d'y aller, d'emprunter et de repartir. J'ai envie qu'ils s'approprient un peu le lieu. Je les laisse aller chercher eux-mêmes, feuilleter eux-mêmes, découvrir, faire leurs choix eux-mêmes, etc. »*, explique Hasna (31 ans, freelance en informatique)

Les jeunes expliquent eux aussi qu'ils ont souvent la possibilité d'aller à la bibliothèque seuls, surtout quand elle est proche, ce qui leur permet de gagner en autonomie et en liberté. Il semble s'agir d'une étape importante dans la prise d'autonomie, qui peut avoir été préparée en amont par les parents ou non. Parce que ce lieu possède une certaine légitimité sociale, les parents vont plus facilement laisser leurs enfants y évoluer en autonomie. Cette autonomie peut aussi se révéler à double tranchant car elle suppose évidemment de se sentir légitime dans ce lieu mais aussi dans les différentes activités culturelles et, en particulier, la lecture, ce qui reste encore quelque peu clivé socialement. Cécile Rabot (2015) souligne effectivement que la forte part d'implicite d'une institution fondée sur l'autonomie renforce le coût d'entrée social. Elle explique également que si les grandes médiathèques vitrées ouvertes sur la rue, organisées sans guichet et en libre accès ont été pensées comme accessibles à tous, elles restent fermées à une part considérable de « non-publics » (*Ibid.*).

Un lieu de vie et de sociabilité

La bibliothèque représente pour quelques parents un lieu de vie, une forme d'extension du domicile familial, souvent exigu ou surpeuplé, et ce, en particulier dans les quartiers prioritaires « politique de la ville ». Cela est particulièrement visible quand la bibliothèque est proche du logement. Elle permet aussi, pour de nombreux parents et jeunes, de retrouver des visages familiers : *« la nôtre, quand même ça devient des lieux de quartier, des lieux de vie de quartier. On retrouve des mamans de l'école... enfin quand je vais à la bibliothèque, je croise des gens que je connais quasiment à chaque fois, du quartier : des parents d'élèves ou des gens du quartier. Donc c'est surtout le mercredi ou le samedi, et c'est très très souvent. Normalement à chaque fois, je vais croiser un parent avec ses enfants. Vous savez que même à la sortie de l'école, on dit : 'sûrement à bientôt à la bibliothèque' ! »* (Yolaine, 42 ans, responsable gestion fonction-support). Samia (49 ans, mère au foyer) explique à son tour que ce qu'elle préfère dans une bibliothèque, c'est la rencontre avec les autres lecteurs : *« Moi je viens ici pour changer déjà d'espace pour ne pas rester chez moi, et pour découvrir des livres que je ne pourrais pas payer. Et pour rencontrer des gens qui font comme moi, qui s'intéressent à la lecture »*. Mounia (26 ans, assistante

maternelle) y rejoint parfois ses collègues ou amies : *« Je rencontre des collègues de travail, d'autres assistantes maternelles, et des copines qui y vont souvent avec leurs enfants. Par exemple, j'ai une amie qui habite à Lyon 3ème. Elle me propose d'aller le samedi matin ou l'après-midi à la bibliothèque tous ensemble pour passer un moment. C'est un peu plus convivial. On rigole ensemble, on cherche des livres, on discute un peu. Les enfants, ils s'amuse entre eux, ils cherchent des livres, voilà »*. La bibliothèque n'est donc pas seulement l'espace du silence mais aussi l'espace de l'échange et de la convivialité. La bibliothèque de Gerland est couramment décrite par les parents interrogés comme un lieu central du quartier, un espace de vie à part. L'accent y est davantage mis sur sa dimension conviviale et sur l'opportunité de s'y retrouver.

L'espace jeunesse de la Part-Dieu semble être une bonne illustration de cette recherche de convivialité : à l'étage -1, ce lieu est séparé d'autres espaces plus calmes de la bibliothèque. Le mercredi après-midi, lorsque nous nous y sommes rendus, plusieurs mères de famille faisaient la lecture à leurs plus jeunes enfants, avant de laisser ces mêmes enfants entre eux ensuite et de discuter entre elles. Cela souligne que, selon les aménagements et appropriations des espaces, certaines salles dénotent de cet imaginaire du calme absolu comme norme implicite propre à tous les espaces des bibliothèques. Nous avons également pu observer plusieurs groupes de jeunes qui se donnaient rendez-vous à la bibliothèque afin d'échanger, de passer du temps ensemble. Cela rejoint enfin ce que nous avons constaté chez les jeunes interrogés, à savoir une demande de salles de travail qui peuvent être converties en salles de convivialité, et dans lesquelles la communication orale serait favorisée. Si, dans l'imaginaire collectif, la bibliothèque reste donc le lieu du livre qui se caractérise par la quasi-religiosité d'un silence exigé et pour certains contraignant, il se trouve qu'en pratique les lieux ouverts au public ne sont pas uniformes.

Nous retrouvons cette dimension également chez les personnes qui ne vivent pas en quartier prioritaire, même si, ici, c'est moins l'aspect lieu de vie qui est important, mais plutôt celui du lieu de rencontre et de l'interconnaissance, à l'image de ce que nous explique Elise (36 ans, gestionnaire financements) : *« Après, je ne sais pas quel est le cas dans toutes les bibliothèques, mais notre bibliothèque c'est clairement un lieu de rencontre, rencontre avec des gens issus d'horizons très différents et puis ça permet d'être accompagné dans les découvertes. Parce qu'on peut être conseillé, enfin les personnes qui y travaillent sont toujours à l'écoute. Donc c'est un lieu très spécial »* ou encore Stéphanie (42 ans, formatrice) : *« Maintenant j'ai des repères, je connais les gens, on se dit bonjour, je vois bien qu'ils me reconnaissent et que je les reconnais et ça c'est sympa. Les gens du secteur jeunesse connaissent les enfants, c'est quand même un lieu qui fait partie un peu de notre vie »*. Bérénice (35 ans, enseignante) souligne enfin :

« Déjà, on dit la 'bibli', ils connaissent des personnes, ils se disent bonjour. La dame qui fait le 'rendez-vous des doudous' a une fille qui a l'âge de mon aîné, quand on se voit on se raconte la rentrée du CP tout ça. C'est pas des rapports amicaux mais c'est des rapports humains. Quand on voit l'homme qui fait le 'rendez-vous des doudous', 'regarde c'est Alain tu te rappelles comme papi Alain'. C'est des petites choses mais ça reste des rapports humains quand même. (...) Je pense que pour eux c'est rigolo, c'est à eux, un espace à eux ».

De manière plus anecdotique, une mère de famille a déclaré se rendre à la bibliothèque les jours de canicule pour profiter de la climatisation, et en faire profiter ses enfants, car elle n'en disposait pas chez elle et que cela était difficilement supportable.

Lieu de vie ou lieu faisant partie de leur vie, on voit bien ici la centralité en termes de sociabilité de la bibliothèque pour celles et ceux qui la fréquentent, dépassant en cela la fonction première d'une bibliothèque à savoir un bâtiment, salle où sont déposées, rangées, cataloguées diverses collections de livres, périodiques et autres documents que le public peut, sous certaines conditions, consulter sur place ou emprunter. Nos résultats rejoignent ici ceux de l'ouvrage de Serge Paugam et Camila Giorgetti *Des pauvres à la bibliothèque* (2013) qui montraient bien que « *les pauvres qui fréquentent la BPI viennent dans ce lieu public ouvert à tous pour y trouver les deux sources fondamentales de chaque type de lien social que sont la protection et la reconnaissance* ». Véritable « *échappatoire à la disqualification sociale* » (*Ibid.*), la bibliothèque apparaît dans leur enquête, comme dans la nôtre, comme un lieu fondamentalement ouvert, démocratique et pouvant produire de la citoyenneté. Il est particulièrement intéressant de noter que cette participation démocratique et citoyenne n'est pas le propre des personnes en situation de disqualification sociale dans notre enquête et que les bibliothèques permettent aussi la rencontre de l'autre et, aux plus favorisés, de développer leur sociabilité et de se construire.

1.2. Un lieu singulier

À la relecture des différents entretiens, il nous a paru intéressant de creuser la singularité du lieu que constitue souvent la bibliothèque. Il ressort nettement du matériau qu'elle est considérée comme un lieu à part, protégé, unique, à la fois dans les usages mais aussi dans les représentations.

La spécificité des locaux et de ses objets

Dans la plupart des entretiens, la description du lieu et la spécificité des locaux est beaucoup ressortie, qu'ils ne soient parfois pas au goût des lecteurs ou assez anciens, comme le précise Florent (12 ans, 6ème) : « *Le bois parce que... C'est ça la tradition, vous parlez de la part-dieu, c'est tout en béton, c'est moche, c'est classe le bois, ça fait rentrer dans un autre univers, si c'est une pièce qui ressemble à un CDI ou à une salle de classe, je vois pas l'intérêt* », ou, plus souvent qu'ils soient en bon état et très accueillants. Les enquêtés apprécient particulièrement l'effort réalisé par les personnels pour organiser des espaces et permettre un certain confort :

« *Je ne sais pas si vous avez pu visiter les locaux, mais c'est un endroit vraiment pensé autour de l'enfance. C'est une bibliothèque, je pense, la plus jolie, la plus... enfin la mieux faite de tout Lyon parce qu'il y a de petites tables, des chaises, des espaces avec des coussins. Franchement, l'aménagement est vraiment... on sent que la réflexion elle a tourné autour de l'enfant. Il y a de petites niches, il y a des fauteuils très confortables pour vraiment les tout-petits. Donc c'est vraiment... c'est coloré, c'est super. C'est vraiment un endroit extraordinaire* ». (Elise, 36 ans, Gestionnaire financements).

Ces espaces ont toutefois quelques limites. Les jeunes, en particulier, n'y trouvent pas toujours de lieu propice à leur installation. Ils ne souhaitent plus être avec les enfants ou jeunes adolescents mais ne se sentent pas toujours à l'aise dans les espaces réservés aux adultes. Il semblerait intéressant de penser

ce point car dans la commande qui nous a été faite, les questions tournaient aussi autour de la question de l'absence des jeunes en bibliothèque.

Au-delà du type ou de l'état des bâtiments, nous avons pu noter que ce qui participe du fait que la bibliothèque soit pensée comme un lieu à part, c'est aussi tout l'imaginaire qui l'accompagne. La présence de bois dans la bibliothèque idéale est beaucoup ressortie, qu'elle rappelle le monde d'Harry Potter comme pour Florent (12 ans, 6ème) « *l'image de la bibliothèque... c'est un peu comme celles de Harry Potter, c'est une pièce immense avec beaucoup de bois* » ou qu'elle caractérise les étagères des bibliothèques classiques ou vues dans les films pour Joachin (12 ans, 5ème) : « *Après on a tous cette image du grand livre avec une couverture magnifique, des rayons en bois marron foncé, des grandes tables de lecture, de la chouette blanche aussi (rires)... voilà c'est l'image de la bibliothèque dans les films, aujourd'hui c'est plus trop ça. (...) Je trouve que les bibliothèques elles ne donnent pas envie d'y passer du temps* ».

Le lieu et sa perception vont donc ici aussi jouer un rôle dans la fréquentation ou non des espaces, tout comme la question du confort, très corrélée au fait ou non de s'arrêter dans les bibliothèques : « *J'aime bien quand il y a des fauteuils, des chaises, quand tu vois que ça va être confortable si tu t'arrêtes pour feuilleter. Et quand il y a du calme et des personnes à disposition pour nous, quand on a besoin de conseils. J'aime bien pouvoir discuter, c'est important quand il y a un dialogue, parce que je me rends compte que j'emprunte surtout en passant par une machine en fait* » (Gladys, 15 ans, 2nde).

Si le lieu n'est pas toujours fréquenté régulièrement, c'est aussi parce que la bibliothèque véhicule tout un imaginaire, propre à chacun, malgré quelques constantes, et qui n'est pas toujours satisfait dans l'expérience quotidienne.

La dernière caractéristique propre au lieu sur laquelle nous souhaitons revenir est la question du choix et de la quantité d'objets culturels mis à disposition, les livres en particulier, mais pas seulement. Elise (36 ans, gestionnaire financements), comme beaucoup d'autres personnes, est ravie de la diversité du choix proposé et de son caractère illimité : « *Et en fait, il y a des histoires qu'on connaît finalement peu, qui sont venues d'ailleurs, il y a des histoires d'Asie, d'Afrique, des Amériques, d'Océanie, c'est très riche. Il y a des histoires sans images qui permettent du coup en fait à chaque fois d'avoir une nouvelle histoire, franchement c'est... le choix il est illimité, il y a tellement de la littérature* ».

Certains sont à la fois satisfaits de la quantité de choix possible mais aussi du caractère inattendu et inspirant qui en découle, à l'image de Fang (14 ans, 3ème) « *J'aime bien la grande variété, il y a plein de choses inattendues, un peu particulières et puis intéressantes. Oui il y a des choses inspirantes* ». D'autres, au contraire, sont rassurés par le choix certes très important, mais limité des ouvrages et autres objets culturels mis à disposition en bibliothèque :

« *Mais il y a une telle intensité aussi du côté d'internet que... maintenant, effectivement, il y a une réelle concurrence quoi. Que permet la bibliothèque ? Il y a l'aspect découverte, il y a tout un... des parcours en fait qui vont être proposés qui ne ressemblent en rien à ce qu'on peut avoir sur internet. Donc de la même façon que par exemple sur Spotify, on a accès à une infinité de choses, mais il y a des gens qui adorent aussi à continuer à écouter la radio par exemple parce qu'effectivement là on a une offre qui nous est proposée. La liberté de choisir sur Spotify par*

exemple elle peut avoir ses limites. C'est-à-dire qu'à un moment aussi, on ne sait plus quoi aller découvrir. Alors qu'avec une radio, ça nous est poussé vers nous. Donc la bibliothèque, il y a quand même toujours, je trouve, cet aspect, cette dimension de... même si sur internet aussi énormément de choses nous sont poussées. Mais il y a une autre façon de proposer en fait dans une bibliothèque, donc avec un choix... » Paul (49 ans, informaticien).

Ce qui caractérise la bibliothèque semble donc tenir à l'accès au choix, souvent très important, mais aussi à l'organisation du choix, donc le rôle de présentation et de classement des objets qui évite le côté vertigineux et parfois enfermant d'Internet et d'autres médias.

Un espace largement pensé comme propice à la déconnexion et à la concentration

La bibliothèque apparaît relativement préservée des sollicitations extérieures. L'usage du smartphone n'y est évidemment pas proscrit, mais il semble très mesuré pour une large diversité de raisons. La première d'entre elles tient à la motivation d'aller à la bibliothèque, qui n'est ni l'espace du chez-soi ni un espace de travail fréquenté au quotidien, pour les parents comme pour les jeunes. Il s'agit donc d'un lieu à part, d'une activité à part entière qui nécessite un déplacement, ou un arrêt, de telle sorte que faire la démarche de venir en bibliothèque présente un intérêt pour l'individu, comme le précise Guillaume (18 ans, 1ère) :

« Ouais, c'est vrai que ce n'est pas mal parfois. Mais moi j'aime bien l'atmosphère parfois avec les livres. Je dois dire que ça ressort un petit truc en mode... Et puis en fait surtout le principe de la bibliothèque, c'est qu'on est là, on sait pourquoi on est là. Du coup, si on est là pour prendre des livres, bah on retrouve vraiment, c'est le principe d'une bibliothèque, des livres (Rires.) Si on est là pour travailler, on sait qu'on est là pour travailler. Et ça, c'est cool parce que ça te permet de... Là où chez toi tu as plein de distractions, à la bibliothèque, je trouve, tu es très concentré sur ce que tu fais ».

Dans nos entretiens, il ressort que la visite est la plupart du temps liée au travail ou à la consommation d'un livre ou d'un média, pour un emprunt comme pour une consultation sur place. Ce serait d'ailleurs la raison d'être de la structure, clairement identifiée dans une partie de nos entretiens. Samia (49 ans, mère au foyer) explique qu'elle se rend d'abord à la bibliothèque « *pour rencontrer des gens qui font comme [elle], qui s'intéressent à la lecture* », assimilant la lecture à une activité culturelle qui permettrait de cultiver un entre-soi particulier. La bibliothèque garde donc prioritairement cette image de l'espace du livre. Chez d'autres individus interrogés, l'accès au livre reste certes un argument majeur, mais les motivations d'une visite en bibliothèque sont plus diversifiées et surtout cumulatives : « *Souvent on dit : « oh, on va à la bibliothèque », les enfants ils sont contents, on prépare un sac à dos, on prend les affaires. Oui, c'est comme un peu... c'est une sortie. On sait qu'on va certainement rencontrer des gens, on va retrouver des gens du quartier, des enfants de leur école. Du coup il y a tout ça avec le fait d'aller emprunter des livres* », explique Yolaine (42 ans, responsable gestion fonction-support) mère de 5 enfants. Nous verrons que bien d'autres logiques peuvent bien sûr expliquer la venue en bibliothèque, mais il est important de préciser dès à présent que toutes semblent converger vers une prise de distance éphémère et souvent très réflexive avec les outils numériques.

Cela renforce le caractère disruptif de la bibliothèque, qui semble être un environnement éloigné des pratiques numériques intensives. Lorsque cette fois nous évoquons spécifiquement les espaces numériques des bibliothèques, il ressort que ceux-ci semblent le plus souvent relégués à « quelque chose qui peut être utile pour les autres ». De nombreux individus de notre enquête expliquent être déjà équipés, un des jeunes interrogés développe par exemple que le matériel à disposition est souvent obsolète (consoles de jeux) ou manque de personnalisation (il n'a pas ses applications dessus, en l'occurrence Wakanim). Si un ou deux parents participent occasionnellement à des ateliers d'informatique en réponse à des besoins de formation, les enfants semblent le plus souvent invités à se tenir ou se tiennent volontairement à l'écart des outils. Les écrans, ils en ont déjà chez eux, et la visite dans la bibliothèque ne doit pas être une extension du temps d'écran accordée à domicile, comme le développe Estelle (45 ans, animatrice/directrice de centre-aéré) : « *il y a tellement déjà d'écrans et de jeux vidéo à la maison, je trouve que ce n'est pas... non. Ouais, je ne vais pas chercher ça. Et ça me gonflerait même si mes enfants vont à la bibliothèque en disant : 'oh, allez...'* ». Pour les jeunes aussi, le livre semble avoir une place centrale, à l'image de ce que nous dit Morgane (11 ans, 5ème) : « *moi la bibliothèque c'est d'abord les livres, je sais pas* » ou encore Solène (13 ans, 4ème) : « *Oui j'ai déjà regardé des 'c'est pas sorcier' à la bibliothèque, il y a tout ça. (...) Mais pour moi c'est vraiment pour les livres, il peut y avoir des écrans mais y a des limites par exemple j'imagine pas une salle de cinéma dans une bibliothèque* ».

Dans notre échantillon, seul un jeune issu des catégories populaires profite d'aller seul à la bibliothèque pour des pratiques vidéoludiques, qu'il juge insuffisantes chez lui. Quelques jeunes ont indiqué utiliser les espaces numériques afin de gérer leurs réservations d'ouvrages, mais c'est donc avec une finalité spécifique, en lien direct avec la raison de leur venue, et il ne s'agit pas de leurs terminaux personnels.

Il convient ici de clarifier un point : la venue en bibliothèque ne répond pas toujours à une volonté de déconnexion. Des jeunes de notre échantillon expliquent certes que le livre peut répondre à une volonté de mise à l'écart des outils numériques, lorsque celle-ci se présente, mais ils n'évoquent pas la visite en bibliothèque comme motivée par cette mise à l'écart, sauf quand il s'agit d'y travailler. En revanche, la bibliothèque semble définitivement favoriser cette prise de distance avec les outils lorsque les individus y sont déjà présents. La connexion permanente semble ainsi antinomique de la venue en bibliothèque, qui est l'espace du livre avant toute autre chose. Aussi la bibliothèque pourrait-elle être perçue comme un lieu à part dont l'intérêt premier demeure clairement identifié et semble encore aujourd'hui résister aux tentations de consultation des écrans et aux sollicitations à l'ère numérique.

Le calme et le confort

Une autre caractéristique principale de la bibliothèque, qui en fait un lieu à part, est incontestablement le calme qui s'y impose et qui est régi par un ensemble de normes implicites. C'est le plus souvent le premier point qui est évoqué en réponse à la question « *à quoi pensez-vous quand je vous parle d'une bibliothèque ?* ». Le bruit dérange souvent et doit être évité à tout prix, ce qui est parfois compliqué pour des parents qui y amènent leurs enfants en bas âge. Estelle, (45 ans, directrice d'un centre aéré)

explique ne pas venir avec sa fille la plus jeune car celle-ci est trop dissipée, un comportement qu'elle juge inapproprié dans une bibliothèque et jugé comme tel par les autres :

« J'ai arrêté d'y aller d'ailleurs avec ma dernière, j'ai une petite fille qui est très dynamique et qui a du mal à contenir ses... voilà. Peut-être que ce n'est que moi qui me mettais la pression, mais cette espèce de demande, cette représentation que c'est comme aller au musée, il faut être sage, il ne faut pas toucher à tout - il faut faire attention aux livres, il faut faire attention de ne pas les jeter, ça, il n'y a pas de souci - mais il ne faut pas faire de bruit... Et des fois j'avais l'impression d'être un peu regardée là-dessus, puisque j'avais des enfants qui faisaient du bruit ».

Cela peut aussi expliquer pourquoi certains parents ou jeunes, qui n'ont pas nécessairement intériorisé ou ne respectent pas toujours cette norme, ne s'y sentent pas à leur aise. Saïd (15 ans, 2nde), qui fréquente relativement peu la bibliothèque, visualise cette norme du silence sous la forme d'un surveillant : *« Moi quand on me parle d'une bibliothèque je vois un monsieur qui surveille un endroit qui est calme, enfin il surveille, c'est pas pour interdire c'est pas ça que je veux dire, mais il est là quand même, il surveille pour que le silence reste. Ouais donc c'est cette image, celle du silence, quoi ».* Il explique un peu plus loin y être allé pour réviser ses examens : *« moi j'y suis allé c'était surtout pour préparer des exams parce que j'avais besoin d'une salle pour être au calme, par exemple quand j'ai préparé le brevet le premier truc que j'ai fait c'est d'aller à la bibliothèque pour réviser parce que chez moi c'est le bordel ».* Le silence peut donc être à la fois perçu comme une norme contraignante, mais aussi comme une opportunité et la bibliothèque représente pour de nombreuses personnes une des seuls endroits où elles peuvent être au calme. Bilel (18 ans, terminale) témoigne aussi de cette spécificité du lieu à travers le silence : *« C'est ça, c'est calme, on peut se concentrer. C'est un environnement différent ».*

Pour d'autres, ce calme se rapproche parfois du sacré, comme le souligne Maryse (37 ans, assistante de gestion), usagère assidue des bibliothèques dans lesquelles elle se rend avec sa fille et qui décrit l'espace avec une forte connotation religieuse : *« C'est une forme de recueillement dans les bibliothèques, un peu comme dans les églises. Les gens sont silencieux, personne n'ose parler fort dans une bibliothèque. Même sans que nécessairement ça soit dit en fait, c'est une règle implicite ».*

Anthéa (19 ans, étudiante en L1) précise qu'il ne s'agit pas d'un silence absolu, ce qui lui plaît particulièrement : *« Je dirais que j'aime le fait que ce soit calme avec un tout petit bruit de fond, c'est vraiment ça qui me plaît à la médiathèque ».*

D'autres, enfin, se sentent limités par cette norme du calme et du silence, à l'image de Florence (40 ans, cheffe de projet) :

« Je trouve ça toujours compliqué avec les enfants le côté où il faut pas faire de bruit et cetera, un peu comme dans les musées où il faut être silencieux, il ne faut pas déranger et cetera, et ça c'est tout je trouve que c'est toujours un peu compliqué et puis j'ai un peu de mal avec ça. Je préfère des espaces qui vivent un peu, sans que ça soit le bazar mais que les gens puissent se parler à peu près normalement. C'est vrai que ça fait un peu église quand même, un peu comme les musées quoi. Avec des enfants plus petits ça stresse un peu plus d'y aller parce que il faut pas

faire de bruit, il faut bien se comporter, que ça se passe bien, mais maintenant qu'ils sont un peu plus grands, il n'y a plus du tout cette question-là, donc on se sent bien ».

Plus précisément, la bibliothèque doit à la fois être l'espace du confort et proposer le confort de l'espace. Plusieurs individus adoptent donc un discours critique sur leur bibliothèque de quartier lorsque celle-ci peine à répondre à ces critères. Guillaume (18 ans, 1ère) explique par exemple qu'il n'y a « *pas assez d'espace pour se poser* » dans la sienne, ce qui en fait un lieu peu accueillant dans lequel il ne se rend que peu régulièrement. Parmi les individus qui souhaitent y rester et non simplement emprunter et partir, en particulier les jeunes, il est souvent répété la nécessité de « se poser » dans la bibliothèque, et donc de profiter d'un espace dans lequel ils peuvent être confortablement assis.

La bibliothèque, c'est l'espace des grands rayonnages, mais aussi des « grands fauteuils ». Ces descriptions des espaces physiques de la bibliothèque sont conformes aux représentations des individus interrogés. Lorsque nous leur demandons ce qu'évoque, selon eux, le terme « bibliothèque », le registre de la grandeur ressort le plus fréquemment, immédiatement suivi de celui du confort. Une bibliothèque doit proposer des espaces confortables et calmes. Au-delà du seul aspect utilitaire, cette recherche de confort montre que la bibliothèque doit surtout proposer un environnement agréable dans lequel passer du temps n'est pas une contrainte.

L'accompagnement et le conseil

La bibliothèque, et c'est aussi en cela qu'elle est un lieu à part, est à la fois le lieu du choix, des objets culturels, mais aussi du conseil et de l'accompagnement, et ce, sans aucune obligation. Maryse (37 ans, assistante de gestion) évoque par exemple très tôt dans l'entretien que la bibliothèque « *fait partie des rituels, permet de voir des gens, à peu près toujours les mêmes* ». Comme de nombreux parents de notre échantillon, Yolaine (42 ans, responsable gestion fonction support) insiste sur l'importance du lien social avec les documentalistes : « *comme on y va souvent, on est reconnu par les salariés, par les bibliothécaires ; et c'est vrai qu'on les reconnaît. Ils proposent souvent des ateliers pour les familles, pour les enfants. Donc ça, on aime bien* ». Le ou la bibliothécaire, souvent « *de bon conseil* » (Estelle, 45 ans, directrice de centre-aéré), n'est pas seulement l'individu qui tient informés les parents des principales activités et animations. Il conserve souvent l'apanage du discours expert pour la majorité des parents et, par transmission, certains jeunes issus des milieux favorisés. En ce sens, il est encore aujourd'hui une personne ressource essentielle, même si d'autres sphères d'influence représentent une alternative. Ainsi la figure de l'expert semble-t-elle s'étendre à des youtubers et tiktokers spécialisés dans la rubrique « lecture », mais l'importance de la qualité du lien avec les documentalistes reste soulignée par tous les individus qui font référence par eux-mêmes aux personnels de la bibliothèque, que beaucoup sont ravis de retrouver régulièrement :

« Oui, par exemple j'ai donné le nom de X qui travaille à Lyon 7^{ème}, on a fait connaissance parce que souvent je cherchais des ouvrages et donc on a sympathisé. Et puis elle est très active en fait sur d'autres ateliers qui sont proposés à la bibliothèque avec le centre social de notre quartier. Donc vendredi après les classes, elle propose la bibliothèque à ciel ouvert juste à proximité et on

a sympathisé. On n'est pas devenues copines, mais en fait c'est quelqu'un que je suis toujours heureuse de découvrir" (Elise, 36 ans, gestionnaire financements) ».

L'appréciation de la qualité de l'accueil est évidemment très liée aux personnes et à leur organisation, mais aussi à la volonté de fréquenter ou non les bibliothèques, comme l'explique Emilie (41 ans, documentaliste) :

« Et puis après, à Lyon, j'habitais dans un autre arrondissement. Je n'aimais pas du tout les bibliothèques d'arrondissement. (...) Je ne les trouvais, ce que vous disiez, pas accueillantes. Je les ai fréquentées par la force des choses en étant étudiante, mais je ne les trouvais pas accueillantes les bibliothécaires. Je n'aimais pas le rapport qu'elles avaient à l'usager. Et là, depuis qu'on a aménagé dans le V^e arrondissement, je trouve que la... les deux bibliothèques où on va, c'est-à-dire Valmy et le V^e, elles sont ouvertes. Enfin, elles ont vraiment une politique très bien, un accueil irréprochable. C'était ça aussi qui m'a donné le goût d'y revenir sur Lyon. L'accueil fait beaucoup, je trouve ».

Le rôle de conseil des bibliothécaires est particulièrement revenu chez les jeunes les moins accompagnés dans la lecture par leurs parents : *« Bah je dirais déjà la diversité des œuvres qui nous sont proposées parce qu'il y a quand même pas mal de choses. Le fait déjà que ce soit grand et lumineux, c'est parce que... ça me donne vraiment envie d'y aller. Les personnes aussi elles sont très à l'écoute et disponibles pour nous (...) Parce que moi, je vais tout le temps les voir pour leur demander des livres et tout » (Loubna, 17 ans, terminale).*

Nous avons toutefois pu noter que les personnes les plus diplômées et favorisées de notre échantillon avaient d'autres sources de conseil, à l'image de Stéphanie (42 ans, formatrice) : *« Alors moi je leur demandais plus des conseils quand les enfants étaient petits, sur qu'est-ce qu'on pouvait trouver par rapport à ce qu'ils aimaient, par rapport aux livres et aux jeux, par rapport à pas mal de choses. Maintenant un peu moins, parce qu'en général j'ai aussi dans mon entourage des livres qu'on me conseille, des choses que j'ai envie de lire. Donc c'était plus quand les enfants étaient petits que je leur posais des questions ».* Elle précise un peu plus loin dans l'entretien : *« Alors pour moi c'est un petit peu différent. Parce que quand je vais à la bibliothèque, souvent c'est que j'ai une idée, je vais emprunter un livre précis. Souvent quand je vais dans une librairie, je n'ai pas forcément d'idée de ce que je vais acheter. Donc je vais plutôt demander conseil aux libraires en leur disant : 'c'est pour une personne de tel âge qui aime bien ça, tel centre d'intérêt' ».* Pour cette mère, l'expertise en termes de littérature adulte serait donc plutôt du côté des librairies.

D'autres échangent avec leurs amis et proches, comme Émilie (41 ans, documentaliste) : *« Voilà, on est un petit groupe de trois, quatre. On parle beaucoup lecture. Et on lit à peu près les mêmes choses, donc on se les prête. Les livres papier, on se les prête, les bonnes adresses. Ma nounou aussi qui est une voisine lit beaucoup. (...) Donc on se prête les livres. Voilà, on est tout un groupe de nanas, de copines à s'échanger des adresses, des livres. On se les fait passer à l'école dans les sacs des enfants ».*

Pour d'autres encore, l'accompagnement des bibliothécaires n'est en aucun cas le fruit du hasard et c'est bien la mise à l'écart des différents services en ligne, guidés par des algorithmes qu'il s'agit de mettre à distance ici :

« Bah je crois que c'est juste... leur offre numérique, c'est quand même le reflet de choix qui sont arrêtés de manière non algorithmique, on peut dire. C'est des humains qui ont fait ces choix-là,

donc c'est quand même plus... comment dire, oui, c'est le reflet d'un choix précis. Ce n'est pas... parce que les algorithmes, c'est quand même un peu le fruit du hasard. Tandis que bah les bibliothécaires ils font des choix qui orientent plus ou moins ou qui nous aident à nous y retrouver dans l'offre numérique. Alors je ne sais pas si c'est plus pertinent, mais en tout cas c'est un vrai choix, c'est un choix humain, ce n'est pas un choix rétrié par l'informatique » (Martial, 57 ans, juriste d'entreprise).

Enfin, certains répondants et répondantes n'ont pas toujours envie d'être accompagnés et conseillés, à l'image de Céline (15 ans, 2nde) : « *Moi je préfère chercher par moi-même plutôt que me faire conseiller, j'aime découvrir des nouveautés, prendre mon temps, c'est pour ça que j'aime y aller seule parce que souvent le prends beaucoup de temps à choisir les trucs donc ça me stresse un peu, ça me met la pression si j'y suis avec quelqu'un* ». Annick (57 ans, salariée à la Sécurité Sociale), elle, ne cherche pas non plus à être conseillée mais concède porter son attention sur les ouvrages mis en avant : « *En général je me débrouille seule. Alors je m'appuie sur ce qu'elles vont, elles, mettre en avant dans les halls, tout ça. C'est vrai que souvent je me base là-dessus pour découvrir de nouveaux auteurs ou de nouveaux thèmes* ».

Nous avons pu voir ici que ce qui singularise l'espace de la bibliothèque est aussi son personnel, et ce, malgré les nombreuses opportunités d'interactions et d'échanges présentes en ligne. À rebours de la tendance à la dématérialisation, aller en bibliothèque c'est aussi vivre une expérience humaine, en face à face, être conseillé par quelqu'un que l'on connaît et qui nous connaît. L'accueil est donc une des clés de la fréquentation de nos enquêtés, et ce, de façon beaucoup plus marquée chez les adultes. Dans une société marquée par l'individualisme, le poids de la responsabilité, des choix et de la performance (Ehrenberg, 1991), notamment en tant que parent ou élève, dans un contexte d'offre littéraire extrêmement importante, peut déstabiliser. Pouvoir s'appuyer sur des professionnels semble donc une vraie opportunité, en particulier pour celles et ceux qui sont les moins armés ou qui maîtrisent le moins les codes culturels relatifs à la lecture.

Un espace de découverte et de résistance

Enfin, nous verrons que la dernière caractéristique qui fait de la bibliothèque un lieu à part, c'est qu'elle permet à la fois la découverte, l'expérimentation mais aussi le plaisir. « *Changer de cadre* », « *être surpris* », « *entrer dans un autre monde* » semblent être des motivations récurrentes à la fréquentation d'une bibliothèque chez nos enquêtés. Estelle (45 ans, directrice de centre-aéré) précise que cette découverte est facilitée par l'atmosphère et que découvrir des livres est possible en librairie mais qu'on y retrouve pas les petits éditeurs et auteurs, ce que seule la bibliothèque permettrait :

« Il y a une autre atmosphère... On entre dans un nouveau monde. Le monde des livres, le monde de la lecture, il y a une ambiance qui me plaît beaucoup. C'est assez studieux, c'est calme. Certaines fois, les environnements sont aussi très beaux. On a en bibliothèque un calme que l'on n'a pas chez soi. Voilà. Les librairies vont se focaliser sur les grands éditeurs, ceux que l'on trouve de façon systématique sur les tables. Donc c'est intéressant. Voilà, on voit les grandes sorties nationales. En revanche, les petits éditeurs, les petites pépites, on ne les trouve pas dans les

librairies. Les bibliothécaires sont plus à même de faire découvrir des petits éditeurs, des petits auteurs. Et ça, c'est top ».

Diego (16 ans, 1ère) aime quant à lui découvrir mais aussi chercher : « *Parce que les bibliothèques, ça reste un espace où on peut être seul, travailler et même où il y a toujours une sorte de plaisir à chercher... enfin pas quand on cherche beaucoup, mais quand on sait à peu près quel type de livre on veut et qu'on va dans les rayons, on voit une multitude de livres qui pourraient nous intéresser, il y a toujours un petit effet* ». Cet effet de découverte ressort dans de nombreux entretiens comme une forme de plaisir ou d'émotions rendues possibles par les livres mais surtout le lieu. Pour d'autres, au-delà du plaisir, il y aurait aussi un côté stimulant à fermer son ordinateur et à aller découvrir en bibliothèque comme le précise Azumi :

« Parce que la bibliothèque c'est une sortie, bah on prend l'air, on repose un peu, voilà, c'est autre chose voilà. Il faut que... ça doit être une autre chose, une sortie. Et la notion de sortie, voilà, il y en a... Si vous voulez, en fait, pour moi c'est une forme de lutte quoi, c'est une forme de sortie que je veux bien préserver aux enfants, voilà. Si vous voulez avoir les livres, les nouveautés qui sortent, voilà, fermez votre ordinateur et sortez. Bien sûr, je peux tout faire à la maison, je peux regarder les nouveautés, je peux regarder les résumés, je peux lire et tout ça ».

Nous voyons bien ici l'attachement au lieu comme objet de découverte, même quand la découverte est rendue possible par d'autres espaces, en particulier numériques. À la visite utilitaire, rapide et organisée dont il a été question en introduction de cette partie, nous pouvons identifier la visite de *découverte* qui possède des finalités bien différentes.

Davantage ritualisée, elle s'inscrit dans un cadre temporel bien défini (le samedi matin et le mercredi après-midi, dans une moindre mesure, semblent privilégiés par les autres parents interrogés), dure plus longtemps car non soumise à des contraintes de temps et elle se caractérise par un vocabulaire spécifique. La lenteur de la visite, l'opportunité de prendre son temps pour (mieux) découvrir, la possibilité de flâner, d'imaginer, de parcourir les rayons sont ici des éléments saillants. Ce type de visite privilégie l'échange avec les documentalistes pour des conseils, et la recherche de nouveauté, d'inconnu, de lecture originale acquiert ici une certaine centralité.

La bibliothèque apparaît dans ce cadre comme l'espace de l'expérimentation : « *Moi quand je rentre dans une bibliothèque, je me dis : 'il y a tellement de possibilités qui s'ouvrent à moi'. Et surtout que généralement, j'y vais et je ne sais jamais... même si j'ai des idées, souvent je ne ressors pas toujours avec ce que je pensais. Je me dis : 'j'entre et je ne sais jamais avec quoi je vais sortir' !* », développe Hasna, 31 ans, freelance en informatique. Céline (15 ans, 2nde) revient sur l'importance d'être seule dans la découverte : « *Moi je préfère chercher par moi-même plutôt que me faire conseiller, j'aime découvrir des nouveautés, prendre mon temps, c'est pour ça que j'aime y aller seule parce que souvent le prends beaucoup de temps à choisir les trucs donc ça me stresse un peu, ça me met la pression si j'y suis avec quelqu'un* », quand Ahmed (16 ans, 1ère) souligne l'opportunité de chercher sans but précis : « *Après la bibliothèque c'est vrai que ça permet de flâner, de rien faire, t'es pas obligé de chercher un truc précis, alors que sur internet si tu restes devant une page sans rien faire je vois pas l'intérêt, à la bibliothèque tu peux rester sans rien faire, et tu sors de chez toi au moins* » .

La notion de plaisir affleure aussi dans de nombreux entretiens : « *Je pense qu'on y passe à peu près 1h, généralement on est plutôt sur des moments où on a le temps. On n'y va pas juste pour rendre des livres ou pour aller prendre un truc précis. Généralement c'est un moment plaisir, donc on y va on prend le temps, tout le monde regarde un peu ce qu'il veut* » (Florence, 40 ans, cheffe de projet).

Ne pas savoir vers quel ouvrage se tourner et prendre le temps d'en chercher trahit avec une vision exclusivement consummatrice du livre dans une société de l'accélération où le sentiment d'urgence prédominant pourrait justement limiter et orienter les lectures. Fréquenter une bibliothèque pourrait donc être une forme de résistance à l'urgence, une opportunité de relation de résonance, puisqu'elle accroît notre puissance d'agir et notre aptitude à nous laisser « prendre », toucher et transformer par le monde (Rosa, 2018). Le philosophe et sociologue allemand a défini une théorie systématique de l'accélération sociale, articulant accélération technique, celle des rythmes de vie et celle des transformations sociales caractéristiques de nos sociétés contemporaines dans laquelle la résonance serait une réponse, non choisie et surtout non maîtrisée et un mode de rapport au monde et aux autres marqué par l'émotion.

2. La lecture, entre besoin et instrumentalisation

Étroitement liés à la fréquentation des bibliothèques, plus encore que nous n'aurions pu l'imaginer en amont de cette enquête, la lecture et le livre restent des objets centraux dans l'expérience de ces espaces. Nous verrons ici que les enquêtés ont de multiples rapports à la lecture, mais aussi que les parents en font un objet éducatif à part entière, de façon plus ou moins consciente, puis nous verrons qu'il existe un rapport charnel, physique à l'objet livre et nous concluons sur les principaux freins à la lecture rencontrés par nos répondants aujourd'hui.

2.1. De multiples rapports à la lecture

Nous nous intéresserons ici aux lectures extérieures aux obligations professionnelles et scolaires, même si nous verrons par la suite que différentes lectures peuvent être mises en relation.

La lecture comme besoin ou réponse à des besoins

Comme dans le rapport aux bibliothèques, nous avons pu observer un premier rapport pratique ou utilitaire à la lecture. Les lectures ont ici un côté pratique et fonctionnel souvent en lien avec la cuisine, les voyages, les promenades ou randonnées, la parentalité ou encore les idées d'activités à faire avec les enfants. Dans tous ces cas, la lecture relève d'une dimension fonctionnelle et pratique afin de répondre à des interrogations ou besoins. Ces lectures fonctionnelles sont beaucoup plus souvent le fait des mères qui se retrouvent souvent en situation d'organisation ou de préparation des repas. La difficile séparation des temps de vie participe effectivement d'une exacerbation de la charge mentale et du renforcement de la pesanteur des rôles sociaux (Goussard & Sibaud, 2017). Yolaine (42 ans, responsable gestion fonction-support) est en un parfait exemple : « *Moi ce que je vais prendre, ça va être des livres de recettes de cuisine des fois pour faire avec les enfants, ou pour faire des balades, la partie voyage. Je regarde juste un peu au niveau des voyages, balade en randonnée c'est à l'extérieur de Lyon. Préparer les vacances ; les livres de cuisine au rayon adulte et après des activités manuelles à faire avec les enfants. Je prends quasiment que ça* ». Mounia (26 ans, assistante maternelle) la suit : « *Après, je lis beaucoup sur la religion et la cuisine, j'aime beaucoup la cuisine. Et les méthodes d'éducation et activités pour les enfants* ». Il est important de noter que ces lectures ne sont pas exclusives d'autres lectures chez les mères ayant un fort capital culturel dans notre échantillon, alors qu'elles paraissent centrales pour les mères les plus défavorisées.

Au-delà de ces lectures liées à des besoins particuliers, nous avons pu identifier un vrai besoin de lecture chez la plupart de nos enquêtés. Pour certains, cela relève d'un comptage et d'un suivi méticuleux des lectures, à l'image de Martial (57 ans, juriste d'entreprise) : « *Ce n'est pas du tout difficile à quantifier parce que je suis un peu maniaque et que je note les livres que je lis dans une application numérique.*

Donc je peux vous dire qu'en 2021, j'en ai lu 52, un par semaine. Mais bon, ce n'est évidemment pas un objectif que je m'étais fixé. Mais le hasard fait que voilà, sur 2021, j'en ai lu 52 », quand pour d'autres, c'est un besoin quotidien, comme pour Morgane (11 ans, 5ème) : *« J'ai déjà lu 600 pages en une semaine, je lis pendant une bonne heure tous les soirs, quand j'accroche beaucoup au livre ça va vite, et j'ai envie de savoir la fin, je ne peux pas commencer autre chose tant que j'ai pas la fin donc il faut que j'avance ».* Annick (57 ans, salariée à la Sécurité Sociale) ressent également ce besoin de lire, qu'elle ne s'explique pas et qui ne lui vient pas d'une socialisation familiale : *« Alors moi, aussi loin que je me souviens, j'ai toujours eu envie de lire. Et c'est vrai que moi, dans mon enfance, il n'y avait pas les médiathèques qu'il y avait aujourd'hui, il n'y avait pas les livres qu'on a à la maison. Et j'ai un petit côté boulimique qui est presque obsessionnel à cause de ça, parce que j'ai manqué beaucoup de livres et je lisais n'importe quoi, enfin tout ce qui me tombait sous la main. Et parfois plusieurs fois parce qu'il n'y avait rien d'autre à lire ».* Pour d'autres, au contraire, la lecture est vraiment une évidence.

La lecture entre évidence et auto-contrainte

Il est intéressant de préciser à nouveau que la plupart des personnes que nous avons interrogées sont lectrices, et ce, indépendamment souvent, de l'origine sociale. Si la lecture est moins présente chez nos parents les moins diplômés, elle l'est parmi les classes moyennes, qui ont souvent eu un accès à la lecture dès l'enfance, comme le note Élise (36 ans, gestionnaire financements) : *« J'ai eu de la chance en fait parce que j'ai grandi dans une famille où on avait beaucoup de livres et on était... enfin mes parents, mes grands-parents c'étaient des lecteurs, donc finalement pendant ma jeunesse, adolescence, je ne suis pas beaucoup retournée dans la bibliothèque ».*

Cet apprentissage précoce de la lecture s'est souvent opéré également grâce aux CDI ou acteurs scolaires : *« Je me rappelle que j'allais, quand j'étais en 5ème du coup, j'allais toutes les semaines au CDI emprunter des livres, vraiment toutes les semaines. J'ai l'impression d'avoir toujours lu, en fait. Depuis que je suis petite, je lis. Je lis des livres... j'ai toujours eu ça. Je n'ai pas de souvenir de commencement parce que j'ai l'impression que ça a été une continuité »* (Hasna, 31 ans, freelance en informatique).

Pour d'autres, c'est clairement l'accessibilité des livres qui a favorisé cette lecture, qui est devenue aujourd'hui une évidence, comme pour Stéphanie (42 ans, formatrice) : *« Alors moi j'ai toujours lu, même jeune je pouvais lire un livre dans la journée quand c'était quelque chose qui m'intéressait. Mais j'ai toujours eu des livres à portée de main, que ce soit chez mes parents ou chez mes grands-parents en fait. Même si on était à la campagne et que je n'allais pas forcément à la bibliothèque, il y avait des livres. Et puis mes parents m'en achetaient aussi quand il y avait des choses que je voulais lire »* ou encore Gladys (15 ans, 2nde) : *« J'aime beaucoup lire, à part ça je couds aussi, je ne sais pas si ça fait partie de la culture. Je sais que mes parents lisent beaucoup aussi, chez moi il y a toujours eu beaucoup de livres, et donc depuis que je suis petite je suis un peu dans cet univers-là, de la lecture, et j'ai des conseils de la part de ma mère par exemple. Après on ne va pas lire forcément les mêmes choses, mais elle va me conseiller, s'il y a un auteur qu'elle aime bien elle va le partager avec moi, et moi pareil. »*

Certains parents assument pleinement ces rôles de conseil et d'accompagnement à la lecture, comme pour Gladys (15 ans, 2nde) au-dessus, ou Martial (57 ans, juriste d'entreprise) : *« Moi j'en ai le souvenir*

quand j'étais moi-même enfant, ce que me conseillaient mes parents, je ne trouvais pas ça bien quoi » quand pour d'autres leur rôle se limitait à l'incitation : *« Alors, mes parents, ce n'était pas du tout ça. Ils m'ont inscrite, mais ils ne m'ont jamais accompagnée »* (Emilie, 41 ans, documentaliste).

Pour quelques répondants, l'entrée dans la lecture s'est faite par hasard ou par opportunité, comme pour Annick (57 ans, salariée à la Sécurité Sociale) qui avait un oncle qui travaillait dans une station-service, et qui, en conséquence, avait accès à *Lucky Luke* et *Gaston Lagaffe*.

Ce caractère d'évidence fait que certains jeunes, ayant évolué dans des cercles de lecteurs, lisent beaucoup sans nécessairement en avoir conscience, comme pour Céline (15 ans, 2^{nde}) : *« Je ne dirais pas que je lis beaucoup car beaucoup c'est subjectif bien sûr mais je lis au moins deux livres par mois. Il y en a qui lisent beaucoup plus que moi, d'autres beaucoup moins, donc le beaucoup c'est difficile de me situer, voilà. Après c'est des livres extra-scolaires, je lis pour l'école mais quand je dis deux livres par mois c'est en plus, c'est pour moi ces lectures »*. D'autres encore gardent un souvenir très marquant de ces premières lectures qui faisaient finalement partie intégrante de leur quotidien :

« Plus tard je veux une bibliothèque comme mon grand-père, tu rentres dans une pièce t'as des livres partout, j'y allais tous les soirs en sortant de l'école donc ça m'a marqué un peu, pour moi c'est normal de lire et d'avoir une pièce pour la lecture. Je sais pas ça fait... mystique comme pièce (rires), c'est la pièce avec un levier pour un passage secret caché derrière un livre, il y a toujours des secrets dans une bibliothèque. Sauf que moi j'ai pas ça, j'ai juste ma chambre avec une grande étagère au-dessus du bureau mais ça va, elle est bien complète déjà » (Florent, 12 ans, 6^{ème}).

Ce caractère d'évidence ne se retrouve pas chez tous les répondants : le capital culturel apparaît sans surprise comme un puissant facteur de distinction dans les pratiques de lecture interfamiliales. Saïd (15 ans, seconde) témoigne par exemple : *« Moi ça m'arrive de lire des romans, j'essaie de lire au moins 10 pages par jour, mais c'est par jour quoi, je peux lire plus que ça ou moins que ça mais j'essaie de lire tous les jours (...). Mais moi j'aime bien, là je lis Robinson Crusoé là, avec Vendredi, mais c'est vrai que je vais pas me dire allez je vais lire si j'ai des choses plus intéressantes à faire, mais comme je disais il faut que je lise tous les jours un petit peu »*. Nous retrouvons ici le principe de la « *bonne volonté culturelle* », décrite par Pierre Bourdieu (1979) au sujet des classes moyennes, à savoir les efforts réalisés par les acteurs pour ressembler aux classes dominantes sans nécessairement en détenir tous les codes. Nos répondants appartenant aux classes populaires ne semblent finalement pas posséder des pratiques socialisatrices différentes de celles des autres classes comme a pu le montrer le travail de Bernard Lahire (2019). Ils semblent en effet avoir compris quelles sont les pratiques culturelles légitimes, à savoir ici la lecture, même si elle n'est pas une évidence et que les choix de lecture peuvent être restreints.

La lecture de sociabilité

Notre enquête nous a permis de constater que la lecture relevait souvent pour nos enquêtés d'une logique de sociabilité et de reconnaissance. Cela peut concerner, de façon différenciée, tous les types de lecture. Nous avons pu voir cette logique avec les mangas, lus et perçus pour beaucoup comme le visionnage d'une série, avec l'idée d'être à jour, de ne pas se faire « spoiler » :

« En ligne t'as l'accès immédiat, tu sais que quand ça sort tu l'as directement, par exemple à 16h t'as la suite, tu peux pas te faire spoil, alors que le temps que t'aïlles l'acheter, déjà faut qu'il soit dispo, ou l'emprunter encore pire c'est moins rapidement dispo qu'en magasin, enfin voilà pour un livre c'est moins grave mais pour un manga c'est comme une série si tu peux avoir l'épisode trois jours après tout le monde t'es en décalage, au moins où toi tu vas pouvoir en parler la discussion elle est finie » Mia (13 ans, 3ème).

Nous voyons à travers ce verbatim que les mangas auraient, selon elle, une spécificité par rapport aux romans, pour lesquels la sociabilité est moins importante et urgente.

En ce qui concerne les romans, donc, la logique est quelque peu différente. Pour certains, il paraît important de connaître les romans dont les autres parlent, afin de ne pas être en décalage, non pas par rapport à l'histoire et le contenu lui-même, mais plutôt avec le fait de l'avoir lu ou non, comme l'explique Florence (40 ans, cheffe de projet) : « Quand je dis par exemple 'je relis un classique dont tout le monde a parlé et dont je ne sais même pas de quoi ça parle', là typiquement pour moi c'est pour apprendre même si je vais passer un bon moment en le lisant, ou pas ». Bérénice (35 ans, enseignante) échange, quant à elle, avec son conjoint : « C'est une vraie source d'évolution, c'est aussi un peu une ressource d'échange. Par exemple, mon conjoint lit pas mal aussi, on lit les mêmes livres, on se les passe. Là, on vient de lire 'L'anomalie' de Le Tellier. On l'a lu tous les deux, on se les passe, on discute. Puis ma belle-mère lit énormément, énormément. C'est une prof de français à la retraite. Elle peut lire 3 bouquins par semaine. Si on aime un truc, on lui dit, elle le lit et on en discute, c'est agréable. (...) » quand Maryse (37 ans, assistante de gestion), fait partie d'un réseau de mamans : « Je suis sur beaucoup de réseaux de mamans, donc on se prêtait des livres, après, j'ai toujours eu beaucoup de livres chez moi de toute façon donc bah j'ai lu ce que j'avais » et Anh (14 ans, 3ème) en discute, elle, avec ses amis : « Je connais les centres d'intérêt de mes amis. Des fois je parle beaucoup de livres quand on a lu les mêmes. Et avec d'autres amis qui ne lisent pas, je n'en parle pas ». Il est intéressant de noter ici que la lecture est un mode de sociabilité et de reconnaissance dans un contexte d'entre soi non exclusif d'autres formes de sociabilité.

Pour d'autres enfin, la lecture est un moyen de rencontrer l'autre et d'entrer en interaction avec lui, à l'image de Solène (13 ans, 4ème) : « Les livres c'est un moyen de se rencontrer, de rencontrer des gens aussi, avec un livre tu t'isoles parce qu'il faut être au calme pour le lire mais après tu vas toujours en parler avec d'autres. Et il y a des gens qui conseillent des lectures ou alors ça m'arrive d'en conseiller. » La lecture est aussi un outil de communication et d'échanges importants pour de nombreuses familles, en particulier les plus favorisées, comme le précise Christian (17 ans, terminale) : « Je lisais ce qui me tombait sous la main. Parce que, par exemple, des fois, je discutais avec mon papa qui... pareil, qui lit beaucoup. Et il me disait : 'bah viens, on va lire ce livre' ou 'bah cet auteur il est bien, tu devrais aimer' ». La lecture, à l'image de la mode pour le sociologue allemand Georg Simmel (1905), semble donc à la fois relever d'une logique d'imitation mais aussi de singularisation permettant de faire partie d'un groupe, d'y appartenir, mais aussi de construire sa propre identité : « La mode (...) offre justement cette combinaison idéale : d'une part un domaine d'imitation universelle, un bain dans le large fleuve de la société, une décharge des responsabilités individuelles en matière de goûts et de comportements ; d'autre part, et malgré cela, une distinction, une mise en valeur, une parure individualisée de la personnalité ».

Lectures «légitimes» et «illégitimes»

Dans la lignée de ce qui vient d'être dit, nous pouvons noter que les parents les moins diplômés et favorisés de notre échantillon semblent être marqués par l'hétérogénéité, propre en sociologie aux classes moyennes (Bourdieu, 1979 ; Lahire, 2019). Ils sont en contact avec des groupes sociaux différents, notamment grâce à certains établissements scolaires à la fois sectorisés et recrutant sur profil, et aux bibliothèques de quartier, ce qui peut favoriser des comportements culturels contradictoires ou dissonants relevant de variations intra-individuelles (Lahire, 2004). Hasna (31 ans, freelance en informatique), par exemple, insiste sur la dimension culturelle de la bibliothèque, ce que la structure peut apporter de valorisant, et souhaite que sa fille apprécie le lieu : « *En fait j'ai envie aussi qu'ils se familiarisent – pardon – avec le lieu (la bibliothèque). Ce n'est pas le but, ce n'est juste d'y aller, d'emprunter et de repartir. J'ai envie qu'ils s'approprient un peu le lieu. Je les laisse aller chercher eux-mêmes, feuilleter eux-mêmes, découvrir, faire leurs choix eux-mêmes, etc.* », quand Mounia (26 ans, assistante maternelle) met en avant à la fois la dimension éducative et celle du plaisir : « *c'est un plaisir, une découverte, c'est pour s'instruire* ». Samia (49 ans, mère au foyer) précise enfin qu'il est important que ses enfants lisent car ils sont en plein apprentissage. La question de la scolarité est donc en filigrane de nombreux entretiens et ces parents ont vraiment à cœur de voir leurs enfants lire car ils savent que cela ne pourra être qu'un atout en termes de trajectoire et de position scolaire. Bérénice (35 ans, enseignante) est aussi partagée entre l'entrée dans la maîtrise de la lecture et le plaisir dans le choix de la lecture : « *Ben pour lui oui c'est important. Je pense que c'est important pour lui parce que ça singe la pratique des adultes, et encore que... Il a le plaisir de pouvoir choisir ce qu'il veut comme livre* ».

En ce qui concerne les jeunes, la frontière entre culture légitime et illégitime est souvent bien perçue, comme en témoigne Ahmed (16 ans, 1ère) : « *Les messages ça compte ? (rires) Non les livres ça m'intéresse pas trop, moi quand on me dit lire je pense à un livre mais je lis pas trop de livres, par contre je lis beaucoup de BD et mangas, quand vous dites lecture c'est de la lecture hein, ça rentre dedans ?* ». Pour d'autres en revanche, la frontière entre lectures légitimes et illégitimes, si on tient à une hiérarchie scolaire, est plus poreuse, à l'image de Loubna (17 ans, terminale) qui ne lit pas trop les ouvrages conseillés à l'école et privilégie les lectures de loisirs et surtout les romans de jeunesse avec des histoires d'amour. Les ouvrages cités ne sont pas le type de lecture valorisées par le champ scolaire et restent très genrés : « *Bah du coup, je lisais les BD des Filles en chocolat, La rose écarlate et des trucs comme ça, mais pas trop les BD* ». Elle affirme avoir des livres chez elle, mais qui sont très spécifiques : « *parce que ma mère elle est étrangère. Du coup, bah il n'y a pas de livre en arabe chez moi, elle a tout laissé... Après, il y en a beaucoup sur du coup le Code de la route, etc., parce que mon père, il travaille au ministère de l'Intérieur. Après en général, non pas beaucoup* ».

Une mère titulaire d'un doctorat explique qu'elle essaie de diversifier les lectures et livres offerts à ses filles afin qu'elles connaissent un maximum de styles littéraires et d'auteurs, des plus populaires aux moins connus, afin qu'elles puissent être bien armées pour leurs études et vie sociale, traduisant en cela un réel omnivorisme (Peterson, 2004) ou éclectisme culturel (Lahire, 2004). Cet éclectisme culturel, à savoir la diversité de rapports possibles à la culture, se retrouve pour Bernard Lahire surtout chez les plus favorisés et diplômés mais se rencontre aussi dans les autres milieux sociaux, ce qui en fait un

concept moins déterministe que celui du *goût de la nécessité* (propre aux classes populaires) ou de la *bonne volonté culturelle* (chez les classes moyennes) de Pierre Bourdieu (1979).

La distinction entre lectures « légitimes » et « illégitimes » semble dans notre enquête plutôt relever de ce qui est capitalisable dans le champ scolaire et de ce qui ne l'est pas. L'« emprise scolaire », c'est-à-dire la centralité des études et le poids du diplôme (socialement diversifiés), sur les destins des individus est en effet particulièrement forte en France (Dubet, Duru-Bellat et Vérétoit, 2011) où les parcours scolaires sont linéaires et l'obtention d'une position sociale très liée à la position scolaire. En ce qui concerne le champ de la culture, plus large toutefois, la légitimité et l'illégitimité partagent aussi les « *différentes pratiques et préférences culturelles des mêmes individus, dans toutes les classes de la société* » (Lahire, 2004). La subjectivité et les expériences multiples sont donc importantes, ce que Bernard Lahire qualifie de la « *lutte de soi à soi* » et il est important de penser les pesanteurs socio-culturelles tout en ne négligeant pas les capacités à agir : « *La seule manière de se défaire réellement d'une série de problèmes c'est de l'affronter, de la faire travailler, de la soumettre à des distorsions, pour finalement la dépasser* » (Ibid.).

La lecture, d'un autre monde à l'exploration des émotions

Au-delà de ces considérations proprement sociologiques, nous pouvons toutefois noter qu'il existe un rapport très individualisé et personnel à la lecture, qui semble ici transcender les appartenances sociales, une fois passée la barrière de l'entrée dans la lecture régulière et de plaisir. Pour beaucoup, la lecture rime avec l'exploration, la découverte d'un autre monde ou d'une autre vie, ou encore la possibilité d'imaginer et de s'évader.

Nos répondants soulignent souvent le besoin de « plonger » ou de « s'installer dans l'histoire », ce qui nécessite souvent du temps et un contexte particulier, comme l'explique Paul (49 ans, informaticien) : « *La lecture proprement dite d'un livre de A à Z, par exemple un roman, ça m'arrive très rarement maintenant, c'est assez triste. Et quand... c'est une fête quand j'y arrive, mais ça va être sur des temps de vacances, vraiment une sorte de rencontre qui fait que je vais plonger dans un livre effectivement. Mais ça ne m'arrive que quelques fois par an, je dirais, même pas une fois par mois* » ou Mia (13 ans, 3ème) : « *J'aime plutôt les gros livres, j'aime quand l'histoire s'installe vraiment comme avec Tolkien, parce que ça se termine à la fin forcément donc il faut avoir eu le temps de bien s'imaginer les paysages, de se décrire les personnages, de se rendre compte de qui ils sont, de leurs traits de caractère... Dans un petit livre c'est difficile d'avoir autant de description, j'ai l'impression de passer à côté de quelque chose* ».

La question de l'importance de l'imagination est très présente aussi chez nos enquêtés, que ce soit pour imaginer librement : « *un livre ça raconte des histoires différents que la télé, ça permet de s'imaginer des choses alors qu'à la télé il y a déjà l'image* » (Julie, 10 ans, CM2) ; pour aller plus loin : « *C'est pas comme la lecture où tu peux rester assis toute l'après-midi parce que quand tu lis tu vas te perdre, tu vas imaginer, tu vas aller loin, si tu as du temps pour ça, si tu lis juste 3 pages dans les transports en commun c'est pas pareil* » (Joachim, 12 ans, 5ème) ou encore pour vivre une autre vie : « *Je fais partie des gens qui aiment lire, ouais. J'aime lire parce que c'est agréable, ça ne m'ennuie pas, du coup le temps passe* ».

vite et que... Et puis ça permet de découvrir un monde que je n'ai pas vécu, que je ne peux pas vivre. Et ça fait partie d'un partage et c'est une activité reposante, voilà » (Azumi, 46 ans, secrétaire administrative).

Loubna (17 ans, terminale), elle, apprécie les allers-retours entre réalité et autre monde : « Après, je ne sais pas trop, enfin moi personnellement, je trouve que bah c'est un monde à explorer quoi (...) Bah oui, c'est comme quand on est dans une série, genre c'est... après, on est dans un autre monde. Après on revient à la réalité, bah c'est pareil pour les livres ». Émilie (41 ans, documentaliste) fait de son côté un parallèle avec le voyage et la construction de soi quand elle évoque la lecture pour ses enfants : « Je trouve que ça apporte beaucoup en imagination, en détente, l'apaisement, le voyage. (...) Et c'est vrai que c'est une sacrée ouverture d'esprit. Ça leur permet aussi de se dire ce qu'ils aiment, ce qu'ils n'aiment pas, de faire leur choix, de se construire aussi ».

Chez certains, comme Annick (57 ans, salariée à la Sécurité Sociale), la lecture joue même un rôle d'antidépresseur : « Bah pour moi c'est une évasion. C'est vraiment... je me sors de ma vie, de mon milieu. C'est vraiment mon antidépresseur, c'est... Alors je lis pour m'instruire aussi, mais beaucoup pour m'évader ». L'évasion est aussi un moyen de se laisser porter, comme le souligne Daniela (49 ans, chargée de mission) : « Pour m'évader. Pour la découverte. Pour découvrir d'autres lieux, pays, histoires. Pour qu'on me raconte des histoires. L'évasion ».

Le dernier rapport à la lecture que nous souhaitons analyser ici, est celui de la recherche d'émotion. Marc (48 ans, journaliste indépendant), qui s'exprimait sur la musique, esquisse un parallèle avec ses pratiques de lecture : « Pour les bouquins, c'est pareil. Le bouquin de Philippe Djian, pour moi ça a vraiment été le truc, et je cherche ça, je cherche cette sensation de retrouver ce truc d'être nourri intellectuellement, d'être porté, d'être dans l'émotion... Donc voilà, je lis pour ça en fait ! Je lis pour retrouver cette espèce d'épiphanie ! ».

Certains sont même déçus quand ils ne trouvent pas de livre qui leur procure de vraies émotions, comme l'explique Guillaume (18 ans, 1ère) :

« C'est plus quand j'étais petit, je trouvais des histoires... enfin « petit », même pas petit. En fait, au fur et à mesure avec l'adolescence, on va dire, au début, je trouvais vraiment des histoires dans lesquelles j'étais pris, c'était comme une série, vraiment. Et je lisais, et limite je dis : « il faut que j'y retourne pour prendre le deuxième bouquin ». Et puis, au fur et à mesure du temps en fait, j'ai moins trouvé de... soit ces histoires-là ne me paraissaient pas originales en fait, c'étaient des dystopies qu'on avait déjà vues, déjà vues, soit juste je n'arrivais pas à trouver de séries ou même un livre qui m'accrochait au point de vouloir lire en fait. C'était je devais me contraindre à lire et me contraindre à avancer. Et en fait, là où certaines personnes elles vont le faire parce qu'elles se disent : « peut-être qu'après ce sera mieux », moi je n'ai pas le... je n'ai plus le truc ».

Colette ajoute : « J'ai toujours un peu peur de commencer un nouveau livre après un très bon livre, parce que j'ai peur de ne pas retrouver les sensations ou émotions que j'ai éprouvées et c'est vraiment ça que j'aime dans la lecture, être dérangée, bouleversée, emmenée ailleurs et perdre la notion de l'espace et du temps... ».

Souvent enfin, lire est aussi une façon de se retrouver seul, d'être ému mais aussi de réfléchir, le lien entre ces deux dimensions étant très ténu dans nos entretiens, comme l'exprime Maryse (37 ans, assistante de gestion) : « *Moi, je pense que de manière générale lire c'est apprendre. Techniquement, par exemple, si on ouvre un livre de science ou parce qu'on lit un roman et qu'on apprend sur la nature humaine et qu'on découvre ce que sont les émotions, ça reste de l'apprentissage. En fait, c'est toujours de l'apprentissage. C'est une exploration de la pensée, c'est une exploration d'émotions, mais ça reste de l'apprentissage en fait. On apprend beaucoup sur le monde et sur notre espèce à travers la lecture de notre propre production* », ou Bérénice (35 ans, enseignante) : « *Ensuite c'est une vraie ouverture, c'est sûr, une vraie source de réflexion, sur soi, sur le monde et ça m'intéresse beaucoup. (...) C'est un peu une façon de se nourrir, en émotion, en élément de réflexion. (...) Je lis quand même essentiellement pour me faire avancer dans ma réflexion, me faire avancer aussi dans mes émotions* ».

Mariangela Roselli (2018) évoque « *la condition de solitude, volontairement et minutieusement aménagée par les personnes qui aiment lire* ». Même si les lecteurs qu'elle a rencontrés ne se considèrent pas eux-mêmes comme des « solitaires », ils insistent particulièrement sur le retrait comme conquête sur et contre leur entourage car cette solitude choisie semble relever selon elle « *d'un quasi-engagement tant elle est arrachée de la trame sociale dense dans laquelle ils vivent au quotidien* » (*Ibid.*). Les réactions de nos enquêtés rejoignent une partie des conclusions de ces travaux, car nous retrouvons dans ce besoin d'évasion ou de vivre autre chose, à la fois de jeunes élèves soumis à la pression scolaire, comme des adultes qui ne se sentent pas toujours totalement épanouis dans leur vie professionnelle et personnelle, ou d'autres enfin qui ont du mal à vivre le caractère anxiogène de notre société. Il est intéressant à cet égard de penser le succès très important des dystopies chez nos jeunes répondants et certains parents, qui peuvent exercer une fonction quasi cathartique qui accompagne aussi ces incertitudes climatique et socio-économique qui traversent nos sociétés.

Laurent Bazin (2019) explique bien que la dystopie incarne « *une pensée de la mise en garde, elle favorise une réflexion sur tous les idéaux ou systèmes politiques, y compris démocratiques, en pointant leurs possibles travers ou dérives, en jouant un rôle de garde-fou mais elle interroge aussi les relations de l'humain à son environnement, à la nature et à son propre corps* ». Selon lui, la dystopie soulève aussi la question du libre-arbitre car elle est souvent traversée par une dialectique de la conformité et de la désobéissance, un questionnement fondamental sur la détermination, voire le déterminisme des individus et sur leur capacité à s'extraire du groupe ou du système qui les conditionne sinon les contraint et, réciproquement, à exister par eux-mêmes et à affirmer leur identité propre (Passard, 2020). S'évader et être seul à travers la lecture, c'est donc aussi se chercher, se questionner, penser le monde et les difficultés qui nous entourent, mais aussi rencontrer l'autre à travers soi et les ouvrages. La lecture s'est aussi révélée être un moyen d'éduquer, de suivre et de contrôler la socialisation des enfants.

2.2. Le contrôle parental de la lecture

La lecture a souvent un ancrage familial très fort et elle est perçue par beaucoup de parents comme un objet de transmission, soit parce qu'ils ont pu eux-mêmes bénéficier de cet héritage, soit parce qu'ils n'en ont pas eu la possibilité. Cette transmission est finalement celle de valeurs, qui apparaissent essentielles aux parents, comme en témoignent deux mères : « *Mon mari par exemple, il a des BD de Bob et Bobette ou de Tintin de son enfance qu'il découvre maintenant avec son fils. Et c'est chouette parce que ça fait partie en fait d'un héritage. C'est de super cadeaux qu'on peut faire* » (Elise, 36 ans, gestionnaire financements) ; « *Avoir une bibliothèque dans une maison, vraiment c'est à la fois pratique et à la fois décoratif puisque je trouve que ça fait tout un charme dans une maison, mais c'est aussi... Alors, ça a une valeur, je trouve... je ne sais pas comment expliquer, mais c'est important pour ce rôle justement de transmission* » Hasna (31 ans, freelance informatique).

Cette transmission, nous l'avons vu, peut commencer très tôt : « *Quand on me parle de bibliothèque, je pense au savoir, c'est vraiment très important. J'étais très content que ma fille vienne... bon, c'est-à-dire qu'elle n'avait pas bien le choix quand elle était petite, c'est-à-dire moi je venais à la bibliothèque, donc à 3 ans avec sa poussette, je l'emmenais et tout ça* ». (Joël, 60 ans, consultant en ressources humaines). Elle s'accompagne souvent d'autres éléments, tels que l'envie, l'accès au savoir et surtout au plaisir ou au sentiment de liberté que procure la lecture : « *J'y vais pour les intéresser à la lecture, ouais, c'est important. C'est pour qu'ils prennent l'habitude de voir des livres, de voir d'autres personnes lire les livres (...). Et en plus, bah c'est une liberté, savoir lire... qu'ils apprennent très tôt normalement à lire pour avoir cette liberté* » (Samia, 49 ans, mère au foyer).

Les jeunes répondants sont aussi conscients du poids de la transmission et veulent souvent reproduire ce qu'ils ont vécu ou avaient à disposition quand ils étaient petits, comme l'explique Florent (12 ans, 6ème) :

« *Plus tard je veux une bibliothèque comme mon grand-père, tu rentres dans une pièce t'as des livres partout, j'y allais tous les soirs en sortant de l'école donc ça m'a marqué un peu, pour moi c'est normal de lire et d'avoir une pièce pour la lecture. Je sais pas ça fait... mystique comme pièce (rires), c'est la pièce avec un levier pour un passage secret caché derrière un livre, il y a toujours des secrets dans une bibliothèque. Sauf que moi j'ai pas ça, j'ai juste ma chambre avec une grande étagère au-dessus du bureau mais ça va, elle est bien complète déjà* ».

Ainsi, comme dans le rapport au numérique que nous aborderons dans la partie suivante, les usages de la lecture s'inscrivent dans un cadre normatif qui départage les « bonnes » et les « mauvaises » pratiques, et, en filigrane, les « bons » et les « mauvais » parents. L'ensemble des parents et jeunes que nous avons rencontrés évoquent la lecture comme un outil d'exercice de la parentalité, mais utilisé de façon extrêmement différente.

Nous reviendrons ici sur les principales pratiques que nous avons observées auprès de nos enquêtés.

La lecture régulière avec ou pour les enfants

La pratique la plus courante dans l'accompagnement à la lecture des enfants, en particulier quand ils sont en bas âge, est la lecture régulière d'ouvrages aux enfants et ce, dans tous les milieux sociaux. Temps privilégié, c'est aussi l'occasion, de façon plus ou consciente, de faire entrer les enfants dans le monde de la lecture, de les initier au livre et à ses enjeux.

Sami (49 ans, mère au foyer), par exemple, lit au moins un livre d'histoire par jour à ses enfants alors qu'elle lit très peu elle-même : « *Pour mes enfants je leur lis au moins un livre par jour, mais des petits livres d'enfants, enfin... des histoires courtes pour mes enfants. Mais pour moi, ouais, ça doit être un livre par mois pas plus, parce que je n'ai pas beaucoup de temps* », tout comme Colette : « *C'est un vrai rituel tous les soirs, on lit une histoire. Il est très rare qu'on oublie ou qu'on ne la lise pas. C'est un moment de calme, ensemble, de câlins et de partage* ».

Quand les enfants sont plus âgés, d'autres stratégies sont utilisées, en particulier le fait de lire les mêmes livres que ses enfants afin de pouvoir en parler avec eux, comme l'explique Stéphanie (42 ans, formatrice) :

« Ah non, moi j'aimerais avoir plus de temps pour lire plus de choses qu'ils lisent aussi et qu'on puisse justement en parler. Parce que justement ils sont pris dans leur lecture, ils aiment ça. Et du coup, on en discute : 'qu'est-ce que tu en as pensé ?', etc. Enfin, c'est vrai qu'on échange pas mal justement là-dessus, qu'est-ce que j'ai aimé, qu'est-ce que je n'ai pas aimé. Il n'y a pas très longtemps, j'ai fini la trilogie À la croisée des mondes de Pullman. Et justement j'en parlais avec mon fils aîné qu'il l'a lu aussi, je lui disais : 'franchement, j'étais déçue par la fin', il me dit : 'ah oui, moi aussi. Je me souviens quand je l'avais lu, j'étais triste' et tout, enfin voilà. Donc ça nous permet de... voilà, d'échanger aussi par rapport à ça, par rapport à nos ressentis. Donc je trouve ça assez sympa ».

Nous sommes donc en présence de deux façons de lire avec les enfants qui permettent certes d'échanger mais aussi de pouvoir suivre ce que les enfants lisent.

L'incitation à lire

De nombreux parents expriment de façon plus ou moins implicite qu'ils aimeraient que leurs enfants lisent davantage. Ils les incitent souvent à le faire avec, là encore, des stratégies différenciées. Cette incitation peut être assez légère et exceptionnelle, comme celle présentée par Martial (57 ans juriste d'entreprise) : « *Mais mes enfants, moi je les trouvais un peu timorés, on va dire, dans l'usage de la bibliothèque. Mais ce n'était pas leur truc, après, voilà, ce n'est pas... enfin je ne suis pas moi-même enseignant, donc je n'allais pas les torturer pour qu'ils fréquentent les bibliothèques plus. Bon, j'avais tendance à penser qu'ils auraient pu trouver plus d'usage que ce qu'ils en avaient. Mais enfin bon, voilà, ce n'était pas non plus une question de vie ou de mort en famille. Voilà, ce n'est pas un sujet de discussion. Parfois, je leur dis : 'oh, bah tu pourrais...'* Et puis bon, ils avaient leurs propres préoccupations, je crois, donc voilà, je n'ai pas... on n'allait pas s'écharper sur ces questions-là. (...) Quand ils (mes enfants) étaient au lycée, oui, je m'intéressais à ce qu'ils lisaient, mais j'essayais vaguement de leur conseiller » ou Paul (49 ans, informaticien) : « *J'aurais tendance un petit peu quand même à accompagner mes enfants (à la bibliothèque), un petit peu. Je l'ai fait, pas beaucoup, mais j'essaie quand même de leur expliquer un*

petit peu où est-ce qu'ils peuvent trouver telle et telle chose, de leur montrer la richesse des collections. Donc ça, j'ai un peu ce souci-là quand même, mais je ne le fais pas régulièrement. Quand on arrive à prendre un moment en commun, effectivement en général c'est un peu une fête quoi. Donc si on passe un moment à la bibliothèque ensemble, ça va être quelque chose d'assez intense quand même. Et je vais en profiter effectivement pour attirer leur attention sur telle ou telle chose, échanger ».

Parfois, cette volonté de donner le goût de la lecture traverse les âges : *« C'est pour partager avec eux. Comme ils aimaient beaucoup lire petits, qu'ils ont un peu perdu ados, des fois ils l'ont retrouvé, mais c'est essayer de leur donner le goût de la lecture. De partager avec eux. Petits, on leur lisait des histoires. On essaie de partager les livres qu'ils lisent en classe, j'aime bien les lire si je ne les ai pas lu, partager quoi »* (Daniella, 49 ans, chargée de mission).

D'autres parents sont dans une incitation plus volontariste encore, comme Émilie (41 ans, documentaliste) :

« On fait la recherche sur le... je recherche des livres dans leur OPAC. On fait de la lecture sur place. On a fait... sur notre bibliothèque de secteur, j'ai fait beaucoup les animations. Quand ils font des animations ciblées enfants, on s'inscrivait beaucoup. On a fait des séances films aussi pour moi, adulte. Et après, j'aime bien prendre conseil aussi auprès des bibliothécaires, surtout dans ma bibliothèque de secteur. Enfin, elles commencent à nous... enfin, elles connaissent bien leurs usagers. Pour les besoins et lectures de mon fils, enfin voilà, dès que j'ai besoin, j'essaie de voir avec elle. (...) C'est-à-dire que je vais sur site, enfin à Decitre, on regarde, et après, je regarde si c'est à la bibliothèque pour qu'on les réserve. Et on a une ressourcerie au pied de l'immeuble. Donc mon garçon, le grand aime bien y aller pour acheter parfois. Il aime bien la collection Geronimo Stilton et ils en avaient beaucoup. Donc c'est vrai qu'il y va pour acheter avec ses petits sous, il aime bien. (...) Alors, Hector, il a le Journal de Mickey, et Gaspard, il a Poppy. Et on complète avec les abonnements de la bibliothèque. Ou sinon aussi, ce que je fais, c'est que je fais tester les abonnements à la bibliothèque avant de les acheter pour nous. (...) C'est vrai qu'on passe de l'un à l'autre facilement. Enfin voilà, ce sont des produits qui sont... pour moi, c'est tout complémentaire finalement, mais ça va dans le sens de leur donner le goût du livre et le goût de la lecture ».

Colette (46 ans, enseignante-chercheure), comme plusieurs parents que nous avons pu observer en bibliothèque, choisit elle-même une partie des ouvrages à emprunter et laisse ses enfants choisir les autres : *« Ça me permet de les amener à découvrir autre chose car elles ont tendance à prendre toujours les mêmes choses, Mortelle Adèle, Tom-Tom et Nana, Tib et Tatoum et du coup elle ne s'intéresse pas à des choses moins connues et populaires c'est dommage. (...) des fois ça fonctionne elles découvrent des choses et d'autres fois elles ne les ouvrent même pas, c'est le jeu, je ne vais pas les forcer non plus ! ».*

Les jeunes aussi témoignent de cette incitation à la lecture, comme Diego (16 ans, 1ère) qui fait référence à son enfance *« Bah moi ma mère avant elle allait à la bibliothèque, elle m'en prenait un, mais quand j'étais petit. Plus maintenant »*. D'autres parents, même quand leur enfant est grand, continuent à proposer des lectures, comme l'explique Léo (15 ans, 2nde) : *« Oui, ils me disent : « il y a ça que tu pourrais lire. Enfin, ils m'apportent des livres dans ma chambre »* ou Guillaume (18 ans, 1ère) : *« Ouais.*

C'est ma mère parfois qui me ramène des livres de la bibliothèque pour que j'essaie. Et en fait parfois j'essaie, mais la plupart du temps je n'accroche pas ».

Cette incitation à la lecture traduit clairement la volonté de voir les enfants lire mais aussi une injonction plus ou moins explicite qui est faite aux parents de faire lire leurs enfants. Nous retrouvons aussi ici la tension inhérente à la fonction parentale et bien analysée par François de Singly entre la nécessité de faire preuve d'autorité et écouter son enfant, « *énoncer des règles et donner un droit d'expression personnelle* » (2009). Les moments de partage familial dans la vie quotidienne sont également marqués par cette tension car ils sont, d'une part, sous la contrainte des règles parentales et ils peuvent, d'autre part, être des instants de reconnaissance de l'individualité du jeune par les parents (de Singly et Ramos, 2010). Les jeunes sont donc partie prenante d'une relation qui repose davantage sur une conception égalitaire du « *libres ensemble* » de la famille (*ibid.*), mais les responsabilités parentales et les projections de soi sur ses enfants en tant que parents expliquent aussi le fait que la plupart gardent une forme de contrôle, plus ou moins, souple sur leurs enfants, contrôle qui passe aussi par la lecture.

Le contrôle des lectures

Comme avec les écrans, la question du temps est très importante. Toutefois, les enfants devraient, au contraire des écrans, lire régulièrement. L'importance de la régularité de la lecture s'impose dans de nombreux entretiens : « *Ma fille, elle lit un livre par jour, c'est important. Enfin, quand je dis lire 7 livres en 7 jours c'est beaucoup, mais vous voyez, c'est des livres illustrés donc c'est voilà, il y a assez peu de lecture, c'est plus les feuilleter... C'est plus une lecture d'accompagnement, c'est un regard, et ça je trouve ça bien* » (Séverine, 50 ans, économiste).

Certains parents ont identifié une différence de temporalité de lecture entre eux et leurs enfants, et ils gardent les livres plus longtemps pour ces derniers afin qu'ils puissent bien « *s'imprégner* » : « *C'est un peu le rythme qu'on s'est donné pour renouveler les livres. Et comme ça, ils aiment bien aussi... ils s'attachent à l'histoire. En fait, on ne change pas toutes les semaines pour que vraiment, on essaie de les imprégner un petit peu de l'histoire, de faire vivre le récit pendant deux-trois semaines. Et ensuite, on change. Et pour moi, ce n'est pas la même approche. Moi dès que je finis, hop, je remballe, je retourne en chercher un autre et puis voilà* » (Hasna, 31 ans, freelance en informatique).

Le contrôle de lecture peut être plus insidieux car l'incitation peut être aussi une forme de contrôle inavouée : « *Je les laisse choisir aussi. J'essaie de proposer 2 ou 3 petits trucs et je les laisse emprunter ce qu'ils veulent. Quand on tombe sur un truc bien aussi je regarde les auteurs. (...) Je trouve ça intéressant de pouvoir en discuter avec eux, de voir ce qu'ils ont compris, de les accompagner un peu dans cette lecture. Essentiellement pour ça. Pas parce que j'ai pas confiance en ce qu'ils lisent* » (Bérénice, 35 ans, enseignante). Il est intéressant de voir que d'autres parents sont aussi dans le registre de la justification, comme Florence (40 ans, cheffe de projet) : « *Oui, beaucoup. J'aime bien quand ils me racontent ce qu'ils ont lu, j'aime bien partager ça avec eux, savoir ce qu'ils ont pensé, voir comment ils évoluent un peu dans leurs goûts, ce qu'ils ont aimé, pas aimé. Des fois, je relis des livres pour l'école ou parce que c'est des livres qu'ils ont choisis. Ce n'est pas pour contrôler. Alors si, sur les mangas ça m'est arrivé de lire une série de mangas pour mon fils, pour contrôler un petit peu ce qu'il lisait* ».

D'autres, enfin, expliquent clairement essayer d'orienter et donc, dans une certaine mesure, de contrôler les choix de leurs enfants, comme Joël (60-65 ans, consultant en ressources humaines dans le tourisme) : « *On aimerait qu'elle lise des romans. Alors après, on essaie là, donc elle est obligée de lire un petit roman, on lui avait donné à son instit des romans, un roman, un petit roman. Elle l'a lu pour faire une critique un petit peu, donc elle a été obligée. Mais ce n'est pas une grande lectrice, c'est ça le problème* » ou Colette (46 ans, enseignante-chercheure) « *J'aimerais qu'elle se mette vraiment au roman, qu'elle puisse expérimenter autre chose, un autre rapport à la lecture mais pour le moment c'est vraiment que les BD...* ».

Dans cette logique de contrôle, certains parents critiquent enfin l'approche scolaire de la lecture qui entrave la perception juvénile de ce que représenterait une « bonne lecture » : « *Forcément, ils ne comprennent pas pourquoi... voilà, pourquoi il y a autant de choses... à côté, autant de livres sympathiques et on demande de lire des choses qui les dépassent. Ce n'est pas en termes de technique de lecture, mais en termes de... la façon dont on raconte, les thématiques qui se développent. La lecture ne fait pas partie d'une réflexion quotidienne qui peut leur permettre de s'ouvrir, la lecture scolaire ça devient une étude à part. Donc forcément, le plaisir de lecture, il y en a moins* » (Azumi, 46 ans, secrétaire administrative).

Chez certains parents, l'accompagnement à la lecture paraît relever d'une logique de conditionnement, à l'image de ce que nous dit Marc (48 ans, photographe indépendant) : « *Mes enfants une semaine sur deux, et ouais, des deux côtés, on essaie d'être dans quelque chose de positif, que ce ne soit pas une contrainte, mais que ce soit un plaisir les livres. Après oui quand elles étaient petites, on a passé beaucoup de temps à les emmener à la bibliothèque, au musée, au cinéma... À faire en sorte que la culture, ce soit quelque chose d'accessible, et j'ai envie de dire "normal". Et pour elles, aller à la bibliothèque, c'est comme aller acheter le pain. C'est un truc qui normal, qui peut être quotidien, et il n'y a pas de barrière, de "ce n'est pas pour moi", "je ne sais pas ce que je vais trouver", "je ne sais pas chercher". Mon boulot, mon travail de parent, il était surtout à cet endroit-là* » ou Emilie (41 ans, documentaliste) : « *Par exemple pour l'emmener au roman, ça a été très compliqué. Donc la bibliothécaire m'a sorti une collection. Et là, il est venu au roman tout de suite. Les romans, il ne voulait pas y être. Et on en a discuté avec la bibliothécaire, elle m'en a donné... j'en ai pris cinq-six à la bibliothèque. Je suis revenue. Il a lu les six en trois semaines pour vous dire. Et derrière, il est resté sur une collection* ».

Enfin, certains parents vont jusqu'à forcer leurs enfants à lire à l'image de ce que nous dit Loubna (17 ans, terminale) : « *Déjà, ils me forcent à lire les livres de l'école. Ensuite, mon père il me dit toujours de lire les classiques, il trouve que c'est important. En tout cas, en fait, peu importe ce que je lis, il le lit* » ou quand Hoa (14 ans, 3ème) nous explique que sa mère la force à lire devant elle pour s'assurer qu'elle lit bien.

Nos résultats montrent donc que les parents et les jeunes enquêtés ont tous conscience de l'importance de la lecture, de sa légitimité sociale et scolaire et elle est donc présente dans l'ensemble des familles, mais sous des formes toutefois très différentes. Quand certains demandent à leurs enfants de lire ou

incitent à lire, d'autres, qui disposent souvent d'un capital culturel plus élevé, sont dans un contrôle poussé de l'apprentissage qui passe par des lectures diversifiées et précoces, l'autonomisation dans le lieu de la bibliothèque, l'accompagnement vers différents styles littéraires et un travail conscient de socialisation à la lecture, de sorte qu'elle devienne *naturelle*. Le clivage ne se fait donc pas vraiment dans l'accès à la lecture mais davantage dans son accompagnement et dans ce qui va être offert à lire mais aussi dans les implicites très forts qui sont présents dans les différents ouvrages. Hélène Leblois (2017) revient, sur ce sujet, sur les résultats de l'enquête réalisée par Stéphane Bonnéry, Florence Eloy, Maira Mamede et Véronique Soulé sur l'acquisition et la médiation des albums jeunesse à Gennevilliers, Montreuil (Est Ensemble) et Chevilly, et elle montre qu'ils sont essentiels pour lutter contre les inégalités : « *L'équipe de chercheurs montre en effet que les parents à haut capital culturel légitime sélectionnent des albums à plusieurs niveaux de lecture, selon les auteurs et illustrateurs, et favorisent les interprétations multiples des enfants au sein de l'œuvre et entre les albums ; tandis que les parents à faible capital culturel légitime choisissent des albums explicites, au hasard des bacs, et n'encouragent pas la lecture à plusieurs niveaux. Les sociologues observent aussi que, lors des lectures aux enfants, les bibliothécaires ne favorisent pas la saisie des sous-entendus, par crainte d'imposer leur interprétation* ». L'équipe de Florence Eloy (2021) explique en effet que les représentations que se font les professionnels de leur public sont tributaires des enfants de leur entourage, voire de l'enfant qu'ils étaient, et participent alors au fait que se rejouent d'une autre manière ces affinités électives car c'est en effet à des enfants socialement situés qu'ils s'adressent : « *Ces affinités électives contribuent à la construction des inégalités face à la culture, puisqu'elles aboutissent in fine à des consommations culturelles assez disparates selon l'appartenance sociale des enfants, à même de favoriser des dispositions à l'égard de la culture inégalement valorisées dans des espaces stratégiques du monde social (l'école, mais aussi le monde du travail, par exemple)* ». Ils soulignent également que ces implicites culturels sont centraux et que les médiateurs, notamment les bibliothécaires, quand ils sont amenés à confronter les enfants de milieux populaires aux biens et aux pratiques culturels légitimes, insistent rarement sur l'apprentissage des modalités d'appréciation culturelle les plus valorisées. Les lectures de l'implicite, soit la compréhension des différents niveaux de lecture, sont très importantes dans la réussite scolaire et sont dans la grande majorité des cas maîtrisées par les parents et enfants qui ont le plus de capital culturel dit légitime, ce qui ouvre de vraies pistes de réflexion pour tous les médiateurs culturels.

2.3. Du rapport charnel à l'objet livre aux freins à la lecture

Un des principaux résultats de notre enquête est que la bibliothèque reste avant tout, pour la quasi-totalité de nos répondants, l'espace du livre en tant qu'objet et qu'elle doit le rester.

L'objet livre

Le livre semble vraiment avoir une place à part pour nos enquêtés. Les liseuses peuvent venir en complément du livre papier classique et être plus adaptées à certains moments de lecture, dans les transports ou quand les personnes ont peu de temps, mais elles ne le remplacent jamais vraiment. Ainsi, les répondants semblent souvent avoir un rapport charnel, physique au livre, comme en témoigne Samia (49 ans, mère au foyer) : « *Bah il manquerait déjà la palpation, le livre, de toucher le livre déjà. Et puis la*

rencontre avec les autres lecteurs. Et encore plus pour mes enfants. Mais moi, pour moi, oui de... d'avoir un joli livre bien fait, bien illustré en première page. Ensuite, oui, de pouvoir tourner les pages et tout ça. Oui, cette sensation-là qu'on a de lecteur, oui, c'est super important pour moi » ou Mounia (26 ans, assistante maternelle) :

« Maintenant, c'est tout numérisé et du coup, les livres pour moi, c'est important. En fait maintenant, les enfants, ils sont tous sur les tablettes, les ordinateurs, les écrans. Et les livres, ils sont un peu délaissés dans leur coin dans la maison et ils ne sont pas trop ouverts. Et c'est vrai que pour moi, c'est important d'avoir le contact avec le livre. Ce n'est pas pareil que l'écran, quoi. Le contact avec le livre, c'est : on doit se concentrer dessus. Voilà, c'est moins... comme l'écran, c'est hypnotisant. (...) Les illustrations, le toucher, le fait de s'asseoir dans un coin pour prendre du temps pour ce livre, voilà ».

Détenir l'objet livre, c'est certes pouvoir le toucher, le faire sien mais c'est aussi lui permettre de circuler et de le prêter, comme l'explique Bérénice (35 ans, enseignante) : « J'aime bien quand même l'objet, j'aime beaucoup, je sais pas comment expliquer, on peut pas dire que ce soit un rapport charnel mais c'est pas la même chose. C'est aussi sympa de le faire circuler. Par exemple, il y a des livres qu'on aime beaucoup et qu'on choisit de pas emprunter mais d'acheter parce qu'après on prête. Mon conjoint adore Damasio, ça fait des années, surtout la Horde du Contrevent, quand il y en a un nouveau on l'achète, on va le lire tous les deux, on va le prêter ».

De façon plus pragmatique, le livre papier permettrait aussi d'éviter les effets néfastes d'une utilisation excessive des écrans, de la fatigue aux impacts sur les yeux : « Je ne lis pas tellement. Juste pour les yeux, je préfère le livre sur du papier » (Fang, 14 ans, 3ème). Pour les plus jeunes, l'objet livre possède aussi une place centrale car il fait appel aux sens, comme le précisent Saïd (15 ans, 2nde) : « Moi quand je lis c'est sur papier oui, j'aime savoir où j'en suis, et puis c'est pas pareil, j'ai l'impression de sentir le monde dans lequel le livre il veut me faire rentrer, un livre ça a une odeur, et il y a le besoin du toucher qui est important pour moi » ou Mia (13 ans, 3ème) : « Tout ce qui est manga et bande dessinée ça peut se lire en ligne mais les livres, il y a le toucher, l'odeur, la couverture aussi, non les livres pour moi ça se lit pas en ligne, et c'est trop volumineux alors qu'un manga ou une BD en une heure même pas c'est fini. »

Pour Guillaume (18 ans, 1ère), qui illustre en cela d'autres retours sur la question, au-delà du rapport charnel, il y a aussi le fait que la lecture papier permet d'éviter toute distraction :

« Non, je ne suis pas grand fan... enfin je pourrais si... avec Liseuse, ça me paraît plus réalisable parce que c'est fait pour, c'est plus ergonomique et tout. Mais le problème, lire sur Smartphone non, parce qu'il y a trop de distractions : les notifs, n'importe quoi, c'est horrible. (...) Moi je pourrais passer à un truc, si j'avais un... je pense, ouais, je sais, mais si j'avais un truc qui fonctionnait aussi bien, ce n'est pas particulièrement le livre en tant que tel. C'est vrai qu'il y a toujours ce truc du rapport où on va tourner la page, c'est quand même plus agréable que défiler un écran, je crois, mais ce n'est pas le plus important ».

Enfin, il y a un attachement plus surprenant au fait de tourner les pages, ce que ne permettent pas les outils numériques, que l'on retrouve notamment chez Fang (14 ans, 3ème) : « Je suis du même avis. Moi aussi je pense que ce n'est pas la même chose d'avoir un livre dans les mains, le papier, que de lire sur l'écran. Ce n'est pas la même sensation aussi de tourner les pages ».

Néanmoins, cet attachement à l'objet livre ne signifie pas pour autant l'omniprésence des lectures au quotidien, car la lecture ne fait pas toujours partie des activités principales, et ce, pour de multiples raisons.

Les freins à la lecture

Sans grande surprise, dans une société caractérisée par l'accélération sociale définie chez Hartmut Rosa (2012) comme un « raccourcissement ou une densification des épisodes d'action » et subjectivement comme « une recrudescence du sentiment d'urgence, de la pression temporelle contrainte engendrant du stress, ainsi que la peur de ne plus pouvoir suivre ». Dit autrement, nous aurions le sentiment d'avoir moins de temps alors que le temps libre n'a jamais été aussi important. Les répondantes et répondants qui ne lisent pas ou, selon elles et eux, pas suffisamment, expliquent majoritairement cela par un manque de temps, comme Daniella (49 ans, chargée de mission) : « *Je manque de temps principalement. Et puis parce que je suis une grosse lectrice, et j'aime beaucoup posséder les livres. J'ai eu été une utilisatrice régulière, mais plus maintenant* » ou Loubna (17 ans, terminale) : « *Bah moi, oui j'aimerais y passer plus de temps, mais après, c'est juste que je ne trouve pas ce temps-là avec le lycée...* ».

Le manque de temps pour lire peut aussi être incombé à l'exercice de la parentalité, comme l'explique Stéphanie (42 ans, formatrice) : « *C'est plus souvent en famille. Ce n'est pas très souvent en fait qu'on est sans les enfants (Rires). Après, on pourrait, mais c'est vrai qu'on a tellement une vie où on court tout le temps que... voilà, les temps qu'on prend, c'est plus en famille qu'en couple ou seul. Alors effectivement, c'est variable selon les périodes, selon le temps que j'ai. Parce que pendant les vacances, si j'ai un peu de temps, je peux bien lire deux ou trois livres dans la semaine. Et puis, à côté de ça, quand c'est des périodes chargées, je peux bien mettre deux mois pour lire un livre* » ou Emilie (41 ans, documentaliste) : « *C'est le temps qui me manque pour y aller seule. (...) Voilà. Dès que je peux, oui, j'essaye, mais c'est vrai que c'est le temps qui me manque. Si j'ai un jour de congé sans enfant et que, oui, je peux, j'y vais. Mais c'est... (...) Je prends le temps de choisir mes livres tranquillement (Rires) Le rêve. (...) Voilà, le temps et le choix de choisir pour soi, ne pas courir dans le rayon que pour les enfants. Voilà, prendre du temps pour moi finalement à la bibliothèque et découvrir les nouvelles acquisitions justement. Oui, c'est un plaisir* ».

Ce manque de temps semble encore plus marqué chez les mères de notre échantillon, rejoignant en cela toutes les enquêtes conduites sur les assignations de genre, dans les tâches quotidiennes ou au niveau de la charge mentale, et qui sont renforcées par l'arrivée des enfants (Landour, 2019 ; Brousse, 2015 ; Champagne, Pailhé et Solaz, 2015 ; Haicault, 1984). Pour les mères, il s'agit ici d'une double peine : alors que la parentalité pèse davantage sur les femmes, elle réduit en conséquence leur temps de lecture disponible.

Un autre frein majeur à la lecture est, pour les plus jeunes, le poids de la scolarité et des lectures scolaires. Pour Ahmed (16 ans, 1ère), la mise à distance est étroitement liée à sa position scolaire, même s'il différencie ici la bibliothèque et les lectures qu'il réalise sur Internet : « *Dans l'idée ce qui me freine c'est que ça va être ennuyant quoi, faut pas s'endormir. (...) Quand je vais à la bibliothèque, je sors de*

l'école mais ça me fait penser à l'école en fait, alors que quand je lis chez moi sur internet je pense pas à l'école, là je m'évade ».

Nous avons pu noter ici un fossé entre les jeunes qui lisent le plus et qui sont souvent scolarisés dans des filières les plus prestigieuses et les autres, même si le statut de lycéen ou étudiant ne laisse que peu de temps pour les lectures extra-scolaires. Les études, temps de classe et travaux à effectuer occupent en effet une partie importante du quotidien. Souvent, celles et ceux qui aimeraient lire plus se disent contraints par le temps scolaire.

En outre, les lectures obligatoires peuvent présenter un effet contre-intuitif sur la lecture et le rapport à la lecture des jeunes :

« Surtout ce qui me dérange le plus, c'est qu'on nous impose des livres (dans le cadre scolaire), déjà on nous en donne des fois, on nous en impose un et je trouve ça bête parce qu'en fait on va nous forcer à lire un livre que si ça se trouve on va pas... Le thème on l'aime pas. Par exemple, on a eu les amours de Ronsard. Ça, c'est un livre que j'ai pas du tout aimé et je trouve ça justement contre-productif parce que quelqu'un qui aurait peut-être pu aimer la lecture en découvrant des livres qu'il aime bien, va peut-être se bloquer et dire bah non j'ai plus envie de lire » (Marcus, 15 ans, 2nde).

Le témoignage de Christian (17 ans, terminale) va aussi dans ce sens :

« Avant, je lisais vraiment beaucoup, je lisais vraiment beaucoup. Puis quand je suis arrivé en 1^{ère} avec le bac de français, bah notre prof nous a forcés vraiment à lire. Du coup, ce n'est pas que ça m'a dégoûté, mais ça m'a un peu saoulé de lire. Du coup, bah maintenant, je lis moins souvent et je lis moins de livres et je lis plus... bah je lis plus de magazines ou je vais plus lire un journal sinon plus... Moi, je lis pour m'informer et connaître des choses. Du coup, je vais plus aller sur internet pour chercher des vidéos, pour m'informer ou les sujets ou aller sur des forums ».

Cet effet contre-intuitif semble plus s'exercer sur les garçons que les filles, le genre neutralisant souvent dans notre enquête l'origine sociale dans le fait de lire ou non.

Florence (40 ans, cheffe de projet système d'information financier) se rappelle aussi ces freins qu'ont représenté les lectures scolaires, même si elle est revenue à la lecture plus tard :

« Ça remonte à loin. J'étais une grosse grosse consommatrice de livres quand j'étais enfant. Je lisais énormément de livres, je pense que j'ai dû commencer avec genre le journal de Mickey, des trucs comme ça, et après je lisais beaucoup de romans pour enfants et tout ça. Je ne saurais pas dire ce qui m'a menée à la lecture. Je ne suis pas sûre que l'école m'ait conduit vers la lecture, ça m'a plutôt un peu dégoûtée. Le secondaire ça m'a fait arrêter de lire. Je me rappelle au collège et au lycée les ouvrages imposés qui m'ont un peu détournée de la lecture pendant plusieurs années. Et je vois le même cas avec mon fils aujourd'hui au collège ».

Malgré un attachement important à la lecture et à l'objet livre, nous voyons bien que le temps qui lui est consacré n'est pas toujours celui espéré, du fait de l'exercice du rôle de parents ou des études pour les jeunes. Souvent également, de façon plus ou moins fantasmée et objective, le temps d'écran vient s'inviter dans ce quotidien et peut constituer un frein important mais parfois aussi un levier vers la lecture.

3. La diversité des pratiques numériques et le lien à la lecture

Sans que nous n'ayons à les aborder directement, les pratiques numériques se sont rapidement imposées comme un point de discussion majeur dans nos entretiens, d'une part en raison de leur centralité dans la vie des acteurs, qu'ils soient jeunes ou parents, d'autre part parce qu'elles sont souvent mises en tension avec les pratiques de lecture. Aussi, nous verrons que pratiques de lecture et pratiques numériques sont tantôt perçues comme antagonistes et tantôt admises comme complémentaires. Nous constatons également dans notre enquête que les pratiques numériques des individus interrogés s'avèrent particulièrement diversifiées, et sont souvent l'objet de craintes, de contrôles, de tentatives de déconnexion mais aussi de beaucoup de réflexivité, en particulier – mais pas uniquement - chez les plus jeunes.

3.1. Une concurrence relative et discutable entre numérique et lecture

S'il faut rappeler qu'il est bien évidemment possible de lire des contenus, perçus comme plus ou moins légitimes, depuis des écrans, cette évidence est peu ressortie dans nos entretiens. Deux pistes d'explication sont introduites ici : premièrement, une lecture sur un outil numérique pourrait s'apparenter à une lecture moins valorisable et valorisée, la lecture dans son sens socialement noble restant donc, aujourd'hui encore, indissociable d'une certaine matérialité. Deuxièmement, cette problématique de légitimation d'une lecture numérique rejoint de façon plus globale celle de la légitimation des pratiques numériques au sens large, notamment dans les relations parentales et filiales. Il apparaît de façon évidente que la vision négative des écrans reste prédominante dans l'ensemble de nos entretiens. Le fait que nous nous introduisions comme des chercheurs travaillant sur la lecture et, surtout, que nous ayons présenté l'enquête comme largement orientée sur les pratiques de lecture peuvent être des biais qu'il convient de considérer. Même si cela reste difficile à vérifier, ceux-ci pourraient se cumuler à un biais de désirabilité sociale qui amènerait les répondants à surévaluer et idéaliser leurs lectures. En face, les pratiques numériques sont souvent soumises à un jugement négatif, l'auto-contrainte, notamment par la maîtrise du temps d'écran et du choix d'activités en ligne jugées légitimes, pour être socialement valorisantes (Granjon, 2009). Mais il ne s'agit pas là du seul facteur explicatif.

Une vision souvent négative et jugeante des écrans

Dans de nombreux entretiens réalisés auprès des parents, la question du danger des écrans et du soupçon de l'addiction est revenue avec force, et ce, en dépit de leurs propres pratiques, mais aussi d'une réalité largement plus complexe. Ce terme d'addiction au smartphone, auquel nous nous garderons bien d'avoir recours dans ce contexte et en tant que sociologues, est souvent usité de manière imprécise dans nos entretiens, et traduit un vocabulaire directif et orienté sur des pratiques

numériques « pathologisantes » qui sembleraient créer, chez les jeunes, un lien de dépendance irréversible.

Selon Elise (36 ans, gestionnaire financements) par exemple, le temps des écrans amène à un « après », traduisant une rupture dans le comportement de ses enfants. Elle explique ainsi « *qu'après ils deviennent ingérables, parce qu'après ils deviennent excités, après ce n'est jamais assez et ça devient un sujet de discussion et de discorde en fait. (...) La télé c'est comme une sorte d'aimant qui les attire et ils deviennent comme des zombies en fait, c'est fou. Ils sont fatigués après ils commencent à chouiner, à gratter leurs yeux* », quand Martial (57 ans, juriste d'entreprise) souligne : « *Je ne suis pas tellement adepte de la lecture de vidéo sur ordinateur, ce qui n'est pas le cas des plus jeunes générations qui y passent leur vie* ».

En contrepartie et afin de justifier leurs propres pratiques, une partie des parents va avoir tendance à préciser que leurs usages des écrans sont surtout liés à leur activité professionnelle, et insistent de cette façon sur le caractère *obligatoire* de leur connexion. Ces parents présenteraient donc un rapport utilitaire et professionnel aux écrans, alors que les pratiques numériques des jeunes apparaîtraient plus récréatives, parfois « bêtifiantes » ou « improductives ». Martial (57 ans, juriste d'entreprise) explique : « *Tous les écrans confondus, je dois... en semaine, je dois y passer facilement dix heures par jour. Après, il y a tous les problèmes qui sont liés aux écrans, c'est fatigant, ça fatigue les yeux, ça fatigue nerveusement. Mais bon, voilà, ce n'est pas... c'est vraiment qu'essentiellement au travail, on peut dire, l'écran* ». Maryse (37 ans, assistante de gestion) abonde dans le même sens : « *La plupart, c'est pas de mon fait quoi. Je pense que les 3/4 déjà voir 90 % c'est pour mon travail, ça me coûte pas en fait je peux pas dire que ça me coûte. Après je pense qu'effectivement ce serait mieux pour mon organisme que je sois dehors* ».

En face, une partie des jeunes répondants ne comprend pas toujours cet « acharnement », de leur propre discours, contre les écrans. Saïd (15 ans, 2nde) fait un parallèle avec la lecture et pense que le regard porté sur les lectures excessives n'est absolument pas le même que celui qui est porté sur les usages des écrans :

« Mes parents sont relous avec ça, ça concerne que le téléphone, genre je réfléchissais et je me disais mais en fait... genre puisqu'on parle des livres, vos parents à vous ils vous ont déjà arraché un livre des mains ? Non, c'est juste que le téléphone c'est central pour nous, et ça concerne que le téléphone ce problème, parce que les livres y a aucune limite, tu lis jusqu'à 2h du matin t'as personne qui va te dire 'ouais encore en train de lire toi', voilà moi je porte pas de jugement sur ceux qui lisent, tant mieux pour eux et tout mais tout le monde porte un jugement sur le téléphone. »

Un autre jeune explique sensiblement la même chose en introduisant le sentiment de jugement porté sur les utilisateurs d'écrans : « *C'est trop ça en fait, moi ma mère elle me dit que quand je suis sur le téléphone je suis pas vraiment avec elle mais genre si je suis en train de lire je vais être avec elle ? C'est encore pire un livre, tu t'isoles vraiment, t'as besoin d'être concentré, mais personne va te juger si tu lis un livre. T'es seul à lire ton truc ça passe, mais t'es seul sur ton écran ça passe pas* » (Ahmed, 16 ans, 1^{ère}). Ce parallèle avec le livre est aussi fait par Solène (13 ans, 4^{ème}) « *Ouf oui alors je sais que j'y passe trop de temps, souvent il y a des gens derrière moi pour me dire d'arrêter, ma mère me dit qu'après*

il y a trop d'ondes que c'est mauvais pour la santé, que ça abîme les yeux, que justement lire un livre c'est moins nocif, j'essaie de me réguler mais bon ».

Une partie des parents, en voulant réguler les usages des écrans, semble porter sur eux un regard fortement dépréciatif et les mettent directement en concurrence avec la lecture et les livres, afin de montrer qu'il y a « mieux à faire ». Certains jeunes semblent avoir intériorisé cette norme implicite de la dangerosité des écrans, à l'image de Morgane (11 ans, 5ème) « *ça m'énerve parfois parce que j'aime bien passer du temps sur mon téléphone mais je sais que je devrais pas en passer autant, mes parents me disent d'arrêter mais bon je sais qu'ils font ça pour mon bien donc j'essaie de diminuer* », ou de Solène (13 ans, 4ème) : « *je sais que si je passe trop de temps dessus je vais devenir esclave du truc quoi* ». D'autres jeunes soulignent que cette vision négative des écrans peut être sélective, comme le précise Florent (12 ans, 6ème) « *sur le téléphone ça va, le truc qui passe pas c'est les jeux vidéo, ça ma mère elle aime pas, c'est toujours trop violent, ou alors ça sert à rien, c'est souvent ça, quand elle aime pas c'est parce qu'elle dit que ça sert à rien. C'est que la console qui est limitée chez moi, le reste ça va je suis tranquille* ».

Certains parents oscillent entre cette vision négative des écrans et une forme de compréhension de l'intérêt de leurs enfants pour les outils numériques, à l'image de Daniella (49 ans, chargée de mission éducation artistique et culturelle) : « *Mon fils de 14 ans. Lui pour le coup il passe beaucoup de temps. C'est comme si c'était devenu un prolongement de sa main. Je trouve que c'est un peu trop. Ça ne me dérange pas qu'il fasse des choses sur les écrans, je trouve ça normal. Après, il ne faut pas que ce soit trop. Pour l'instant, il préfère sortir faire un foot avec les copains que l'écran, c'est mon baromètre. Mais je trouve qu'il se fait vite happer, il perd la notion du temps, il ne se rend pas compte. C'est devenu comme un TIC, mais ça, c'est tous les ados. Il faut qu'il regarde toutes les 3 minutes...* ». Ce verbatim souligne d'ailleurs que si son fils a la possibilité de faire autre chose, il préférera passer du temps en présentiel avec ses amis.

Si elle ne s'exprime pas toujours consciemment et volontairement, la stigmatisation des usages numériques des adolescents joue en revanche un rôle important dans la construction du regard porté sur eux. Cela renvoie également à une « *obscurité pratique* » (Blackwell et al., 2016) : par manque de transparence des réseaux utilisés par leurs enfants et parfois de compétences de la part des parents (Dupin, 2018), ces derniers peuvent avoir le sentiment que des éléments essentiels dans la vie de leurs adolescents leur échappent au moins en partie. Mais ce discours concerne une seconde préoccupation parentale : si les parents concèdent accorder aux jeunes un « *devoir de connexion* » dans un « *souci de normalité* » à un outil qui favorise la sociabilité juvénile (Havard Duclos et Pasquier, 2018), certains dénoncent cependant des usages résolument individuels qui amènent à la prévalence du « *je* » adolescent et menace potentiellement le « *nous* » familial (*ibid.*). Pour ces raisons, le discours parental insiste parfois sur une idéalisation très romancée du « *temps ensemble* », qui sous-entend l'existence d'un « *avant* » et d'un « *après* » dans l'adoption de ces technologies au sein des familles (Blackwell et al., 2016).

En outre, dans les extraits que nous venons de voir, comme dans la plupart des entretiens conduits auprès des parents, il est peu fait état de la diversité des usages et du plaisir que peuvent procurer les écrans. Or il paraît important, que l'on penche plutôt vers une vision technophile ou technophobe des écrans, de pouvoir comprendre les mécanismes sociaux qui accompagnent l'usage de ces technologies et de décrypter les usages en cours ainsi que ceux qui se développent. Comme le souligne Marc Grassin (2011) : « *Technophiles et technophobes, radicaux ou modérés, se rejoignent et se donnent la main sans en avoir l'air, pour éviter d'assumer jusqu'au bout l'incidence de la dimension anthropologiquement constitutive de la technique, c'est-à-dire l'obligation de penser et de vivre le mouvement d'un homme « innové » par cette part active de lui-même (la technique) ».*

Plaisir des écrans et contenus diversifiés

De nombreux jeunes expliquent qu'ils prennent du plaisir à regarder certaines vidéos, à communiquer et à échanger avec leurs amis, à jouer à des jeux vidéo, à lire sur des supports numériques, etc. Ils consultent ainsi différents types d'écran, de manière parfois cumulative, tout en réfléchissant à la durée de leur connexion. « *5-6h [par jour]* », estime par exemple Marcus (15 ans, 2^{nde}), qui ajoute que « *C'est beaucoup mais enfin si c'est ce qui me plaît, je me dis bah... je vais pas me forcer à faire quelque chose* ». Il est rejoint par Christian (17 ans, terminale) : « *Ça dépend plus de ce que j'ai à faire. Si je n'ai rien à faire oui, des fois je passe un peu trop de temps sur les écrans et pas forcément à faire des choses constructives. Mais non, enfin ça dépend. Oui, enfin de perdre mon temps, en même temps je sais que je n'ai rien d'autre à faire. Donc, perdre du temps pour perdre du temps...* ». Les adolescents interrogés montrent pourtant peu de difficultés à justifier l'intérêt de leurs pratiques en ligne, qu'il s'agisse de consulter des objets culturels, de divertissement, ou encore de communiquer.

La communication est d'ailleurs ressortie comme un enjeu majeur dans les usages des écrans comme c'est le cas pour Christian, qui précise rapidement que les interactions numériques ne l'empêchent pas de passer du temps avec ses parents : « *quand j'ai fini de dîner, normalement je vais voir 30 minutes la télé avec mes parents. Et après, sinon je vais jouer jusqu'à me coucher, donc vers 23h, je vais jouer. Et les week-ends, c'est l'après-midi et le soir dès que je rentre de nos autres activités respectives. C'est une chose que bah... c'est plus pour jouer avec mes... c'est plus pour parler avec d'autres gens que pour jouer. Parce que si je jouais tout seul, je ne vais pas prendre. Je joue plus à des jeux multijoueurs. Donc, c'est plus pour parler avec des gens et d'échanger. Et sinon, je joue moins à des jeux solitaires* ».

Pratiques parentales et pratiques adolescentes ne paraissent aucunement opposées ici : qu'il s'agisse des mails professionnels à traiter en urgence ou d'un besoin de sociabilité qui ne peut s'exprimer qu'en ligne lorsque le jeune est dans sa chambre, la communication guide et justifie souvent le recours à l'outil. Les outils numériques permettent aussi parfois aux jeunes de s'isoler et de prendre du temps pour eux, comme le précise Céline (15 ans, 2^{de}) : « *D'un côté c'est pratique pour parler aux autres, mais ça sert aussi à se faire une bulle, à juste écouter la musique dans les transports et à rien faire d'autre, à penser à soi-même* ». Les réseaux socio-numériques permettent enfin assez souvent, et de façon *a priori* contre-intuitive, d'identifier de potentiels objets culturels tels que des ouvrages et lectures, comme l'explique Julie : « *sur Youtube y a plein de personnes qui conseillent des livres à lire...* » (10 ans, CM2) ou encore

Dalia (17 ans, terminale) : « C'était mon amie qui m'avait dit de le lire, mais surtout sur Tik Tok, il y a plein de recommandations de livres ».

Certains parents semblent conscients des potentialités de certains contenus numériques et de l'intérêt culturel qu'ils peuvent représenter :

« Pour mon fils qui ne sort pas beaucoup, oui, quand même ça pose problème parce que du coup il y passe beaucoup de temps dès qu'il a les weekends, des après-midis de libre. Il est quand même vraiment geek quoi, donc... En même temps, je sais qu'il y a une vraie culture là-dedans, qu'il sait choisir avec les choses de qualité. Et c'est pareil, YouTube il y passe beaucoup de temps, il regarde un peu des bêtises d'ados, mais il regarde aussi des choses tout à fait passionnantes. Donc finalement, je le laisse un peu faire. Moi je ne suis pas trop crispé, c'est plus sa mère qui me reproche d'ailleurs d'être un peu laxiste. » (Paul, 49 ans, informaticien)

Au-delà de la dimension genrée de la gestion parentale des écrans, sur laquelle nous reviendrons, nous pouvons voir dans ce verbatim que ce père, s'il véhicule une représentation relativement généralisante et stigmatisante de l'adolescence, pense la pluralité et la diversité des contenus mais aussi la possibilité pour son fils de consulter des contenus qu'il estime bêtifiants et passionnants à la fois. Maryse (37 ans, assistante de gestion) est même surprise par ce que sa fille peut trouver sur Internet et différents médias : « *Ma fille y passe du temps mais cela dit, moi, elle me bluffe parce que du coup, là elle a de vraies opinions politiques. Sans que moi je lui en ai nécessairement parlé, elle m'a fait un brief sur les différents candidats présidentiels. Avec leurs qualités, leurs défauts. Je lui ai demandé où elle avait trouvé ça, elle me dit bah je me suis renseignée, je suis allée voir, j'ai écouté la radio, j'ai regardé sur Internet, en fait bah mine de rien, elle ne fait pas n'importe quoi. Elle écoute des podcasts, ça me bluffe* ».

En ce qui concerne la diversité des usages, et comme nous l'avons vu antérieurement, il subsiste parfois une incompréhension entre parents et enfants, comme l'explique Axelle (14 ans, 3ème) : « *Moi j'ai pas trop de limite mais c'est dur d'expliquer à mes parents, enfin je veux dire, par exemple je passe 5h par jour dessus donc, on va pas me le confisquer, mais j'aurai des questions genre 'alors qu'est-ce que t'as fait aujourd'hui ?' et là je me dis ce que je vais répondre ça va pas les intéresser parce que c'est pas leur truc, c'est pas leurs applis, et je vais pas dire que j'ai regardé 5h de vidéos, donc je sais pas quoi répondre, donc je dis juste que j'étais sur le tel et là ça leur paraît trop* » ou encore Guillaume (18 ans, 1ère) : « *Et c'est vrai qu'on n'a pas le même rapport non plus au téléphone portable, mes parents et moi par exemple. Genre elle va être tout le temps : « mais pourquoi tu es tout le temps sur ton téléphone ? ». Mais je ne suis pas tout le temps sur le téléphone, je parle à des gens tout le temps. Je ne sais pas ce qu'elle s'imagine ce que je fais sur mon téléphone, mais elle n'a pas l'air de comprendre qu'on puisse parler aux gens de manière... enfin, ce n'est pas le même rapport au téléphone du tout (...) moi je vais être beaucoup régulièrement dessus parce que c'est un outil, genre de tout en fait, je regarde des BD dessus, je vais faire des... »*. Au-delà de l'incompréhension, par ailleurs, ces deux verbatims font ressortir que la discussion autour des usages des écrans s'avère parfois inutile, à tel point qu'Axelle (14 ans, 3ème) explique s'en dispenser.

Nous voyons bien ici, qu'au-delà des usages imaginés tels que la communication et les échanges entre pairs, les outils numériques permettent aussi d'avoir accès à des contenus récréatifs, des moments à

soi, des objets culturels tels que des lectures (en ligne comme hors ligne), tout en favorisant, de façon plus inattendue, l'accès à de nouvelles formes de recommandations et d'échanges sur ces mêmes lectures.

Lecture en ligne vs. lecture papier : une opposition dépassée ?

Lorsqu'ils évoquent leurs pratiques de lecture, une grande majorité des jeunes interrogés distingue le livre « papier » du livre numérique, apposant parfois à ce premier le qualificatif de « vrai », comme pour souligner une recherche d'authenticité que les espaces en ligne ou les liseuses ne pourraient apporter. En-dehors d'un seul jeune, Ahmed (16 ans, 1ère) qui déclare préférer la lecture en ligne, tous les discours (parents comme jeunes) s'orientent vers l'intérêt du livre papier, qui n'abîme pas la vue, mobilise le toucher, possède une odeur qui lui est propre et permet de se situer dans l'ouvrage voire dans le chapitre.

Pour certains répondants et répondantes, il n'est pas envisageable de pouvoir lire sur une liseuse : *« je ne suis pas du tout prête à passer à une liseuse parce que je trouve qu'aussi c'est agréable de tenir un livre en main, de tourner les pages. Et je sais que toutes les deux [avec sa fille], on en parlait. Et elle me disait : 'mais moi c'est pareil, j'ai besoin d'avoir un vrai livre, les odeurs et tout ça'. Et aussi, tout ça, on n'a pas avec le numérique. Et puis même pour les yeux... enfin, ça fatigue plus »* développe Stéphanie (42 ans, formatrice). D'autres, en revanche, peuvent lire sur des outils numériques mais continuent de sacrifier, en quelque sorte, la « lecture papier » : *« Je trouve que ce n'est pas pareil. Enfin moi, je n'ai pas du tout envie de passer aux liseuses même si des fois je m'informe ou lis des articles sur mon téléphone ou autres, mais ce n'est vraiment pas pareil »* (Colette, 46 ans, enseignante-chercheure).

Elise (36 ans, gestionnaire financements) explique qu'il s'agit pour elle de finalités différentes mais plutôt complémentaires : *« L'internet, c'est lorsqu'on cherche une information précise à l'instantané. Et le livre c'est plutôt une autre forme d'initiation, donc je ne pense pas. Je pense, comme c'est le cas, que les deux vont cohabiter. Après il y a des personnes qui sont... on vit tous vite et on n'a pas le temps de lire. Donc l'internet, il a son utilité lorsqu'on cherche une réponse rapidement. Mais si on a besoin de réfléchir, c'est le livre en fait qui pousse à la réflexion »*. Pour d'autres encore, le fait de lire sur un livre papier met dans des dispositions particulières qui ne s'opposent pas à d'autres objets ou d'autres temps consacrés à la culture : *« Moi je préfère aussi le vrai livre en papier quand même, quand je vais sur les écrans c'est pour les films et tout, c'est pas trop pour lire, moi je suis plus concentrée quand je lis sur papier et il y a l'odeur du livre, compter les pages jusqu'au prochain chapitre, alors qu'en numérique bien sûr on peut le savoir mais c'est pas du tout pareil »* (Céline, 15 ans, seconde).

Même pour les individus qui se décrivent comme les plus connectés et qui recensent les avantages des outils en ligne, le livre « papier » s'impose comme la « seule » forme de lecture, comme l'explique Gladys (15 ans, 2nde) : *« Internet ça va pas remplacer les bibliothèques mais il y a des avantages quand même, par exemple on peut écrire nos propres histoires et les publier, donc il y a un échange après et c'est pas forcément plus mal. Mais je lis sur papier, un livre c'est forcément en papier pour moi »*. Si l'échange, résultant des injonctions participatives caractéristiques des espaces numériques (Jenkins, Ito & Boyd,

2018), est pour la jeune fille un avantage dont ne dispose pas le livre « papier », la matérialité de ce dernier demeure donc un de ses attributs fondamentaux.

Enfin, l'attachement à l'objet et à la collection chez plusieurs jeunes, en particulier concernant les mangas (nous y reviendrons un peu plus loin), ressort également des entretiens. À partir de l'exemple du manga « passion » qui se distingue du manga « socialisant », plusieurs jeunes distinguent ainsi la haute qualité des lectures qu'ils souhaitent réaliser dans un format traditionnel, papier donc, de la qualité moindre de certaines lectures qu'ils disent pouvoir *se permettre* de faire en ligne. Car le format papier ne fait pas seulement référence aux sens, comme nous l'ont déjà souligné plusieurs verbatims. Il place au centre de la réflexion la notion de propriété dans un *âge de l'accès* dénoncé par Jérémy Rifkin depuis le début des années 2000, selon qui l'accès (à un véhicule, à un contenu, à de l'information, etc.) prévaut aujourd'hui sur la propriété (2005). Or, le livre apparaît à ce titre comme un support bien singulier. Si le passage au numérique de contenus précédemment physiques (audios et vidéos principalement, tels que les albums et les films) a connu un essor non-négligeable, largement accompagné par l'adoption massive de plateformes de streaming, il reste que le livre papier n'a jamais suivi le même engouement quant à sa dématérialisation. Aussi, les plateformes de lecture en ligne s'avèrent bien balbutiantes en comparaison avec Netflix, Spotify et leurs équivalents, et resteraient relativement peu utilisées même lorsqu'elles seraient déjà bien implantées². Une majorité de nos interviewés évoque donc l'intérêt de ce retour à la propriété, de cette volonté d'acheter pour collectionner, de posséder, de pouvoir organiser un espace du livre au domicile, à l'image de Marcus (15 ans, 2nde) : « *ça fait un élément de décor, et quand de nouvelles personnes rentrent dans ma chambre, ils voient ma collection, du coup ça permet d'amener le sujet plus facilement. (...) Surtout avec mes amis proches* ». Hasna (31 ans, freelance en informatique) le rejoint : « *Ça fait vraiment... limite, c'est un peu comme un objet de collection, même si ce n'en est pas vraiment un puisque je ne collectionne pas tous les livres, mais c'est cet attachement-là, oui, à l'objet* ».

Ainsi, cette partie nous aura amené à prendre conscience de la pluralité des usages et regards portés sur les outils et contenus numériques, mais aussi de l'importance de penser l'articulation, voire souvent la complémentarité, entre les pratiques de lecture classiques et les pratiques numériques plutôt que de les opposer : « *Si par exemple on est fan d'un manga c'est bien pour moi, le fait d'avoir tout, et c'est plus pratique la sensation du papier et qu'on a pas besoin de zoomer comme quand on lit sur téléphone* » (Marcus, 15 ans, 2nde).

3.2. Parentalité numérique, accompagnement et contrôle des usages des écrans

La diversité des formes d'accompagnement mais aussi de surveillance et de régulation des pratiques numériques juvéniles représente un autre résultat majeur de notre enquête, rejoignant en cela ceux de

² C'est le cas d'Amazon Kindle selon une enquête de Liseuses.net de 2018 : moins de 15 livres seraient téléchargés en moyenne sur ces liseuses alors qu'Amazon offre gratuitement une trentaine de classiques à l'achat du produit.

nos enquêtes précédentes (Bruna, 2022 ; Barthou et Lachance, 2019). Il en ressort que la limitation, à savoir l'instauration de règles et de contraintes d'usages, recouvre des réalités et des mises en application multiples.

Une prise de conscience mais des pratiques relativement paradoxales

De nombreux parents pensent que le contrôle des activités sur les écrans est essentiel et relève pleinement de leur responsabilité parentale, avec, souvent, cette idée que l'exposition aux écrans doit être limitée en termes de temps. Or, les choix opérés traduisent parfois une certaine méconnaissance des préconisations relatives aux temps d'écran, pourtant largement médiatisées, notamment par l'école. Des parents n'osent pas toujours les limiter de façon frontale, comme Mounia (26 ans, assistante maternelle) :

« Les écrans... alors moi je vous avoue, je donne un peu d'écran à ma fille (âgée de 5 ans). C'est sûr, je ne peux pas l'empêcher, mais j'essaie de limiter à 30 minutes par jour maximum. Du coup, moi ma fille, comme je travaille à 8h30, avant elle n'a pas d'écran. Elle a l'écran seulement à la fin de la journée, vers 18h, quand je finis le travail, pendant une demi-heure. Le temps que je prépare le repas, par exemple, je lui laisse un petit peu le dessin animé qu'elle aime bien. Après, j'éteins la télé. Ou je mets un truc qu'elle déteste, comme ça, elle ne regarde pas la télé, elle va jouer ».

Les limitations s'orientent ici sur les types de contenus autant que sur leur durée, mais pour des enfants parfois très jeunes, qui ne devraient *a priori* pas être encore exposés aux écrans. C'est le cas d'Hasna (31 ans, Freelance informatique), mère de deux enfants de 2 et 3 ans : *« On ne leur interdit pas de s'exposer aux écrans et de regarder des vidéos, mais par contre... parce que je pense qu'honnêtement, dans notre monde aujourd'hui, ça va être compliqué, mais on essaie de vraiment faire attention déjà à ce qu'ils regardent. Donc, c'est nous qui... De toute façon, ils sont encore petits, mais c'est nous qui choisissons ce qu'on leur fait regarder et on limite la durée ».* Nous voyons bien ici le décalage entre les pratiques et la conscience du bas âge pour l'exposition aux écrans. D'autres aussi pensent que les écrans ne sont pas nécessaires mais ritualisent quelque peu les temps d'écran, comme Élise (36 ans, gestionnaire financements) mère de deux enfants de 5 et 7 ans : *« Ce n'est pas... pour mes enfants en tout cas ce n'est pas nécessaire, et d'autant plus qu'ils sont encore petits. Là c'est encore, je pense... déjà une demi-heure de télé par jour et pas tous les jours c'est déjà bien, enfin suffisant ».*

De son côté, Inès (40 ans, cheffe de projet) se fixe des règles car il est important pour elle de contrôler mais elle se sent finalement dépassée :

« En fait après ça va dépendre des enfants. Ma fille de 7 ans, on a encore une maîtrise de son temps d'écran. Normalement ils ont la règle 'pas d'écran en semaine', mais en fait ça fait des mois que ce n'est plus respecté. Je pense que c'est le Covid, ça a fait éclater les règles, mais avant ça marchait comme ça. Le grand par contre il a une maîtrise complètement déconnectée de ce qu'on voudrait. Là, il est rentré, il est sur l'ordi. On a un ordinateur dans notre chambre pour pouvoir contrôler un petit peu ce qu'il fait mais je pense qu'actuellement il va passer au moins 2h par jour minimum. Je dis ça mais il doit passer beaucoup plus. Et c'est trop. C'est plus en fonction

de l'horaire de la journée, c'est pas vraiment par rapport au temps finalement qu'ils vont passer parce que je ce que je disais c'est que j'ai beaucoup de mal à contrôler en ce moment le temps ».

D'autres parents enfin aimeraient que leurs enfants soient moins sur les écrans, tout en refusant d'être dans un contrôle absolu : *« Je sais qu'il y a des parents qui prennent le téléphone de leurs enfants le soir ; moi je n'ai jamais fait ça. Mais voilà, par contre je leur disais : « bon, bah arrête maintenant, tu en as trop fait quoi ». Je n'ai jamais utilisé de manières coercitives, voilà, de supprimer un écran ou de... voilà, débrancher le... je sais qu'il y a des collègues qui débranchaient le wifi le soir chez eux. Moi je n'ai jamais fait ça, mais par contre je leur ai souvent dit : « bah fais moins d'écran quoi » (Martial, 57 ans, juriste).*

Dans la continuité de ces pratiques parfois paradoxales au regard de la position des parents sur les écrans, nous pouvons noter que certains décident eux-mêmes de les mettre devant un écran, et ce, en raison d'occupations professionnelles ou d'une volonté de s'isoler momentanément des enfants. Ces mêmes parents ont pourtant des propos qui sont parfois très critiques sur les effets de ces mêmes écrans. Les dispositifs numériques permettraient donc de marquer une pause dans l'exercice de la parentalité. Daniella (49 ans, chargée de mission) reconnaît par exemple qu'il s'agit là d'une solution de facilité pour des enfants en bas âge : *« Oui, surtout quand ils étaient petits. C'est bien pratique. C'est vrai que quand on est crevés, qu'on a des enfants qui bougent tout le temps, il n'y a pas à dire, les écrans ça les captive, ça les pose. Et si on veut être sûrs d'avoir un peu de temps tranquilles, on le met devant un dessin animé, un jeu, et là, c'est la pause assurée. C'est la facilité ».*

Pour Elise (36 ans, gestionnaire financement), cela s'est moins bien déroulé, probablement à cause du manque de matériel à disposition pour occuper de façon équitable ses deux enfants. Alors qu'elle était fatiguée et souhaitait du temps pour travailler, la mère de famille s'est retrouvée débordée :

« Il y a un jour où j'ai fait l'expérience de laisser toute la journée, j'ai dit : « vous faites ce que vous voulez », parce que j'étais épuisée, j'étais fatiguée, j'en avais marre, il fallait que je travaille. Et là cauchemar, c'était le cauchemar. Alors nous on a une seule télé à la maison, donc au début j'ai dit : « voilà, vous mettez, vous regardez ensemble quelque chose que vous voulez tous les deux ». Au début ils voulaient, après ils ne voulaient pas, ils se sont battus. Finalement j'ai donné... j'ai laissé mon téléphone à ma fille, mon fils il voulait mon téléphone, donc ils se sont battus encore, ça hurlait. Et après je les ai mis tous les deux, j'ai laissé mon ordinateur, j'étais au téléphone, j'avais une discussion. Donc j'ai laissé un sur la télé et l'autre sur le téléphone. Et en fait voilà, tout le monde était exécration. Ils n'arrivaient pas à dormir, c'était... enfin voilà, c'était une très, très mauvaise journée ».

Colette (46 ans, enseignante-chercheuse) avoue que les écrans lui permettent aussi de prendre du temps pour elle, même si elle ne souhaite pas que ses filles soient « trop » connectées :

« Très honnêtement nous sommes plutôt dans la limitation au strict minimum des écrans, surtout en évitant de ritualiser les temps d'écran. Pas d'écran quotidien ni de temps d'écran par semaine défini à l'avance. Mais il nous arrive parfois quand on est crevés ou qu'on a un apéro avec des amis de craquer et elles peuvent y passer plus de deux heures. C'est rare mais ça me fait quelque chose à chaque fois. Mais pas de là à sacrifier ce temps pour nous... ».

De la même façon, Bérénice (35 ans, enseignante) a déjà laissé ses enfants devant les écrans, mais elle explique être arrivée à cette mesure en dernier recours, en raison d'un impératif fort, et jamais pour prendre du temps pour elle. La mère de famille réfléchit donc aux contextes dans lesquels elle peut, elle aussi et dans la continuité des discours des autres parents, se laisser aller à cette *facilité* :

« Ben ouais, on est encore à un âge où on a complètement le contrôle en fait. On a bien une réflexion là-dessus, quand il fait froid ou qu'il pleut on leur met un dessin animé, on est raccord avec ça. On arrive à avoir la posture qu'on souhaite. (...) Cette histoire de dessin animé, mais je ne me l'autorise que si j'ai une démarche administrative importante ou si j'ai quelqu'un qui passe, un artisan, soit quand j'ai le petit qui fait la sieste. Je ne me l'autorise pas pour avoir du temps pour moi, non. Quand j'ai un autre impératif fort, ça va plutôt être ça. (...) Parce qu'on peut pas regarder un dessin animé par jour, on a pas assez de temps. Dans notre organisation familiale, ça les laisserait seuls face à cet écran et on serait pas avec eux. Les mercredis, mon conjoint est en télétravail, avec 3 enfants et toutes les activités c'est pas mal d'avoir un peu de temps pour moi dans la journée. J'ai des fois été jusqu'au-boutiste en disant non non non, mais après je m'énerve facilement parce que j'en ai besoin ».

Ce verbatim traduit bien le poids des injonctions parentales face aux usages numériques des enfants et le sentiment de culpabilité qui peut ressortir de pratiques jugées comme non conformes à ces mêmes injonctions.

D'autres enfin, vont jusqu'à mobiliser des acteurs de santé pour justifier en quelques sortes les temps d'écran, à l'image de Séverine (50 ans, économiste) : *« Et finalement la télévision, les tablettes... Ça la nourrit intellectuellement, nous, on n'est pas toujours disponibles. De ce point de vue-là, je me suis dit qu'il valait mieux finalement permettre un usage assez large des écrans. J'en ai discuté avec un ou 2 médecins qui étaient plutôt d'accord avec moi ».*

Cette partie nous a permis de voir les tensions qui traversent les individus face aux écrans et, même quand tous et toutes les perçoivent comme potentiellement dangereux, les ajustements auxquels chaque parent procède. Ce mouvement rejoint la logique d'horizontalisation des relations familiales, dans lesquelles l'autorité est plus souvent négociée qu'imposée mais aussi le besoin pour les parents de continuer à vivre et à avoir du temps pour eux, en particulier, les mères.

Le contrôle du temps

Dans certaines familles, la régulation des écrans passe essentiellement par la gestion du temps, à l'image de ce que nous dit Daniella (49 ans, chargée de mission) : *« C'est un temps de convivialité, où on mange ensemble, et où on discute, c'est vraiment le temps en famille, de repas. Il est hors de question que quelqu'un soit sur son écran. On ne répond même pas au téléphone. Et le soir, à partir du moment où il va se coucher, pas d'écrans dans la chambre. Il laisse son téléphone en dehors de la chambre. Ce sont à peu près les seules règles. Après, c'est veiller à ce que les sessions soient entrecoupés d'autre chose. Je préfère qu'il fasse 30 min d'écran, puis 30 min d'autre chose, puis se remettre à l'écran ».*

La bibliothèque, comme nous l'avons montré dans la première partie de ce rapport, peut offrir aussi des perspectives singulières quant à la gestion du temps d'écran. Elle peut apparaître comme un lieu de conseil mais aussi d'aide à la gestion du numérique, par exemple pour Yolaine (42 ans, gestionnaire financements) qui privilégie l'emprunt de DVD en bibliothèque aux plateformes de streaming afin de ne

pas laisser ses enfants dans une boucle attentionnelle très chronophage caractéristique de ces dernières : « *Ce qui est sympa avec les DVD à la bibliothèque, c'est qu'il y a l'âge, à partir de quel âge c'est, donc au moins je suis sûre qu'on peut tous regarder. Ça a un début et une fin donc ça s'arrête, ça n'enchaîne pas sur autre chose donc je sais quand c'est fini* ». Le DVD apparaît ici comme une solution finie à une double problématique parentale complexe : le respect des tranches d'âge pour que l'enfant ne visionne pas un contenu inapproprié, et la certitude que la fin du film représente bien la fin du temps d'écran.

Les jeunes témoignent également de cette gestion du temps qui passe souvent par un blocage parental pur et dur de la connexion à partir d'une certaine heure, comme le précise Tristan (17 ans, élève en terminale) :

« Moi, ce n'est pas plus au niveau des sites que je suivais et que je vais voir, mais c'est plus au niveau du wifi, de recalibrer pour que le wifi se coupe à telle heure, plus qu'ils venaient des fois me suivre. Parce que je suis en train de regarder un truc que j'aime bien, ça me saoule. Du coup, ça coupe et je suis là, je n'ai pas fini, mais je ne peux rien faire d'autre. Oui, enfin il y a le... il y a celui qui donne de la connexion. Orange, par exemple, ils ont développé une application pour centrer la box et dire : « tel appareil n'a pas droit à de l'accès wifi à partir de... Oui, ça se bloque et je n'ai pas le droit d'accéder jusqu'à l'heure où j'ai le droit d'accéder. C'est ce qui me saoule un peu ».

Ce blocage laisse quant à lui peu de place à la négociation et peut être relativement frustrant et infantilisant à l'âge de l'adolescence (Barthou et Lachance, 2019). D'autres dispositifs de contrôle parental peuvent aussi bloquer certains contenus pourtant « normaux », comme le précise Anh (14 ans, collégienne) : « *Le truc, ça bloque. Tout ce qui est mauvais site et tout ça, ils bloquent. Souvent, ça fait trop, du coup... Il y a des choses normales, mais ça ne marche pas* ».

Il ressort aussi de nos entretiens que le minutage précis d'un temps d'écran n'apparaît pas toujours comme une solution pertinente pour certains parents, qui préfèrent se concentrer sur l'apprentissage de ce qu'ils dépeignent comme les « bonnes pratiques » des outils numériques. Dans ce contexte précis, l'apprentissage de l'auto-régulation du temps d'écran, pour les jeunes, et la compréhension du monde « tel qu'il est aujourd'hui », pour synthétiser le discours de plusieurs des parents interrogés, semblent bien plus recherchés que la mise en place de contraintes prédéfinies, comme le développe Daniella (49 ans, chargée de mission) :

« On n'a jamais fixé un nombre d'heures maximum par jour. On préfère lui expliquer pourquoi il ne faut pas passer trop de temps, que lui dire d'appliquer des choses que de toutes façons on n'arrivera pas à appliquer parce qu'il est souvent seul à la maison, on ne peut pas être derrière son dos tout le temps, ce n'est pas notre but. Ce qu'on veut, c'est l'autonomiser par rapport à sa consommation d'écran, pas que ce soit comme des punitions. (...) Si on voyait que notre enfant est complètement déconnecté du monde qui l'entoure, on s'inquiéterait, mais comme ce n'est pas le cas. On surveille d'un œil, on est intrusif mais pas contraignant ».

Cela amène, pour certains parents, à la nécessité de « laisser faire ». Ainsi, dans le discours parental, le minutage du temps d'écran peut aussi participer de la responsabilisation des jeunes : il s'agit ici de savoir respecter une temporalité fixée (plusieurs jeunes de notre enquête parleront également de s'en fixer

une qui leur est propre, nous y reviendrons). Savoir gérer son temps d'écran revient, plus globalement, à savoir gérer son temps tout court. De plus, ce minutage viserait aussi à conserver un temps en famille, sous-entendant que le temps des écrans serait antinomique au temps passé « ensemble ». Le discours des parents s'avère, *in fine*, tout aussi intéressant à décortiquer que celui des jeunes : derrière des barrières limitatives souvent clairement établies se cachent une grande diversité de situations, de discussions, de négociations avec les enfants mais aussi des attentes parentales et des difficultés à accepter ce temps passé en dehors de la famille. Les écrans s'imposent en effet souvent comme un outil supplémentaire de mise à distance et d'autonomisation à l'égard des parents dans le devenir adulte (*ibid.*).

Le contrôle total sur les usages

Une partie des parents de notre échantillon explique cependant n'accorder qu'une importance relative au temps d'écran : ce sont les contenus qu'ils régulent prioritairement. Ces parents semblent ainsi estimer que, plutôt que le média lui-même, c'est la distance critique que l'enfant peut ou non prendre avec le média qui s'avère problématique. Par exemple, Azumi se montre ici plutôt radicale : « *Ce que je leur réduis, c'est la réception passive, de regarder sans critique. Un youtubeur, des choses comme ça, ils n'ont pas le droit. Parce que je ne suis pas... parce que je suis persuadée qu'ils n'ont pas suffisamment de recul pour lire les images* ». Cette mise en place de contraintes dans les contenus qui sont ou non visionnables n'est pas sans conséquences sociales pour ses enfants, ce dont la mère de famille a pleinement conscience : « *Du coup, mes enfants sont un peu spéciaux, ils sont considérés comme des ours qui dorment dans une grotte, qui sont un peu découpés de l'actualité* ». Stéphanie va encore plus loin, et refuse tout simplement l'accès au téléphone portable, y compris à son fils en troisième. Elle retarde ainsi l'acquisition du premier smartphone, qui n'arrivera qu'au lycée : « *Et puis, il y a aussi tout le problème du téléphone portable où on passe pour des vieux. Il nous dit qu'on est des vieux, qu'on ne comprend rien, etc., parce qu'il est en 3^{ème} et qu'il est le seul de sa classe à ne pas avoir de téléphone portable. On trouve que déjà rien qu'avec l'ordinateur, il y passe beaucoup de temps, donc on ne veut pas en plus qu'il ait le portable (Rires). Donc on a dit : « le portable, ce sera en Seconde ». Mais quand on voit même ma fille, qu'en 6^{ème} qu'il y en a plein qui ont déjà le téléphone portable... ».*

Plutôt que la gestion du temps d'écran et alors qu'il précisait en premier lieu l'intérêt du développement de l'esprit critique chez l'enfant, Joël (60-65 ans, consultant en ressources humaines) ajoutera plus tard qu'il « *surveille les activités [de sa fille], surtout [sa] femme, [sa] femme surveille tout* ». Il développe : « *Donc les écrans, on est sur la problématique en ce moment des réseaux sociaux et sur TikTok, parce qu'elle voudrait aller sur TikTok parce que ses copines de classe vont sur Tik Tok. Mais non, on l'interdit d'aller sur TikTok. C'est-à-dire qu'on a zappé l'installation, je crois, et je ne sais pas comment elle a fait, donc on n'a pas TikTok. Par contre, elle regarde YouTube si vous voulez. Et donc ça... mais ma femme vérifie ce qu'elle regarde sur YouTube* ». Le contrôle s'étend donc ici à la régulation de l'installation des applications sur le smartphone, mais il est là encore parfois mis à défaut. Dans des travaux que nous avons réalisés précédemment, nous observions justement que certains jeunes expliquaient se moquer de ces limitations applicatives facilement contournables : une grande partie du contenu de TikTok ou de plateformes de streaming telles que Twitch, très chronophages, sont par exemple visionnables sur

Youtube, alors que l'usage de cette plateforme est parfois accompagné (comme c'est le cas dans l'exemple) mais très rarement interdit.

En outre, Joël est le deuxième père interrogé à insister sur l'orientation plutôt féminine du « contrôle total », une activité chronophage qui semblerait déléguée à la maternité, tandis que la plupart des pères interrogés se situent plutôt dans le contrôle ponctuel des activités en ligne, ce qui rejoint les résultats déjà explorés dans la littérature scientifique (Balleys, Martin et Jochems, 2018).

Parce que la limitation des usages nécessite une connaissance fine des usages en eux-mêmes, certains parents expliquent devoir faire preuve de compétences techniques particulières pour contrer les stratégies mises en place par leurs enfants, comme Stéphanie (42 ans, formatrice) :

« C'est compliqué parce qu'on a des enfants qui arrivent à cracker les contrôles parentaux, le deuxième qui a été jusqu'à aller récupérer en cachette des vieux téléphones pour se connecter, etc. Donc mon mari a mis... heureusement que mon mari est assez calé là-dessus parce que moi je pense que je serais complètement dépassée. Heureusement, il a réussi à mettre des reconnaissances, il sait dès qu'il y a un nouvel appareil qui se connecte, donc il refuse les connexions. Il a coupé toutes les connexions à partir de 21h. Donc ils savent que s'ils ont besoin de Pronote ou de faire des choses pour l'école, c'est avant 21h parce qu'après c'est coupé. 21h c'est même pour le grand, et les autres c'est avant. Et en fait, ils ont obligation quand ils rentrent, quand ils viennent le soir pour manger, de ramener tous les appareils : tablettes, ordinateurs, etc., vers nous, et qui restent dans la pièce de vie. (...) Ah oui, parce que sinon ils passent trop de temps. Enfin, pour moi personnellement, c'est un fléau les écrans. Je trouve que c'est très très compliqué à cadrer ça avec les enfants ».

La surveillance parentale peut également passer par une vérification très intrusive de l'activité en ligne des enfants, notamment par l'accès à leurs comptes sur les réseaux sociaux, comme l'explique Loubna (17 ans, terminale) : « Bah moi, mes parents en soi ils me font confiance, mais aussi... enfin Netflix ce n'est que sur la télé, je ne l'ai pas sur mon téléphone ou quoi que ce soit. Sur mon téléphone, bah ma mère elle a mes comptes quoi, donc elle peut voir ce que je vois. Après, il y a Tik Tok, mais souvent, je reste dans le salon ou un truc comme ça. Après, ma mère elle est un peu plus stricte, c'est-à-dire dès qu'elle me voit avec mon téléphone, elle me dit : 'non, mais va faire autre chose', voilà ».

Pour Marc, ce contrôle sur les usages se construit sur le temps long, afin qu'il soit suffisamment intériorisé. Il s'agit aussi de détourner l'attention des écrans, pour proposer d'autres pratiques récréatives, principalement en famille :

« Comme elles font pas mal d'activités manuelles, l'écran ce n'est pas trop le retranchement. Mais encore une fois c'est le fruit de 10 années d'efforts ! Je veux dire, c'est un truc qu'on a construit. Pendant les vacances, si un matin elles passent trop de temps, sur leur téléphone, je vais leur dire : 'Eh bichette, viens on va faire un truc ensemble. On va courir, faire le marché, mais pose ton téléphone. On peut y passer la journée, toi comme moi, mais c'est assez inutile en fait'. Donc ça demande aussi un investissement. J'ai des potes qui me disent : 'ah c'est super tes mômes ils sont tops, ils sont pas chiants'. Ouais, ok, mais c'est un vrai travail les gars ! Je veux dire là, elles vont être en vacances, on a pas prévu de partir au ski, on va quand même se faire une

journee à la montagne, on va aller au musée, aller à la bibliothèque. Donc ouais, c'est un truc où je les laisse pas trop tranquilles, et elles le disent : 'chez toi on fait toujours des trucs ! Chez maman c'est quand même plus tranquille'. Mais effectivement, c'est trop facile de tomber sur ton téléphone ou derrière un écran. Donc il y a le côté hyper satisfaisant, ça permet une multitude de choses internet, mais il y a un côté un peu danger, tu peux vivre ta vie derrière ton écran et c'est pas une vie ».

Dans le cas de la garde alternée, les filles de Marc notent ici une différence importante entre les moments passés avec leur père, résolument sans temps d'écran car marqués par une pluralité « d'autres choses plus intéressantes » à effectuer, et un temps chez leur mère qui leur apparaît plus « tranquille ». Rejetant l'écran comme solution de facilité, Marc laisse ainsi transparaître la satisfaction d'un objectif atteint, et ajoute que son rôle paternel, qu'il assimile à celui du garant de l'éloignement des écrans par le biais de la multiplication des activités extérieures, est directement visible sur le comportement de ses filles, ce pour quoi il est félicité par ses amis. Ceci n'étant pas nécessairement toujours apprécié par ses filles. Nous sommes là face à des formes de contrôle et de conditionnement très fortes et ce, malgré l'âge des enfants.

La régulation des écrans peut donc aussi s'accompagner de formes de contrôle de façon plus large des enfants, ce qui va souvent à l'encore du processus d'autonomisation et de responsabilisation propre à la jeunesse et qui questionne certes les frontières de la responsabilité, mais aussi de l'intimité. Enfin, l'omniprésence des parents dans l'accompagnement des pratiques numériques de leurs enfants pourrait s'expliquer par un besoin de réassurance. Parce que son enfant est seul face à un écran, que ce soit pour un film ou dans l'utilisation d'une console de jeux, ou qu'il y consacre beaucoup trop de temps selon les parents, il pourrait développer une addiction : « *Oui, voilà, je contrôle tout. Après, on avait une tablette pour le grand que je n'ai plus. Non. Il a sa console qu'il a eue par le Père-Noël. Et après, on a une console pour la famille, la Nintendo Switch, mais c'est pour la famille. (...) Il a deux jeux dessus, rien qu'à lui, le grand, mais il a le droit d'y jouer avec notre accord et on est avec lui. On ne les laisse pas seuls avec les écrans. Donc quand on va à la bibliothèque, il est accompagné. Et même à la maison, quand on fait une recherche dans l'OPAC, je l'accompagne, on l'accompagne. Donc j'ai toujours peur de cette addiction. L'écran, je trouve que... voilà, vous êtes seul face à une machine, seul face à un film » (Emilie, 41 ans, documentaliste). L'enquête de Barbara Fontar, Agnès Grimault-Leprince et Mickaël Le Mentec (2018) montre que les familles favorisées sont les plus actives dans la régulation des pratiques numériques et les plus soucieuses de protéger la sphère des études, quand, à l'inverse, les familles populaires se distingueraient par un plus fort contrôle dans leurs pratiques éducatives et seraient beaucoup plus souples s'agissant des pratiques numériques, même si la variété de situations interroge selon les auteurs la stratification.*

Nos résultats remettent partiellement en question ce clivage social car les postures face aux écrans présentées ici, dont celles du « contrôle total », semblent traverser l'ensemble des catégories sociales. Il semblerait donc ici que le capital culturel conserve certes un rôle important, mais que l'intériorisation de l'idée de nocivité des écrans touche l'ensemble des catégories sociales aujourd'hui, même si les réactions peuvent différer. Néanmoins, et pour conclure, nous allons voir que des parents essaient de

penser cette injonction sociale à craindre les écrans en observant attentivement leurs enfants ou en passant du temps avec eux.

Du regard objectif au “regarder avec”

Plusieurs parents, contrairement au modèle du contrôle total, préfèrent réfléchir à ce qui est fait par leurs enfants sur les écrans et à situer ces pratiques numériques dans des pratiques plus globales, plutôt que d’être dans le contrôle absolu, comme le souligne Annick (57 ans, salariée à la sécurité sociale) :

« Bah ma dernière passe pas mal de temps entre le portable et l’ordi. Parce que même si elle n’est pas sur Internet, elle dessine. Mais elle dessine beaucoup sur tablette graphique. Donc je pense que son heure d’écran doit être assez élevée par jour. (...) Ça ne m’inquiète pas dans le sens où si on doit sortir elle va le laisser. Elle accepte les sorties que je propose, elle accepte... elle ne s’enferme pas. Donc non, je n’estime pas que ça soit un... je ne la sens pas en danger ».

D’autres encore, s’ils tendent à dénoncer l’hameçonnage attentionnel au cœur des dispositifs numériques, se félicitent néanmoins que leurs enfants puissent se rendre compte par eux-mêmes (du moins, selon leurs propos) que les écrans pourraient représenter, selon les usages, une perte de temps : *« On se rend bien compte que c’est fait pour que ce soit captivant et pour qu’on y passe du temps. Malgré tout, on tombe dans le panneau. Nous on le sait, on lutte contre ça, et il y a plein de moments où moi je vais me débarrasser de mon téléphone et ma compagne va en faire de même. Et mes deux grandes savent aussi que c’est fait pour. La petite là, qui a 12 ans, la dernière fois elle vient me voir et elle me dit : ‘ohlala, je fais n’importe quoi j’ai regardé 1h de merde sur internet’. Mais elle a cette conscience là au moins. De se dire, j’ai perdu mon temps »* (Marc, 48 ans, photographe indépendant).

Le temps d’écran n’est pas systématiquement diabolisé dans les représentations parentales, même s’il doit être limité. Alors qu’elle se montre initialement préoccupée par le temps d’écran de ses enfants, Yolaine (42 ans, responsable gestion) concède aussi que ses enfants doivent apprendre à se servir des outils : *« Je crois que mon mari leur prête des fois [son téléphone], parce qu’il y a quelques jeux sur son téléphone. Et je crois qu’il leur prête de temps en temps pour jouer sur un jeu qui est installé sur son téléphone. Si c’est un tout petit peu... ça passe, il faut que ce soit très limité. En même temps il faut bien les habituer à du tactile, à quand même utiliser, à savoir utiliser aussi les écrans tactiles, mais je limite au maximum »*. La volonté de réguler autant que faire se peut le temps d’écran de ses enfants reste présente, mais elle s’efface au moins partiellement derrière ce qu’elle présente comme la nécessité de l’accompagnement aux usages des outils mais aussi de la littératie numérique.

Ce développement d’un regard objectif sur l’environnement, mais aussi de façon plus large d’un certain esprit critique, est également essentiel pour Joël (60-65 ans, consultant en ressources humaines). Si le père de famille se montre d’abord lui aussi fataliste, il développe ensuite l’intérêt d’un apprentissage raisonné et d’un retour sur leurs usages de la part de ses enfants :

« C’est-à-dire qu’en même temps, on ne peut pas aller contre l’air du temps, on ne peut pas aller contre les écrans. On peut les limiter, mais même au niveau de sa... comment dire, de sa compréhension de la vie... Je dis peut-être des bêtises, mais si vous voulez, j’ai l’impression que le monde va tellement vite et tout ça que si elle n’est pas à même de faire... et puis de faire le tri et puis de faire la critique... Alors, nous ce qu’on lui apprend, c’est un peu l’esprit critique, mais bon,

là-dedans. Mais on ne peut pas nier que c'est là, quoi. C'est ma position, enfin c'est ma position, c'est... on essaie de faire pour le mieux, mais ce n'est pas évident en tant que parent ».

Une stratégie parentale que nous avons également pu relever dans notre enquête est celle du « regarder avec », c'est-à-dire éduquer les enfants tout en visualisant des contenus avec eux. Cette stratégie est plus souvent le fait des plus diplômés. Stéphanie (42 ans, formatrice) témoigne :

« Oui. Alors il y a des petites séries qu'on peut regarder comme ça avec les enfants des fois le soir qu'on regarde en famille, et puis les petites séries qu'on regarde avec mon mari. Ça nous arrive le soir en disant : 'bah tiens, on se regarde un petit épisode ?' parce que souvent on se couche trop tard pour regarder vraiment tout un film. Ou comme par hasard on arrive à être en phase, prêts à regarder quelque chose, on se dit : 'bah tiens, ce soir on va se regarder un film ?'. Oui. Alors, on a instauré un peu quelque chose, ça va être plus les week-ends qu'on va regarder des films. Les enfants nous demandent... souvent ils disent : 'ah papa, est-ce que tu pourrais récupérer tel film ?', machin. Enfin, on regarde ce qu'il y a à la demande, en replay, ou autre. Donc on a une liste de films à regarder qui est assez longue. Et quand on n'arrive pas à se mettre d'accord, on dit : 'chacun son tour'. Et nous, chez nous, la règle c'est : pas d'écran la semaine, mais le week-end, ils ont le droit de regarder des vidéos sur l'ordinateur ».

Le « regarder avec » est ici un moment de partage et de convivialité familiale, dans lequel tour à tour parents et enfants peuvent proposer des contenus.

Pour d'autres, notamment quand les enfants sont plus jeunes, ce temps du « regarder avec » est à l'initiative des seuls parents et sert clairement des objectifs éducatifs d'éveil, par exemple aux films d'art et d'essai, comme l'illustre Bérénice (35 ans, enseignante) :

« Quand c'est pour les enfants on regarde avec les deux grands pendant la sieste du petit, parce qu'on regarde des trucs sympas quand même avec les enfants. Mon mari beaucoup plus que moi, et il leur a montré les Charlie Chaplin, il essaie de leur montrer des trucs. On a regardé tous les Miyazaki, il a cœur de les amener avec un truc sympa, Himalaya l'enfance d'un chef, des jolis films avec les enfants et c'était aussi des moments sympas pour nous. (...) Parce que c'est vraiment sympa, Himalaya enfance d'un chef c'est très beau, c'est pas petit ours brun. Il y a des trucs qui sont vraiment beaux et qui nous parlent aussi à nous. Un Chaplin on se marre aussi avec eux. On arrive à avoir des moments de vrai partage. Mais ils regardent peu, on n'a pas la télé, donc quand ils regardent un truc... ».

On voit dans ce verbatim affleurer une hiérarchisation implicite des contenus, dressant ici une frontière claire entre le légitime et l'illégitime, mais aussi le besoin des parents de prendre aussi du plaisir dans ce moment familial. C'est certainement aussi ce point de convergence entre affinités parentales et juvéniles qui divergent fortement en fonction des milieux sociaux et des capitaux culturels.

D'autres encore, « regardent avec », même quand ils sont conscients que les contenus ne sont pas nécessairement adaptés, comme Séverine (50 ans, économiste) : « On regarde beaucoup de documentaires et des séries Netflix, pour ma fille aussi. Parfois il y a des thèmes un peu difficiles pour elle, quand c'est sur la guerre, sur la politique, bon là moi non plus je tiens pas toujours tout le long. Mon mari il aime ça, moi pour des raisons personnelles, je trouve que c'est un peu lourd ».

Enfin, certains parents pensent ici leur responsabilité parentale et soulignent qu'il est important qu'eux-aussi puissent proposer de vraies alternatives aux écrans, comme l'explique Colette (46 ans, enseignante-chercheure) : « *C'est aussi à nous de leur proposer autre chose, c'est quand même souvent une solution de facilité, oui elles aiment être sur les écrans donc les en empêcher aurait peu de sens. Par contre, leur proposer de faire d'autres choses qu'elles aiment, étonnamment ça va leur faire rapidement lâcher les écrans (rires)* », ou Daniella (49 ans, chargée de mission) : « *On n'a qu'un écran de télévision et qu'un ordinateur. Ils se sont achetés leur ordi que quand ils étaient au lycée. Déjà, c'est limiter le nombre d'écrans. Après, leur proposer des choses à faire ensemble. C'est à nous de nous forcer, parce que ça peut vite être facile de laisser chacun sur son écran. De leur proposer des activités alternatives* ».

3.3. Auto-régulation et tentatives de déconnexion parentales et juvéniles

Limiter son temps d'écran, s'auto-réguler ou se déconnecter au moins temporairement, peuvent résulter d'un choix personnel, mais plusieurs parents, comme plusieurs jeunes de notre échantillon, montrent parfois des difficultés pour y parvenir. Nous explorerons donc, dans cette dernière sous-partie, cette quantification du temps des écrans et la possible culpabilisation qu'elle peut engendrer chez certains individus, mais aussi les tentatives de prises de distance face aux dispositifs sociotechniques.

De la justification du temps d'écran

Lorsque nous leur demandons combien de temps ils pensent passer par jour sur les écrans, de façon très générale donc, une majorité de jeunes ne présente aucune difficulté à répondre, en se permettant par ailleurs une grande précision. Pour certains, cela vient du fait que leur temps d'écran est strictement régulé par leurs parents : impossible, en apparence, de dépasser par exemple les trois heures par jour. Mais, plus fréquemment, les jeunes de notre échantillon vérifient eux-mêmes leur temps d'écran lorsque celui-ci s'affiche de façon hebdomadaire : « *Mon téléphone il va compter les heures d'écran, donc je vois par exemple que le week-end je passe vraiment beaucoup d'heures* », explique Céline (15 ans, 2nde). Mais ce n'est pas le cas de tous les jeunes interrogés. Léo (15 ans, 2nde) a un téléphone dépourvu de cette fonctionnalité et peine davantage à estimer son temps d'écran, même lorsqu'il s'agit de donner une fourchette. Il explique que c'est une donnée dont il aimerait bien disposer, en expliquant que cela l'aiderait à réguler ses pratiques, notamment vidéoludiques : « *J'aimerais bien me mettre une limite quand même parce que je ne sais pas combien de temps je joue du coup. Oui, j'aimerais pouvoir vérifier, mettre une limite* ». Cette quantification ne semble pas laisser les collégiens et lycéens indifférents et s'impose comme un *verdict* capable d'alimenter une certaine culpabilité, pour les plus jeunes, lorsque le chiffre est jugé trop élevé. En revanche, chez les plus âgés, ce verdict conduit souvent à sortir ou à faire autre chose, dans une logique de compensation.

Le sentiment d'un « trop plein d'écran » ou la nécessité d'une déconnexion au moins partielle semble ainsi largement intériorisée chez la majorité des individus interrogés : lorsque nous leur demandons leur

temps d'écran approximatif quotidien, la réponse ne semble pratiquement jamais venir seule. En effet, elle est le plus souvent complétée par une justification du chiffre énoncé et/ou par l'annonce d'une tentative de prise de distance, alors que nous n'abordions pas encore ces points à ce stade de l'entretien. Sans même leur demander ce qu'ils pensent de leur temps d'écran, donc, une majorité de jeunes s'autorise à le commenter directement, parfois pour se comparer avec leurs pairs : « *Je sais exactement parce que je regarde souvent, c'est 1h30 par jour en moyenne, mais avec tout genre la musique, moi j'y suis pas trop dessus. (...) Bon 1h30 certains vont dire que c'est pas mal mais je pense que je suis dans la moyenne basse (regarde sa camarade)* », explique Manon, 14 ans, 3ème. L'adolescente en profite ainsi pour se situer et relativiser cette durée, comme le font des parents de notre échantillon. Yolaine (42 ans, responsable gestion fonction-support), par exemple, se rassure de cette façon sur le temps d'écran de sa fille : « *J'ai vu des statistiques, elle est dans la moyenne basse* ». Par ailleurs, chez les jeunes qui évoquent un nombre d'heures élevé, la justification immédiate vis-à-vis du chercheur leur apparaît incontournable, au point que Mia, 13 ans (3ème), se raccroche par exemple à des pratiques qui lui apparaissent légitimes : « *Oui bon moi c'est dans les 8h mais ça compte le temps de lecture, moi je lis beaucoup en ligne...* ». Cela ne l'empêche pas d'avoir un retour de sa camarade Axelle (14 ans, 3ème), qui se prononce de façon critique sur cette durée et met en évidence un risque de surutilisation pour sa santé : « *8h par jour ? Mais moi j'ai 5h30 j'en peux plus alors toi 8h tu vas avoir les yeux carrés* ». En guise de réponse, Mia préfère donc aller plus loin dans sa justification en s'appuyant sur une diversité d'usages et en mettant stratégiquement à l'écart des pratiques qui lui semblent moins valorisantes : « *Non mais c'est pas 8h à rien faire, c'est Deezer, c'est les manga, puis les devoirs et faire des recherches, j'ai pas d'ordi à côté enfin il est partagé donc j'ai besoin du téléphone, mais je passe pas 8h par jour sur insta faut pas croire* ». Cet échange, dans le cadre d'un focus group, traduit un certain nombre de problématiques largement traitées dans les sciences sociales, tant en sociologie du numérique qu'en sciences de l'information et de la communication, telles que la justification de pratiques numériques sous un angle plus difficilement attaquable (ici, c'est précisément la lecture dont il est question, suivie par les devoirs scolaires) afin d'obtenir une validation par les pairs (boyd, Ito & Jenkins, 2017 ; Livingstone, 2009 ; Marwick & boyd, 2014). Nous retrouvons ainsi un discours similaire de la part de Joachim, 12 ans, issu d'un environnement favorisé et disposant d'une bibliothèque chez ses grands-parents, qui commence par énumérer ses usages (et se défend d'en avoir de « mauvais ») avant de conclure sur son temps d'écran chiffré : « *je passe pas mon temps à regarder des vidéos sur TikTok, c'est pour le collège, pour m'informer, enfin c'est pas un argument mais... Bon d'accord je dois être à 6h par jour oui* ».

Le ressenti d'une connexion potentiellement importante par l'individu, par ses pairs, ses parents ou par les trois à la fois, participe de la nécessité de justifier ses propres usages. Instagram ou TikTok n'appellent pas vraiment à des usages raisonnés en tant que dispositifs sociotechniques pensés pour être chronophages, mais il deviendrait, pour certains collégiens, socialement désirable de montrer en avoir un usage raisonnable, tout en valorisant des pratiques numériques plus légitimes. Qu'il s'agisse d'une collecte informationnelle ou d'une forme plus traditionnelle de lecture (livre, BD, manga, etc.), les jeunes de notre échantillon démontrent ici l'intérêt de pratiques numériques plus « productives ».

Mais de nombreux parents de notre enquête se savent eux aussi très connectés, comme Paul (49 ans, informaticien) : « *Houlala, tous les écrans confondus, c'est énorme. Parce qu'en fait au boulot, je suis pratiquement sur des écrans déjà pendant... je ne sais pas, sept heures par jour. Je suis déjà sur des écrans le matin. Je suis souvent sur des écrans pendant ma pause. Et je suis sur des écrans pratiquement toute la soirée. Donc en fait, je suis sur des écrans, je dirais, peut-être dix heures par jour, je ne sais pas. Mes enfants, eux, ils sont rivés à... pour l'un à Instagram, pour le plus grand. Et pour le plus petit, lui, c'est YouTube, mais de façon très très intense* ». Nous voyons bien dans ce verbatim le lien parfois étroit entre connexion parentale et familiale.

Azumi (46 ans, secrétaire administrative) s'interroge même sur la possibilité de ne plus l'être dans les sociétés contemporaines :

« Qu'est-ce qu'on peut faire sans écran en fait ? Donc il faudrait faire plusieurs catégories, l'écran parce que je travaille ? Écran parce que je cherche quelque chose ? Écran parce que je lis quelque chose ? Déjà, dans une société, nous on ne peut rien faire sans écran, c'est devenu nos lunettes. Combien d'heures par jour ? Je ne sais pas. Je dirais que ça vit avec... je vis avec, voilà. Du réveil, quand j'ouvre les yeux et jusqu'à ce que je ferme les yeux, je pense, voilà. Entre... le temps que je suis réveillée, je crois que l'écran il est tout le temps là ».

La dimension ubiquitaire des écrans est également développée par Marc (48 ans, journaliste indépendant), fataliste, qui insiste sur l'obligation de connexion :

« Nous on a plus le choix en fait. Je veux dire, moi aujourd'hui mon sujet faut qu'il soit en ligne, faut que je sois en ligne, que je puisse démarcher, faut que j'envoie des mails. Là on vient de faire un bouquin, on a fait un site internet qui correspond au bouquin, on a communiqué sur le bouquin via internet. Quand je décharge mes images, c'est sur mon ordi, et je les traite sur mon ordi. Et c'est aussi pour ça que je vous dis, j'ai surtout pas envie que ça remplace quoi que ce soit internet ».

Si les parents s'avèrent souvent critiques sur les pratiques numériques de leurs enfants, eux-mêmes sont donc souvent très connectés, ce qui peut amener les jeunes à questionner à leur tour le temps d'écran de leurs parents, et parfois même à les inquiéter. Morgane (11 ans, 5ème), par exemple, souligne une dissymétrie dans le traitement des écrans au domicile familial, selon que la connexion vienne des parents ou d'elle-même : « *Mes parents ils disent qu'ils sont pas trop écrans mais quand je les regarde ils sont tout le temps dessus, ça vibre tout le temps, moi quand je lis un message à table c'est la fin du monde mais mon père dès que ça vibre il faut qu'il puisse voir ce que c'est dans la minute* ». La jeune fille relève que les pratiques numériques investissent ici des espaces traditionnellement réservés au « nous familial », à savoir le repas. Marcus (15 ans, 2nde) va plus loin et inverse les rôles que nous avons pu observer jusqu'alors. En effet, l'adolescent se montre plus critique encore sur les usages numériques de sa mère et aimerait qu'elle adopte d'autres pratiques moins nocives : « *Ma mère elle passe beaucoup de temps sur son téléphone. Elle devrait diminuer parce que ce qu'elle fait ce n'est pas forcément bon pour elle. Parce qu'elle va beaucoup en fait, elle va beaucoup sur Twitter et elle va s'informer de pleins de mauvaises nouvelles sans pouvoir agir. Du coup je trouve ça un peu contre-productif parce que juste on entend les mauvaises nouvelles et bon. C'est un peu ça. Il faudrait prendre de la distance un peu avec bah ouais, parce qu'en plus il y a énormément de gens qui disent plein de trucs mais qui au final connaissent pas grand-chose* ».

Il est donc intéressant de noter ici, qu'il existe aussi, pour les parents, un décalage entre les usages prescrits et proscrits, mais aussi entre ce qu'ils donnent souvent à voir aux enfants et en attendent d'eux, et ce, dans les différentes catégories sociales. Dans cette partie nous retrouvons plus de témoignages réflexifs masculins à propos du temps passé sur les écrans, ce qu'il est difficile de généraliser du fait de notre échantillon et qu'il faudrait creuser : les pères passent-ils vraiment plus de temps sur les écrans (ce que ne confirment pas toujours les témoignages des jeunes) ou ont-ils un regard plus critique (ce qui ne corrobore pas non plus totalement nos résultats) ?

Toujours est-il que les réflexions autour des temps d'écran sont nombreuses, en dépit de l'âge de ou de la catégorie socio-professionnelle, et qu'elles s'accompagnent souvent de tentatives d'auto-régulation et de déconnexion.

Tentatives de déconnexion et de prises de distance

Nous l'avons vu dans la partie précédente, nos répondants admettent passer du temps sur les écrans. Toutefois, cela peut les amener à se justifier, à culpabiliser mais aussi à penser à diminuer ce temps d'écran et à développer différentes stratégies pour y parvenir.

Séverine (50 ans, économiste) pense elle clairement à diminuer le temps d'écran, en engageant sa fille dans le processus comme Susan Maushart dans *Pause* (2013), mais « avec des succès toujours très modérés » pour les deux : « Avec ma fille, on a inauguré une période de sevrage numérique à un moment, qui nous a beaucoup fait rire rétrospectivement parce que ça ne durait jamais vraiment très longtemps, maximum trois semaines à peu près, puis ça revenait comme avant. Parfois, je pense que certaines humeurs ou certains comportements me concernant sont liés aussi à cette surexposition aux écrans », tout comme Maryse (37 ans, assistante de gestion) qui livre aussi un constat d'échec : « J'ai eu toute une période d'ailleurs où j'ai essayé de déconnecter, où je mettais pas du tout la télé, mais bon je suis revenue dessus au final, j'ai pas réussi à m'imposer ça longtemps ».

Si, comme nous venons de le voir, la déconnexion apparaît souvent compliquée dans le discours des parents, le recentrage vers des activités en ligne jugées plus utiles, quitte à se déconnecter complètement de certains services uniquement, peut apparaître chez certains d'entre eux, qui se révèlent par ailleurs souvent disposer d'un capital culturel élevé. C'est par exemple le cas de Bérénice (35 ans, enseignante), qui explique :

« Après le temps sur mon téléphone, je suis quand même assez satisfaite, j'ai réfléchi il y a quelques temps et j'ai diminué tous les trucs qui ne me convenaient pas. Facebook par exemple, je me suis retirée, je ne regarde pratiquement plus de trucs « putaclique » (mon conjoint utilise cette expression extrêmement vulgaire). Maintenant quand je suis sur mon téléphone c'est soit pour lire *Le Monde*, soit pour communiquer avec des gens, soit pour faire des démarches administratives, mon compte, je fais les courses, mon drive. Je commence à être assez satisfaite. Parce que c'est une perte de temps, regarder des trucs sur Facebook inintéressants, des gens que je n'ai pas vus depuis 10 ans... C'était vraiment une perte de temps, et j'en ai pas beaucoup dans ma vie, et être happée par ça... Je trouve que je dors mieux depuis ».

La déconnexion à certaines plateformes, ici un réseau socionumérique qu'elle juge désormais trop chronophage et peu intéressant, se traduit pour cette mère de famille par des bénéfices tout à fait concrets : elle estime mieux dormir depuis et répète à deux reprises dans son témoignage qu'elle est aujourd'hui *satisfaite* de son usage du smartphone. Cela démontre également une certaine réflexivité et la satisfaction de maîtriser les usages. Le même constat se dresse pour Florence (40 ans, cheffe de projet), qui sépare, comme beaucoup d'autres parents, un temps des écrans qui semble irréductible, celui du travail, d'un temps des écrans avec des finalités récréatives, par exemple au domicile : « *Au niveau du travail sur l'ordinateur, bon, je n'en pense rien parce que c'est comme ça, après sur le sur le reste du temps, je pense qu'on pourrait diminuer. Par exemple, j'ai désactivé depuis la semaine dernière les réseaux sociaux et puis les trucs que je regardais trop genre le monde.fr. Du coup je n'y vais qu'en faisant des recherches et ça, ça a permis par exemple de limiter le temps passé* ».

Mais cette déconnexion partielle, à certains services mais pas au smartphone de façon plus globale, n'est pas généralisable à la population interrogée : parents comme enfants témoignent souvent rencontrer des difficultés à se déconnecter même partiellement, avec des facteurs explicatifs multiples. Par exemple, il reste difficile d'ignorer que la majorité des espaces en ligne fréquentés par les jeunes, mais aussi par les parents, se caractérise par des stratégies de captation de l'attention qui se retrouvent dans des choix de design (dark patterns, doomscrolling, etc.). Certains jeunes, à l'image des parents, en ont par ailleurs pris conscience. C'est en regardant des contenus vidéos qui s'enchaînent indéfiniment qu'Axelle (14 ans, 3ème) admet ne pas pouvoir s'arrêter dans le temps qu'elle s'est fixée : « *quand je regarde une vidéo j'en regarde une autre juste après, je peux pas dire que j'arrête dans 30 minutes pile, d'ailleurs je me mets des limites genre je me dis je vais passer 30 min là-dessus mais ça déborde toujours* ». La densité des flux informationnels et communicationnels auxquels les adolescents, mais aussi les parents, sont quotidiennement confrontés, complique une prise de distance qui peut générer une « peur de manquer » ou laisser une sensation de vide (Jauréguiberry, 2019).

Souvent, la volonté de se déconnecter ne pourrait advenir que dans le cas d'un sentiment de "trop" de connexion, qui n'est pas toujours évident à cerner. Céline (15 ans, 2nde), par exemple, explique « *ne pas vraiment ressentir* » le fait d'être *trop* connectée. Elle ajoute : « *Je sais que le lendemain je vais être fatiguée mais d'un point de vue extérieur je pense qu'on a du mal à voir le problème. Enfin, mes parents voient le problème mais moi j'ai du mal à le voir (rires)* ». Lorsque Saïd (15 ans, 2nde) vérifie son temps d'écran, il semble surpris par le chiffre annoncé pendant ses congés scolaires mais ne dramatise pas : « *je viens de voir des fois c'est 9h quand je suis en vacances. Sinon 3h parce que je peux pas aller plus loin. Mais tout compte dessus genre t'écoutes de la musique ça compte alors que j'ai mes écouteurs je reste pas à regarder l'écran. Mais bon voilà souvent j'ai rien à faire d'autre. (...) Quand je me dis que je devrais diminuer, c'est pour faire quoi d'autre en vrai ?* ». D'une part, le temps d'écran affiché n'est pas seulement un temps d'écran mais plutôt un temps d'utilisation du smartphone pour l'adolescent : une écoute musicale est comptée alors qu'elle nécessite peu de regarder l'écran. D'autre part, la connexion est ici vécue comme un moyen de tromper l'ennui. S'il admet pourtant y penser, l'absence d'alternative qui semblerait suffisamment intéressante pour l'adolescent éloigne davantage encore la réalisation concrète d'une prise de distance. Enfin, Gladys (15 ans, 2nde), comme une grande partie de nos répondantes et répondants, montre que la volonté de déconnexion n'entraîne pas nécessairement la

déconnexion elle-même : « *C'est vrai que parfois je me dis là c'est trop, il faut que je coupe, donc je me dis que je vais arrêter bientôt mais je le fais pas tout de suite. Mais oui il y a des moments où je prends conscience que c'est trop, mais je prends juste conscience que c'est trop en fait, il y a rien qui change* ».

Si Saïd laisse entendre que sa forte durée de connexion se justifie avant tout par le manque d'alternatives, ces dernières restent quand même nombreuses et concernent les parents comme les jeunes. Pour ces derniers, la lecture et le sport sont le plus fréquemment cités. Manon (14 ans, 3ème) parvient, selon elle, à se déconnecter sans problème, parce qu'elle « *se fixe une durée, par exemple jusqu'à 16h30, et à 16h30 [elle] coupe et [elle] va au foot* ». Pour la jeune fille, il semble que la prise de distance avec les outils numériques est facilitée par la mise en place d'un objectif précis. Pour d'autres adolescents interrogés, c'est donc la lecture qui permet de s'éloigner des écrans, ce qui signifie une fois encore que la lecture papier est prioritairement considérée ici : « *Souvent quand je lis, c'est pour arrêter de faire des écrans parce que maintenant, on en a besoin partout des écrans, même pour travailler, la plupart du temps ce sont des écrans. Du coup, les gens qui ont besoin de lire pour ne pas passer du temps sur les écrans, bah ils auront besoin de livres* », explique Léo (15 ans, 2nde). Même chose pour Solène (13 ans, 4ème) : « *je fais 1h à 1h30 de lecture en journée normale, quand j'ai envie d'être au calme, de me poser, je vais pas forcément prendre mon téléphone, je vais plutôt prendre un livre. Le livre ça me déconnecte du téléphone quelque part* ». Si la pratique de lecture en elle-même semble inviter à se déconnecter des outils numériques, c'est peut-être aussi parce qu'elle exige une certaine concentration. Joachim (12 ans, 5ème) explique ainsi qu'il sait séparer ses activités et que la lecture ne peut se juxtaposer à une autre : « *Moi la déconnexion j'y pense pas, je pense que c'est parce que beaucoup de mes loisirs sont en ligne, mais je sais m'arrêter, quand je veux lire justement, je profite de ma lecture, j'ai pas un écran à côté ou du bruit qui va me sortir de ma lecture* ». L'adolescent montre une maîtrise temporelle dans sa gestion des activités, qu'il sait isoler au point qu'aucune ne semble prendre trop de place, même si ses loisirs sont essentiellement en ligne. De nombreux jeunes interrogés développent donc différentes stratégies d'auto-régulation de leurs pratiques numériques, même si cela ne leur est bien sûr pas exclusif. Marcus (15 ans, 2nde) ajoute : « *Oui bah quand ça fait trop je vais faire d'autres activités, ou enfin, par exemple, je vais faire du sport, je vais courir, je vais me balader, je vais voir des amis ou ma copine, enfin ça dépend. (...) C'est pas à partir d'un temps, c'est à partir du moment où je me dis que j'ai envie de faire autre chose* ». Diégo (16 ans, 1ère) a lui aussi ses propres stratégies : « *Ça dépend. Pendant les vacances souvent, bah sinon je travaille une semaine, la deuxième semaine beaucoup moins. Et j'ai tendance à aller m'attarder sur mon téléphone la journée. Mais de temps en temps, moi je suis épuisé de ne rien faire et je me dis : « il faut que je sorte »*. Christian (17 ans, Terminale) témoigne également sur ce point : « *Ça dépend des jours. Des fois, quand je passe trop de temps, je me dis : « bah je vais juste faire du vélo »*. Sinon j'arrête juste et je vais dans le garage bricoler », tout comme Guillaume (18 ans, 1ère) :

« *Et quand par contre je passe beaucoup de temps à faire ça, à regarder des trucs qui ne m'intéressent pas, je vois le temps passer. Et ça souvent c'est quand on n'a rien à faire, les grandes vacances. Les grandes vacances là... ou quand je suis chez mon père aussi, je n'ai pas de travail, pas trop. Ouais, mais souvent en plus c'est plus le soir, je me prends un coup, je me dis : « ah ouais, demain ça ne va pas » (Rire.) Ouais, ça va bien. Le lendemain, quand je me suis senti nul une journée, ouais (...) Si j'ai une journée productive, je ne culpabilise pas du tout* ».

Nous retiendrons donc ici que lorsqu'elle s'explique par la lecture de contenus ou d'autres pratiques perçues comme valorisantes et productives, la présence sur les écrans peut apparaître tout à fait justifiable et justifiée : pour les jeunes, il ne s'agit plus de temps perdu ; pour les parents, il apparaît convenable que leurs enfants deviennent bénéficiaires du numérique et ne se limitent pas à des usages exclusivement communicationnels et chronophages. Si l'auto-régulation traduit logiquement une maîtrise de ses pratiques numériques, elle représenterait également pour les jeunes interrogés un gain d'autonomie et deviendrait un marqueur du devenir adulte.

Quelques pistes de réflexion

Pour rappel, nous avons décidé de nous questionner sur l'attractivité des services numériques des bibliothèques pour les jeunes et le rôle de facilitation dans la parentalité numérique. L'hypothèse selon laquelle les services numériques des bibliothèques sont peu connus et peu investis par les jeunes et leurs parents a été rapidement validée. En effet, très peu d'acteurs connaissent et utilisent ces différents services, le résultat un peu plus surprenant étant qu'ils ne sont pas forcément intéressés par ces services car la bibliothèque, comme nous l'avons vu dans ce rapport, est pensée par la plupart comme un lieu préservé et à préserver du numérique.

Des services numériques des bibliothèques peu et mal connus

Parmi les services numériques davantage utilisés, pour celles et ceux qui sont concernés, l'emprunt en ligne revient de façon récurrente. Pour une majorité d'individus interrogés, parents comme jeunes, c'est d'ailleurs ce qui leur vient en premier lieu à l'esprit lorsque nous évoquons, sans plus de précisions, les services en ligne dans leur globalité.

Certains soulignent néanmoins le manque de communication sur ce qui est proposé, à l'image de Céline (15 ans, 2^{nde}) : « *ça m'arrive de réserver des livres mais c'est tout. Après je sais qu'ils mettent des trucs en ligne, des évènements, mais ils ne communiquent pas trop dessus, ça m'intéresse mais je vois pas souvent les infos* », ou de Florence (40 ans, cheffe de projet) :

« Ben en fait il faudrait peut-être que les infos arrivent jusqu'à moi, parce que je suis quand même assez connectée sur les trucs culturels, je suis pas dans une caverne. C'est vrai que j'ai pas du tout ce réflexe d'aller voir sur le site de bibliothèque et d'aller voir ce qui était proposé, donc que les informations me parviennent, peut-être qu'on me montre. Au moment du guichet du savoir par exemple, je pense qu'il y a eu une espèce de com qui expliquait, qui donnait un exemple, et qui était assez simple à comprendre. Et du coup peut être oui accompagner un petit peu en disant 'ça marche comme ça les services, vous pouvez les utiliser pour ça' ».

Plusieurs parents de notre échantillon expliquent ne pas utiliser les services numériques car ils ne sont pas suffisamment visibles sur les espaces en ligne des bibliothèques. Il est notamment reproché à la newsletter de manquer de personnalisation : elle concerne, selon certains enquêtés, l'ensemble des bibliothèques et l'information parvient donc de manière brute aux utilisateurs, de telle sorte qu'ils doivent la trier eux-mêmes, ce qui a surpris des parents. Une offre plus personnalisée, bibliothèque par

bibliothèque, semblerait selon eux avoir davantage de sens. Hasna (31 ans, freelance en informatique) témoigne : « *Espaces numériques ? Honnêtement, je ne savais même pas que ça existait (Rires.) Pour vous dire, moi je fonce au rayon des livres et puis après, c'est vrai que je ne me suis pas... je n'ai jamais pris la peine d'explorer vraiment les autres... Pour moi, bibliothèque, à part l'espace numérique, c'est vraiment... pour moi, l'utilité première c'est les livres parce qu'en fait, le reste, je n'en ai pas besoin. Même, je peux le faire chez moi. C'est vraiment ça* ». L'accès à une multitude de plateformes numériques à domicile revient souvent comme facteur explicatif de la non utilisation des services numériques proposés par les bibliothèques.

Nous relevons aussi un certain attrait pour les événements ponctuels (lectures, animations) mais, comme expliqué plus haut, ceux-ci ne sont pas toujours suffisamment bien identifiés, référencés ni toujours adaptés, en particulier aux jeunes. Plusieurs jeunes répondants ont en effet souligné que les thématiques proposées ou les moments étaient en inadéquation avec leurs attentes et emplois du temps, à l'image de Loubna (17 ans, terminale) : « *Non, c'est juste moi souvent quand j'ai des... je prépare quelque chose par exemple le week-end ou des choses comme ça, il y a un événement et du coup, bah je ne peux pas y aller. Mais après, souvent c'est pour les adultes* ».

D'autres soulignent, enfin, les difficultés à se retrouver sur le site et les différents services. C'est le cas de Mounia (26 ans, assistante maternelle) : « *Leurs services en ligne, même moi, pour chercher ma catégorie, je galère à chercher. Les onglets ne sont pas très clairs, on va dire. Par exemple, je regarde tout ce qu'ils proposent comme activité. Donc, ils m'affichent tout ce qu'ils font sur l'année. Et moi, il faut que je fasse une définition de critères pour que je puisse avoir accès aux 0-3 ans et pour le secteur que je veux. Du coup, ça met un peu plus de temps, mais ce n'est pas très grave, mais c'est vrai qu'on pourrait avoir un onglet 0-3 ans avec Lyon 7ème, par exemple, et... ce serait plus simple* » ou de Bérénice (35 ans, enseignante) : « *Je sais qu'il y avait un système de presse que j'ai utilisé pendant un temps. Mais je le trouvais tellement pas du tout facile d'accès, fallait rechercher, c'était moche, on pouvait pas chercher par le titre. Ça a fini par être trop pénible de passer par cette interface-là, du coup je me suis abonnée au Monde. Avant j'étais pas abonnée au monde, je regardais et quand un article payant m'intéressait je passais par cet espace là pour le regarder, mais alors c'était vraiment pas très joli, pas bien fait, le moteur de recherche est pas performant. On a l'impression que c'est fait pour qu'on l'utilise pas trop* ».

D'autres services, notamment liés aux contenus vidéo, pourraient être appréciés mais en se démarquant de l'offre classique des grosses plateformes. Là encore les utilisateurs attendent autre chose de leur bibliothèque, à l'image de Bérénice : « *S'il y avait des petites capsules éducatives de qualité pour les enfants, je pourrais m'en servir par exemple. J'ai un fils qui vient d'avoir une montre Flig Flag, je suis en train de lui apprendre à lire l'heure. J'ai essayé de trouver des petites vidéos qui pourraient être sympas, un truc comme ça pourquoi pas. Après pourquoi pas aussi des vidéos de partage sur des livres, de conseil, par exemple si on avait des bibliothécaires qui présentent leur coup de cœur, des vidéos courtes, ça je pourrais regarder* ». Les parents et jeunes n'utilisent donc pas forcément beaucoup les espaces numériques mais pourraient être intéressés par de l'information en lien avec des ouvrages ou des besoins ponctuels.

Le rôle de médiateur culturel

Un autre résultat de notre enquête est que les biens culturels proposés en bibliothèque ne sont pas toujours adaptés aux besoins et attentes de nos répondants, même si ce résultat touche plus nettement les milieux favorisés et les répondants les plus diplômés ou ayant de bonnes positions scolaires.

Les jeux vidéo, pourquoi pas mais « pour les autres », préciseront la plupart des parents, quand d'autres n'en voient pas l'intérêt. Daniella (49 ans, chargée de mission) témoigne : « *Mais je trouve ça super pour les ados. Il y en a qui n'y ont pas accès chez eux, et ça leur permet d'être ensemble quand même. Ça crée du lien. Au lieu de le faire chacun chez soi derrière son ordi. Au moins là ils jouent ensemble, même si je sais qu'ils jouent en ligne. Qu'il y ait une médiation, de les emmener vers d'autres jeux qu'ils n'auraient pas découvert. C'est un peu comme tout, ils ont accès à 1% de l'offre, ça permet de découvrir autre chose aussi. J'imagine qu'il y a de la médiation autour* ». Cette question de la médiation, de l'accompagnement attendu en bibliothèque marque aussi une ligne claire entre loisirs et médiation culturelle, plusieurs personnes attendant clairement ce rôle de la part de la bibliothèque. Ce résultat atteste d'une vision de la bibliothèque comme lieu d'éveil, d'accompagnement au sens critique et à la littérature numérique.

Une majorité des jeunes interrogés dénoncent par ailleurs les limites des catalogues de jeux ou l'obsolescence des consoles sur place : « *Le matériel aussi. Les consoles à la bibliothèque c'est pas les plus récentes et le catalogue de jeux il est moisi (rires). Mais c'est bien de proposer ça, pour moi ça a sa place oui, parce que tout le monde a pas forcément une console chez lui* » (Florent, 12 ans, 6ème). Marcus (15 ans, 2nde) pense, quant à lui, que les jeux vidéo n'ont pas vraiment leur place dans une bibliothèque : « *Je sais pas si ça a sa place (musique, jeu vidéo, etc.). Enfin oui ça a sa place mais ça dépend ce qui se trouve dans la ville, si on peut jouer aux jeux vidéo nulle part ailleurs oui, mais s'il y a déjà plein de petits trucs comme une salle d'arcade des trucs comme ça, je pense pas que ça ait grand-chose à faire dans une bibliothèque.* »

Mais, surtout, des jeunes déplorent la nécessité de laisser leur place alors qu'il s'agit d'une activité qui « prend du temps » pour que « s'installe l'immersion ». Nous observons donc un décalage entre les pratiques du jeu vidéo et ce qui est actuellement proposé en bibliothèque.

On retrouve en partie ce décalage en ce qui concerne les mangas, qui pour certains jeunes s'achètent plus qu'ils ne s'empruntent : « *J'ai une étagère de manga sur plusieurs étages et elle fait deux mètres de haut, j'ai mis du temps à construire ça mais maintenant tout est rangé comme il faut. (...) Les romans j'emprunte beaucoup mais les mangas c'est les miens, ça se collectionne, c'est des suites et des suites, j'ai pas la même impression de collection avec des livres* » (Manon, 14 ans, 3ème) ; « *Je suis pas trop d'accord, un manga oui on peut lire les planches sur un écran mais c'est pas pareil, parce que c'est comme un livre tu dois tourner des pages, tu sais ce qu'il te reste à lire, et tu peux collectionner, ranger, t'as des numéros qui se suivent, quand tu lis en ligne il te manque tout ça, t'as la même histoire ok mais voilà.* » (Axelle, 14 ans, 3ème). Pour beaucoup, l'objet livre, quand il s'agit de mangas, se doit d'être acheté et surtout collectionné, qu'il s'agisse de décoration, tout en pouvant s'y replonger à tout moment ou de possession de l'objet. Néanmoins, la bibliothèque permet aussi de découvrir ou de lire des mangas qui intéressent moins *a priori*, comme l'illustre Joachim (12 ans, 5ème) :

« *Mais les mangas, j'ai l'habitude d'en emprunter quand c'est un petit truc que je veux lire à côté parce que les gens en parlent, genre One Piece et c'est interminable donc tu peux même*

pas faire une collection je veux dire, par contre quand Solo Leveling ou Black Butler j'achète, j'ai mes étagères qui sont bien rangées, tout est organisé, j'aimerais pouvoir faire un stream ou montrer ça sur Youtube pour décrire ma collection quand j'en aurai assez, voilà j'aime lire des choses qui sont pas trop mainstream, il faut que ça sorte un peu de l'ordinaire, c'est comme ça que j'ai l'impression de découvrir, quand j'en entends pas parler partout, et je peux faire découvrir aux autres comme ça ».

Ce point revient souvent dans les entretiens ; il est manifestement attendu d'une bibliothèque qu'elle permette de découvrir de *nouveaux* titres, ouvrages ou objets culturels. Ainsi nos répondants attendent-ils de l'audace, de l'originalité : ils aiment ou aimeraient être surpris par les propositions. Au-delà du livre, des mangas, BD et jeux vidéo, nos enquêtés ont également des attentes en termes de services, assez précises et stimulantes.

Un lieu qui pourrait devenir des lieux

Ce qui se dessine encore de l'analyse des entretiens est que la bibliothèque pourrait être un lieu aux usages plus multiples, avec des espaces ouverts et fermés, favorisant en cela la possibilité d'être au calme mais aussi de parler et d'échanger, ce qui manque parfois pour nos répondants. Paul (49 ans, informaticien) et Axelle (14 ans, 3ème) témoignent : « *Je trouve que la bibliothèque du IVe arrondissement n'a pas d'espace pour discuter, donc j'ai souvent l'impression de gêner, et je ne la trouve pas agréable. J'ai toujours un peu de réticence à demander de l'aide, je sais que ça va être un moment un peu désagréable parce qu'on a toujours l'impression de gêner* » (Paul) ; « *La bibliothèque j'y vais rarement ou alors vraiment pour travailler, le CDI on peut se retrouver en chuchotant et parler de ce qu'on lit justement, c'est un peu, enfin c'est le cadre pour faire ça, alors qu'en bibliothèque c'est mal vu, moi j'ai l'impression qu'en bibliothèque on est vraiment dans son coin, même pour chercher* » (Axelle). D'autres souhaiteraient que plus d'événements et d'activités soient proposés, tels que des concerts, projections de films avec échanges, des conférences ciblées et différenciées en fonction des âges et des attentes.

Les entretiens conduits auprès des jeunes les plus âgés montrent que l'offre qui leur est destinée est soit inadaptée soit insuffisamment visible. La bibliothèque représente une sortie pour les enfants et les invite à découvrir la lecture dans des espaces et des rayons spécialement conçus pour leur tranche d'âge, ce que ne retrouvent pas toujours les adolescents et jeunes adultes, qui se déclarent parfois laissés-pour-compte dans les bibliothèques, entre une littérature jeunesse *trop jeune* et une littérature adulte *trop adulte*. Certains aimeraient des espaces qui leur seraient dédiés ou plus d'identification des ouvrages ou de la littérature *Young Adult*, bien que celle-ci soit aussi critiquée pour son caractère souvent genré.

La question de l'amplitude horaire est aussi un enjeu pour de nombreux répondants, qu'ils soient jeunes ou non et cela supposerait aussi des espaces de convivialité. Marc (48 ans, photographe indépendant), formule à cet égard des propositions précises sur sa bibliothèque idéale :

« Elle serait ouverte sur des amplitudes d'horaires plus grandes. Je sais pas. Honnêtement, je sais pas parce que je trouve ... En fait, il faudrait qu'il y ait cinq bibliothèques de la Part-Dieu à Lyon. Que les espaces soient plus grands, avec des espaces de convivialité, qu'on puisse aller boire un verre ou manger. Qu'il y ait un truc autour des bouquins, que ce soit désacralisé. En fait, je suis très ambigu par rapport à ça. J'ai pas envie que ça devienne un truc de consommation à outrance, et en même temps, je me dis pour certaines personnes ça reste un lieu... C'est rigolo parce que là je devais répondre à une copine, et du coup je lui ai mis un petit message sur Facebook en lui disant : 'désolé, ça fait une heure que je réponds à une enquête', elle me dit : 'ah ouais sur quoi ?' - 'sur les bibliothèques' – 'c'est marrant, j'en parlais avec une copine la semaine dernière, je déteste les bibliothèques au point de me sentir vraiment mal à l'intérieur'. Je me dis, comment on fait pour que pour ces gens-là, ce soit moins sacralisé, rendre le bouquin plus banal, plus accessible ? ».

Joël (60-65 ans, consultant en ressources humaines) a aussi des propositions du même ordre : « J'aimerais bien un espace plus convivial, c'est-à-dire un espace un peu de restauration ou des trucs comme ça parce que je trouve que ça manque là-bas. C'est-à-dire qu'on puisse en plus se rencontrer quoi, une sorte de... j'aime bien dans les musées, c'est... il y a beaucoup les bars dans les musées. Je trouve ça agréable, ils auraient pu faire ça chez moi, chez nous ».

Florence (40 ans, cheffe de projet) ajoute que la bibliothèque pourrait aussi avoir un rôle facilitant la vie de quartier : « Il y aurait plus de choix, beaucoup de choix. Des endroits où on se retrouve avec les gens du quartier. C'est ça qui manque un peu, avec les gens du quartier. Parce que finalement, une bibliothèque, même dans un village... pour ça, je trouve que ça manque un peu. Ouais, des espaces pour prendre des cafés, c'est vachement bien. Si j'ai un petit café avec mon bouquin, tout en télétravaillant ».

Julie apprécie enfin vraiment l'aspect de bibliothèque ouverte sur l'extérieur : « Voilà, c'est ça, oui. J'aimais bien aussi beaucoup quand ils faisaient des animations, des présentations. On pouvait aller justement voir un film là-bas, faire un débat. Moi, j'aime bien l'aspect bibliothèque ouverte sur l'extérieur avec un accueil au public. Et voilà, des échanges aussi, pouvoir aller à un groupe de lecture, partager ».

Pour terminer, la plupart des jeunes enquêtés nous ont fait part de leur souhait de pouvoir « se poser » tranquillement en bibliothèque mais aussi y travailler plus, en particulier en groupe, comme le précise Guillaume (18 ans, 1ère) :

« Il n'y a pas assez... enfin moi je sais qu'à Jean Macé, par exemple, il n'y a pas assez d'espace pour se poser vraiment. Et je dirais, c'est la même chose pour... enfin même pas les bibliothèques municipales, genre le CDI c'est pareil. Le CDI... enfin quand il est ouvert c'est bien, mais en général, à la CSI... enfin on ne sait jamais où se poser, c'est... (...) On veut juste s'asseoir, se poser. Et puis ils sont stricts comme pas possible, donc c'est problématique. Et dans les bibliothèques, parfois en fait juste... ouais, avoir une salle de travail où on peut se poser, des petites salles, n'importe quoi ».

Diego (16 ans, 1ère) souligne qu'ils ne peuvent pas toujours entrer ou rester dans des bibliothèques parce qu'ils font trop de bruit en travaillant mais ils manquent d'endroits où travailler leurs oraux. Certains adultes aimeraient aussi travailler plus en bibliothèque, certains le faisant déjà et d'autres s'imaginant bien le faire, à l'image de Florence (40 ans, cheffe de projet) :

« Je pense que c'est peut-être plus pendant les années étudiantes ou des choses comme ça qu'on fréquente les bibliothèques pour travailler. Mais c'est un endroit que j'aime bien pour aller travailler et je ne le fais pas. Mais parce qu'il n'y a pas forcément d'espace pour ça dans celle du quartier et pour le coup celle de Lyon Part-Dieu, la grosse bibliothèque, il y a trop de monde donc on a l'impression de se retrouver dans un open space au bureau et ça, ça ne le fait pas non plus. Donc je pense que je pourrais y aller plus. Et après avec la famille, pour aller emprunter des livres et tout ça je pense qu'on pourrait aussi y aller plus ».

Guillaume (18 ans, 1ère) propose lui aussi de créer des espaces plus adaptés aux différents usages et en imagine aussi réservés des activités culturelles moins mises en avant :

« Je veux dire, faire des salles de travail silencieuses et cool, mais on pourrait aussi tout à fait faire des petites salles, un peu comme ça ; mais là c'est un peu grand quand même, on n'a pas besoin d'avoir des grandes salles comme ça. Mais on la coupe en deux, hop, on fait deux petites salles comme ça, pratique orale. Et on peut donc pratiquer à l'oral. Ou alors simplement si on veut... enfin se diversifier aussi, je ne sais pas, dans la musique. Il y en a qui le font maintenant, ça peut être cool d'avoir en fait des endroits juste qui seraient un peu en mode... qu'il n'y ait pas que le livre, etc., il y a tout cet aspect-là, mais on pourrait tout à fait par exemple avoir des salles... déjà de la musique à disposition, pourquoi pas, même si maintenant - enfin c'est pareil, en numérique, la musique, c'est très très bien - mais par exemple des salles où les gens ils peuvent faire de la musique ».

Nous avons pu voir dans cette enquête que le lieu bibliothèque garde une place centrale pour nos répondants, avec une fréquentation plus ou moins importante et pour des usages très diversifiés, mais centraux dans la construction de soi et de sa trajectoire scolaire, professionnelle ou personnelle. Véritable lieu d'éveil, de sensibilisation et d'accompagnement à la culture, elle est aussi un objet de démocratie qui permet l'accès aux biens culturels et à la diversité, en particulier pour les plus précaires, même si leurs usages ne sont pas aussi importants ni toujours conscients des enjeux que le reste de la population. Le rôle de médiateur culturel que joue la bibliothèque est donc encore aujourd'hui essentiel et souhaité par la majorité de nos répondants. Cette enquête est bien la preuve que les bibliothèques ont à cœur de jouer ce rôle et souhaitent aussi se renouveler en s'appuyant sur leurs usagers. Nos conclusions les invitent donc à peut-être imaginer des lieux encore plus innovants, flexibles et proposant plus de modularité, mais aussi des services et médiations culturelles encore plus originales, et ce, afin de pouvoir remplir des rôles diversifiés d'accès à la culture en ayant totalement conscience des enjeux sociologiques qui les sous-tendent. Pensons par exemple à cette bibliothèque et véritable lieu citoyen qu'est la bibliothèque Garaget de Malmö en Suède, qui propose un lieu étonnant, dont l'aménagement a été pensé avec la population locale et avec un objectif clairement affiché de mixité sociale et culturelle à partir de trois fonctions principales : être ensemble (le café), être créatif (les ateliers) et découvrir (les collections, les cours et les animations).

Références

Balleys, C. (2015). *Grandir entre adolescents. A l'école et sur Internet*. Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes. coll. « Le savoir suisse ».

Balleys, C., Martin, O. et Jochems, S. (2018). Familles contemporaines et pratiques numériques : quels ajustements pour quelles normes ?, *Enfances, Familles, Générations*, n°31
URL : <https://www.erudit.org/en/journals/efg/2018-n31-efg04728/1061774ar/>

Barthou, E., Lachance, J. (2019). *La parentalité numérique. [Rapport de recherche]*, Anthropado et observatoire de la parentalité numérique.

Blackwell, L., Gardiner, E. et Schoenebeck, S. (2016). Managing Expectations: Technology Tensions among Parents and Teens, *Acts of CSCW'16*, 1302-1312.

Bourdieu, P. (1979). *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris : Ed. de Minuit.

Brousse, C. (2015). « Travail professionnel, tâches domestiques, temps "libre" : quelques déterminants sociaux de la vie quotidienne », *Économie et statistique*, n° 478-479-480, p. 119-154.

Boyd, D. (2014). *It's complicated*. New Haven, CT : Yale University Press.
DOI : [10.12987/9780300166439](https://doi.org/10.12987/9780300166439)

Bruna, Y. (2022), Usages et enjeux de la géolocalisation dans le contexte de la surveillance parentale, *Tic & Société*, Vol.16, n°1-2.

Carr, N. (2010). *Internet rend-il bête ?*. Paris : Robert-Laffont.

Champagne, C. Pailhé, A. et Solaz A. (2015), « Le temps domestique et parental des hommes et des femmes : quels facteurs d'évolutions en 25 ans ? », *Économie et statistique*, n° 478-479-480, p. 209-242.

CNL (2022), Enquête Ipsos–CNL : *Les jeunes français et la lecture*, rapport, mars 2022.

Darmon, M. (2013). *Classes préparatoires. La fabrique d'une jeunesse dominante*, Paris : La découverte.

De Singly, F. (2009). Avant-propos. La fatigue d'être parent. Dans : F. de Singly, *Comment aider l'enfant à devenir lui-même: Guide de voyage à l'intention du parent* (pp. 9-12). Paris: Armand Colin.

De Singly, F., et Ramos, E. (2010). Moments communs en famille. *Ethnologie française*, 40, 11-18, <https://doi.org/10.3917/ethn.101.0011>

Détrez, C. (2006). Adolescents et lecture : une question de genres ?. *Lecture jeune*, n°120, p. 7-13.

Dupin, N. (2018). « Attends, deux secondes, je lui réponds... » : enjeux et négociations au sein des familles autour des usages socio numériques adolescents. *Enfances Familles Générations*, n°31.
<https://doi.org/10.7202/1061778ar>

Ehrenberg, A. (1991). *Le culte de la performance*, Calmann-Lévy.

Elias, N. (1973). *La civilisation des mœurs*, Calmann-Lévy.

Eloy, F., & Bonnéry, S., & Coavoux, S., & Deslyper, R., & Giraud, F., & Legon, & T., Mille, M. & Soulé, V. (2021). Conclusion. Dans : Florence Eloy éd., *Comment la culture vient aux enfants : repenser les médiations* (pp. 239-250). Paris: Ministère de la Culture - DEPS. <https://doi.org/10.3917/deps.elay.2021.01.0239>

Dubet, F., & Duru-Bellat, M., & Vérétoit, A. (2010). *Les sociétés et leur école. Emprise du diplôme et cohésion sociale* Paris : Le Seuil.

Fabre, D. (2007), Le rite et ses raisons, *Terrain* [En ligne], mis en ligne le 19 juillet 2007, consulté le 12 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/terrain/3148> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/terrain.3148>

Fontar, B., Grimault-Leprince, A. et Le Mentec, M. (2018), « Dynamiques familiales autour des pratiques d'écrans des adolescents », *Enfances Familles Générations* [En ligne], URL : <http://journals.openedition.org/efg/5042>

Galland, O. (2017). *Sociologie de la jeunesse*, 6^{ème} édition, Paris, Armand Colin, Coll. « U ». LAHIRE B. (2004), *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinctions de soi*, Paris, La Découverte.

Goffman, E. (1967). *Interaction Ritual : Essays on Face to Face Behavior*. New York : Doubleday Anchor ; traduction française par A. Kihm (1974). *Les Rites d'interaction*. Paris : Éditions de Minuit.

Goussard, L. & Sibaud, L. (2017). L'articulation travail-famille chez les mères en activité continue et à temps plein : une question de distanciation subjective ?. *Revue française des affaires sociales*, 169-186.

Granjon, F. (2022). Inégalités sociales, dispositions et usages du numérique. *Éducation et sociétés*, n°47, p. 81-97.

Granjon, F. (2009). Inégalités numériques et reconnaissance sociale. Des usages populaires de l'informatique connectée. *Les cahiers du numérique*, Vol. 5, n°1, p. 19-44.

Grassin, M. (2011). Technophilie et technophobie : quelle critique possible ?, *Revue d'éthique et de théologie morale*, 265, 75-89. <https://doi.org/10.3917/retm.265.0075>

Haicault, M. (1984). « La gestion ordinaire de la vie en deux », *Sociologie du travail*, vol. 26, n° 3, p. 268-277.

Havard Duclos, B. & Pasquier, D. (2018). Faire famille avec Internet : Une enquête auprès de mères de milieux populaires. *Enfances Familles Générations*, n°31. <https://doi.org/10.7202/1061779ar>
DOI : [10.7202/1061779ar](https://doi.org/10.7202/1061779ar)

Jauréguiberry, F. (2019). *Désir et pratiques de déconnexion*. *Hermès*, n°84, p. 98-103.

Jenkins, H., Ito, M. & Boyd, D. (2018). *Culture Participative : une conversation sur la jeunesse, l'éducation et l'action dans un monde connecté*. Caen : C&F Éditions.

Jurgenson, N., 2019, *The Social Photo: On Photography and Social Media*, London, ed

Lahire B. (dir.), (2019). *Enfances de classe. De l'inégalité parmi les enfants*. Paris : Seuil

- Lahire, B. (2004). *La culture des individus*. Paris : La Découverte.
- Landour, J. (2019). *Sociologie des Mompreneurs. Entreprendre pour concilier travail et famille ?*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion.
- Laurent B. (2019). *La dystopie*. Clermont-Ferrand : Presses universitaires Blaise Pascal.
- Leblois, H. (2017), La bibliothèque, levier d'une dynamique sociale ? : journée ABF/BPI – 24 janvier 2017, *Bulletin des bibliothèques de France (BBF)*, n° 11
- Livingstone, S. (2009), *Children and the internet: great expectations, challenging realities*, Polity Press, Oxford, UK. ISBN 9780745631943.
- Livingstone, S. et Bober, N. (2006), Regulating the Internet at Home: Contrasting the Perspectives of Children and Parents, in Buckingham, D. et Willett, R., *Digital Generations: Children, Young People and New Media*, New Jersey, Lawrence Erlbaum, p. 99-113.
- Marwick, A. et Boyd, D. (2014). Networked privacy: how teenagers negotiate context in social media. *New Media and Society*, 16(7), 1051-1067.
- Metton, C. (2006), *Devenir grand. Le rôle des technologies de la communication dans la socialisation des collégiens*, Thèse de sociologie sous la direction de D. Pasquier et B. Lelong, Paris, EHESS.
- Octobre, S. (2004), *Les loisirs culturels des 6-14 ans*, Paris, La documentation française.
- Pasquier, D. (2005), *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*, Paris, Autrement, coll.
- Pasquier, D. (2017), *L'internet des familles modestes. Enquête dans la France rurale*, Paris, Presses des Mines, 2018.
- Passard, C. (2020), Laurent Bazin, La dystopie, *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, mis en ligne le 10 janvier 2020.
- Perier, P. (2007), La lecture à l'épreuve de l'adolescence : le rôle des CDI des collèges et lycées, *Revue française de pédagogie*, n° 158, p. 43-57.
- Peterson Richard, A., Le passage à des goûts omnivores : notions, faits et perspectives, *Sociologie et sociétés*, vol. 36, n° 1, printemps 2004, pp. 145-164.
- Rabot, C. (2015). Les médiathèques pour tous ?. *Informations sociales*, 190, 106-114. <https://doi.org/10.3917/inso.190.0106>
- Repaire, V., Toutou, C. (2009), *Les 11-18 ans et les bibliothèques municipales*, Paris, BPI/Centre George Pompidou.
- Rifkin, J. (2005), *L'âge de l'accès : la nouvelle culture du capitalisme*, Paris, La Découverte.
- Rosa, H. (2012) . Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive, La Découverte, coll. « Théorie critique ».

Roselli, M. (2006), Usagers et usages devant une offre de lecture publique libre : parcours d'acculturation et formes d'appropriation lettrées, *Sociétés contemporaines*, n°64, p. 135- 151.

Roselli, M. (2011), La bibliothèque, un monde de femmes. Détermination et conséquences sur la segmentation des publics jeunes dans les bibliothèques, *Réseaux*, n°168-169, p. 133- 164.

Roselli, M. (2014), Cultures juvéniles et bibliothèques publiques. Lier récréation et espace culturel, *Agora Débats/jeunesses*, n°66, p. 61-75.

Roselli, M. (2018). Se retirer pour lire : variations sur l'expérience sociale de la solitude. *Sociologie et sociétés*, 50(1), 67–90. <https://doi.org/10.7202/1063691ar>

Serge Paugam, Camila Giorgetti, Des pauvres à la bibliothèque. Enquête au Centre Pompidou, Paris, PUF, coll. « Le lien social », 2013

Singly, F. de. (2006), *Les adonaissants*, Paris, Armand Colin, coll. « Individu et société ».

Annexes

Sociographie

Parents (N=20)				
Pseudonyme	Emploi	Âge	Nb. enfant(s)	Âge enfant(s)
Maryse	Assistante de gestion	37 ans	1	10 ans
Estelle	Animatrice/directrice de centre-aéré	45 ans	2	5 et 9 ans
Azumi	Secrétaire administrative	46 ans	2	10 et 13 ans
Joël	Consultant en ressources humaines	60 ans	1	9 ans
Elise	Gestionnaire financements	36 ans	2	5 et 7 ans
Mounia	Assistante maternelle	26 ans	1	Moins de 2 ans
Hasna	Freelance informatique	31 ans	2	2 et 3 ans
Samia	Mère au foyer	49 ans	2	5 et 7 ans
Yolaine	Responsable gestion fonction-support	42 ans	5	De 3 à 11 ans
Martial	Juriste d'entreprise	57 ans	2	Non précisé
Paul	Informaticien	49 ans	2	14 et 17 ans
Séverine	Economiste	50 ans	1	9 ans
Stéphanie	Formatrice	42 ans	3	11, 14 et 16 ans
Bérénice	Enseignante	35 ans	3	2,4 et 6 ans
Emilie	Documentaliste	41 ans	2	3 et 9 ans
Annick	Salariée à la Sécurité Sociale	57 ans	3	19, 25 et 30 ans
Marc	Photographe indépendant	48 ans	3	2, 12, 19 ans
Florence	Cheffe de projet	40 ans	2	7 et 12 ans
Daniella	Chargée de mission	49 ans	2	14 et 18 ans
Colette	Enseignante-chercheure	46 ans	2	8 et 10 ans

Jeunes (N=23)			
Pseudonyme	Niveau d'études	Age	Métiers des parents
Guillaume	Lycéen (1 ^{ère})	18 ans	Mère sociologue / père économiste
Diego	Lycéen (1 ^{ère})	16 ans	Mère conseillère en gestion du patrimoine / père fonctionnaire à Interpol
Loubna	Lycéenne (terminale)	17 ans	Père travaille à la préfecture / mère enseignante
Léo	Lycéen (2 ^{nde})	15 ans	Mère prof d'université en éco-gestion à l'INSA / père dans une ETS de billettique
Anthéa	Licence 1	19 ans	Mère salariée à la Sécurité Sociale / Père retraité comptable
Christian	Lycéen (Terminale)	17 ans	Père ingénieur et mère travaille dans l'approvisionnement de pièces électroniques
Bilel	Lycéen (Terminale)	18 ans	Père directeur de recherche clinique / mère travaille dans le même domaine
Gladys	Lycéenne (2 ^{nde})	15 ans	Père chirurgien / Mère esthéticienne
Céline	Lycéenne (2 ^{nde})	15 ans	Mère documentaliste / père enseignant-chercheur
Ahmed	Lycéen (1 ^{ère})	16 ans	Mère au foyer / père technicien dans l'informatique
Saïd	Lycéen (2 ^{nde})	15 ans	Mère au chômage / Père employé transports TCL
Marcus	Lycéen (2 ^{nde})	15 ans	Mère au foyer - anciennement informaticienne - / Père infirmier libéral
Joachim	Collégien (5 ^{ème})	12 ans	Mère cheffe de projet / Père architecte d'intérieur
Florent	Collégien (6 ^{ème})	12 ans	Père professeur des écoles / mère employée cosmétique
Julie	CM2	10 ans	Mère livreuse à Décathlon / autre maman assistante dans le développement informatique
Morgane	Collégienne (5 ^{ème})	11 ans	Mère médecin et père dans l'enseignement supérieur
Solène	Collégienne (4 ^{ème})	13 ans	Mère médecin généraliste et père chargé de recherche
Manon	Collégienne (3 ^{ème})	14 ans	Mère chargée de recherche en sciences du langage / Père dans une entreprise de soutien scolaire
Axelle	Collégienne (3 ^{ème})	14 ans	Mère gestionnaire de crédit / Père responsable réseau bus

Mia	Collégienne (3 ^{ème})	13 ans	Père médecin du sport / mère ingénieure
Hoa	Collégienne (3 ^{ème})	14 ans	Père chercheur en biomécanique / mère comptable
Anh	Collégienne (3 ^{ème})	14 ans	Père ingénieur en électronique / mère technicienne
Fang	Collégienne (3 ^{ème})	14 ans	Père chef de projet informatique / mère traductrice

Guide d'entretien utilisé pour interroger les jeunes

Partie 1 : Introduction et investissement général de la bibliothèque

- 1.1 Diriez-vous que vous êtes un usager régulier / une usagère régulière des bibliothèques ?
- 1.2 Quelle(s) bibliothèque(s) fréquentez-vous ? A quelle fréquence ? Estimez-vous que cela est suffisant ou insuffisant ? Pourquoi ? (Temps, horaires, accessibilité)
- 1.3 Quelles sont vos principales activités lorsque vous êtes à la bibliothèque ?
- 1.4 Qu'est-ce qui pourrait vous amener à passer plus de temps à la bibliothèque ?
- 1.5 Qu'appréciez-vous particulièrement dans votre bibliothèque ? Qu'appréciez-vous un peu moins ?
- 1.6 Vous rappelez-vous de votre première venue ou de vos premières venues à la bibliothèque ? Racontez-moi.
- 1.7 Est-ce que vous vous rendez seul.e à la bibliothèque ? Si oui, à quelle fréquence ? Si non, pourquoi ? Comment vous sentez-vous quand vous y allez seul.e ?
- 1.8 Est-ce que vous vous rendez à la bibliothèque en étant accompagné.e ? Si oui, par qui et à quelle fréquence ? Si non, pourquoi ? Comment vous sentez-vous quand vous y allez accompagné.e ?
- 1.9 Qu'est-ce que vous préférez entre la bibliothèque et le CDI de votre lycée ? Pourquoi ?

Partie 2 : Activités et pratiques culturelles

- 2.1 En-dehors des temps d'études/école, quelles sont vos activités préférées ?
- 2.2 Vous rendez-vous parfois dans des lieux culturels (cinéma, théâtre, salles de concert, etc.) ? Si oui, lesquels ? Pourquoi ?
- 2.3 Estimez-vous que vous lisez beaucoup ? Nombre de livres environ ? Comment ? A quels moments ? Que lisez-vous ? Pourquoi lisez-vous ? BD ? Mangas ?
- 2.4 Est-ce que quelqu'un vous conseille des lectures ? Quel est le dernier livre qu'on vous a conseillé ? Racontez-moi.
- 2.5 Encouragez-vous votre entourage (parents ? fratrie ? amis ?) à lire ? Comment ? Pourquoi ?
- 2.6 Regardez-vous des films, documentaires, séries ? Avec qui ? Comment ? A quels moments ? Pourquoi ? Est-ce que quelqu'un vous conseille ce type de contenus vidéo ?
- 2.7 Regardez-vous des vidéos en ligne ? Avec qui ? Comment ? A quels moments ? Pourquoi ?
- 2.8 Est-ce que vous avez le sentiment que le regard qui est porté sur les vidéos en ligne est plus négatif que sur les films, documentaires, séries ? Qu'en pensez-vous ?
- 2.9 Quels contenus vidéo préférez-vous ? Pourquoi ? Regardez-vous certains de ces contenus en famille ? Lesquels ? Pourquoi ? Appréciez-vous ces moments ? Pourquoi ? Pouvez-vous nous raconter une anecdote à ce sujet ?
- 2.10 Quelles sont vos autres pratiques culturelles ? (+ relances, musique, JV, dessin, écriture, etc.)

Partie 3 : Pratiques numériques de la bibliothèque

- 3.1 Pensez-vous qu'Internet puisse remplacer les bibliothèques ? Pourquoi ?
- 3.2 Selon vous, que permettent les bibliothèques par rapport à Internet ? Que permet Internet par rapport aux bibliothèques ?
- 3.3 Connaissez-vous les espaces numériques de la bibliothèque (exemple : ordinateurs et tablettes, lieux consacrés au numérique) ? Les utilisez-vous ? Que pensez-vous de la mise à disposition d'ordinateurs et de tablettes dans les espaces de la bibliothèque (bien, pas bien, assez, pas assez, adapté, etc.) ? Pourquoi ?

3.4 Que pensez-vous des salles de jeux vidéo ou des espaces conçus pour regarder des films au sein de la bibliothèque ? Est-ce que vous les utilisez ? Pourquoi ?

3.5 Qu'est-ce que vous faites généralement à la bibliothèque et que vous aimeriez faire depuis chez vous ? Inversement, qu'est-ce que vous faites chez vous mais que vous préféreriez pouvoir faire à la bibliothèque ? Pourquoi ?

3.6 Connaissez-vous les services numériques proposés par les bibliothèques de Lyon ? Exemples : Guichet du savoir, abonnements, jeux en ligne, conférences filmées, Numélyo, espaces enfants. Si oui, comment les avez-vous connus ? Si oui, utilisez-vous ces services numériques proposés par les bibliothèques de Lyon ? Pourquoi ?

3.7 Quels sont leurs points forts et faiblesses ? Que proposeriez-vous pour les améliorer ? De quoi auriez-vous besoin ?

3.8 Est-ce que vous vous informez de l'actualité de votre bibliothèque (manifestations, conférences, nouveaux aménagements, etc.) ? Si oui, comment ? Si non, pourquoi ?

Partie 4 : Temps d'écran et usages du numérique en famille

4.1 Combien d'heures par jour estimez-vous passer sur des écrans (tous écrans confondus) ? Que pensez-vous de cette durée ? Est-ce que vous réfléchissez parfois à diminuer ce temps d'écran ? Qu'est-ce que vous faites concrètement ?

4.2 Avez-vous le sentiment que quelqu'un passe trop de temps sur les écrans dans votre famille ?

4.3 Utilisez-vous parfois les outils numériques pour vous retrouver seul.e ou avoir du temps pour vous ? Pourquoi ? Dans quelles circonstances ?

4.4 Utilisez-vous parfois les outils numériques pour être avec d'autres personnes ? Pourquoi ? Dans quelles circonstances ?

4.5 Utilisez-vous parfois les outils numériques pour éviter de vous retrouver en famille ? Pourquoi ? Dans quelles circonstances ?

4.6 Est-ce que vous vous sentez limité.e dans votre utilisation des écrans à la maison ? Si oui, par qui ? Pour quels usages précisément ? Avez-vous une anecdote qui vous a particulièrement marqué ?

4.7 Est-ce que vos parents surveillent ce que vous faites sur vos écrans ? Par quels moyens ? Qu'en pensez-vous ? Que souhaitaient-ils contrôler précisément ?

4.8 Est-ce que vous êtes déjà allé à la bibliothèque pour faire quelque chose qui n'était pas accepté à la maison par vos parents ? (lire un livre en particulier, des BD, jouer à des jeux vidéo, etc.) Racontez-moi.

4.9 Qui se rend également à la bibliothèque dans votre entourage familial ? Pour quelles raisons ? Qu'en pensez-vous ?

4.10 Est-ce que vous vous êtes déjà trouvé dans une situation où le fait de vous rendre à la bibliothèque vous a valorisé ? Vous a déjà valu des critiques / remarques ? Racontez-moi.

4.11 Vous sentez-vous libre d'aller où vous voulez ? Quand vous le souhaitez ? Pourquoi ? Présence de règles + transgression ?

Partie 5 : Ouverture

5.1 La crise sanitaire a-t-elle changé votre rapport aux bibliothèques et vos pratiques ?

5.2 Que serait pour vous la bibliothèque idéale ?

5.3 Avez-vous quelque chose à ajouter ? Qu'avez-vous pensé de cet entretien ?

5.4 Facteurs sociodémographiques

- Sexe

- âge

- lieu de vie

- type de logement
- nombre de personnes dans le logement
- configuration familiale (type de ménage, nombre et âge des enfants etc.)
- emploi et niveau de diplôme
- depuis combien de temps à la bibliothèque
- lieu d'habitat (arrondissement, périurbain, etc.)
- à quelle distance / combien de minutes de la bibliothèque

Guide d'entretien utilisé pour interroger les parents

Partie 1 : Introduction et investissement général de la bibliothèque

- 1.1 Diriez-vous que vous êtes un usager régulier / une usagère régulière des bibliothèques ?
- 1.2 Quelle(s) bibliothèque(s) fréquentez-vous ? A quelle fréquence ? Estimez-vous que cela est suffisant ou insuffisant ? Pourquoi ? (Temps, horaires, accessibilité)
- 1.3 Quelles sont vos principales activités lorsque vous êtes à la bibliothèque ?
- 1.4 Qu'est-ce qui pourrait vous amener à passer plus de temps à la bibliothèque ?
- 1.5 Qu'appréciez-vous particulièrement dans votre bibliothèque ? Qu'appréciez-vous un peu moins ?
- 1.6 Vous rappelez-vous de votre première venue ou de vos premières venues à la bibliothèque ? Racontez-moi.
- 1.7 A quelle fréquence vos enfants se rendent-ils à la bibliothèque ? Qu'en pensez-vous ? (règles ? transgressions ?)
- 1.8 Lorsque vos enfants vont à la bibliothèque, vous en informez-ils systématiquement ? Expliquez-moi.
- 1.9 Est-ce que vous vous rendez seul à la bibliothèque ? Si oui, à quelle fréquence ? Si non, pourquoi ? Comment vous sentez-vous quand vous y allez seul.e ?
- 1.10 Est-ce que vous vous rendez à la bibliothèque en étant accompagné.e ? Si oui, par qui et à quelle fréquence ? Si non, pourquoi ? Comment vous sentez-vous quand vous y allez accompagné.e ?
- 1.11 Qu'est-ce que vous préférez entre la bibliothèque et d'autres lieux où on peut trouver des livres ?

Partie 2 : Activités et pratiques culturelles

- 2.1 En-dehors des temps de travail, quelles sont vos activités préférées ?
- 2.2 Vous rendez-vous parfois dans des lieux culturels (cinéma, théâtre, salles de concert, etc.) ? Si oui, lesquels ? Pourquoi ?
- 2.3 Qu'est-ce qui vous a mené à la lecture ?
- 2.4 Estimez-vous que vous lisez beaucoup ? Nombre de livres environ ? Comment ? A quels moments ? Que lisez-vous ? Pourquoi lisez-vous ?
- 2.5 Est-ce que quelqu'un vous conseille des lectures ? Quel est le dernier livre qu'on vous a conseillé ? Racontez-moi.
- 2.6 Regardez-vous des films, documentaires, séries en ligne ? Avec qui ? Comment ? A quels moments ? Pourquoi ?
- 2.7 Quels contenus préférez-vous ? Pourquoi ? Regardez-vous certains de ces contenus en famille ? Lesquels ? Pourquoi ? Pouvez-vous nous raconter une anecdote à ce sujet ?
- 2.8 Quelles sont vos autres activités sur Internet ?
- 2.9 Utilisez-vous des services en ligne pour vos enfants ? Exemples : devoirs, jeux éducatifs, musique, films etc. Qu'y trouvez-vous de bien ? Qu'est-ce qui vous semble moins intéressant dans ces services ? De quoi auriez-vous besoin ?

Partie 3 : Pratiques numériques de la BML

- 3.1 Pensez-vous qu'Internet puisse remplacer les bibliothèques ? Pourquoi ?
- 3.2 Selon vous, que permettent les bibliothèques par rapport à Internet ? Que permet Internet par rapport aux bibliothèques ?
- 3.3 Connaissez-vous les espaces numériques de la bibliothèque (exemple : ordinateurs et tablettes, lieux consacrés au numérique) ? Les utilisez-vous ? Que pensez-vous de la mise à disposition d'ordinateurs et

de tablettes dans les espaces de la bibliothèque (bien, pas bien, assez, pas assez, adapté, etc.) ? Pourquoi ?

3.4 Que pensez-vous des salles de jeux vidéo ou des espaces conçus pour regarder des films au sein de la BML ? Est-ce que vous les utilisez ? Pourquoi ? Selon vous, est-ce que ces espaces ont bien leur place dans une bibliothèque ? Expliquez.

3.5 Qu'est-ce que vous faites généralement à la bibliothèque et que vous aimeriez faire depuis chez vous ? Inversement, qu'est-ce que vous faites chez vous mais que vous préféreriez pouvoir faire à la bibliothèque ? Pourquoi ?

3.6 Connaissez-vous les services numériques proposés par les bibliothèques de Lyon ? Exemples : Guichet du savoir, abonnements, jeux en ligne, conférences filmées, Numélyo, espaces enfants. Si oui, comment les avez-vous connus ? Si oui, utilisez-vous ces services numériques proposés par les bibliothèques de Lyon ? Pourquoi ? Quels sont leurs points forts et faiblesses ? Que proposeriez-vous pour les améliorer ? De quoi auriez-vous besoin ?

3.7 Est-ce que vous vous informez de l'actualité de votre bibliothèque (manifestations, conférences, nouveaux aménagements, etc.) ?

Si oui, comment ? Si non, pourquoi ?

Partie 4 : Temps d'écran et usages du numérique en famille

4.1 Combien d'heures par jour estimez-vous passer sur des écrans (tous écrans confondus) ? Que pensez-vous de cette durée ? Est-ce que vous réfléchissez parfois à diminuer ce temps d'écran ? Qu'est-ce que vous faites concrètement ?

4.2 Avez-vous le sentiment que quelqu'un passe trop de temps sur les écrans dans votre famille ?

4.3 Utilisez-vous parfois les outils numériques pour vous retrouver seul.e ou avoir du temps pour vous ? Pourquoi ? Dans quelles circonstances ?

4.4 Utilisez-vous parfois les outils numériques pour être avec d'autres personnes ? Pourquoi ? Dans quelles circonstances ?

4.5 Utilisez-vous parfois les outils numériques pour éviter de vous retrouver en famille ? Pourquoi ? Dans quelles circonstances ?

4.6 Combien d'heures par jour vos enfants passent-ils sur des écrans (tous écrans confondus) ? Que pensez-vous de cette durée ?

4.7 Laissez-vous parfois vos enfants sur les écrans dans le but d'avoir du temps pour vous ? Pourquoi ? Avez-vous une anecdote ?

4.8 Est-ce que vous vous sentez limité.e dans votre utilisation des écrans à la maison ? Si oui, par qui ?

4.9 Est-ce que vous avez déjà limité vos enfants dans leur usage des écrans ? Pouvez-vous me raconter ?

4.10 Est-ce que vous vous intéressez à ce que lisent vos enfants (en-dehors des réseaux sociaux et espaces en ligne) ? Pourquoi ?

4.11 Avez-vous déjà déconseillé des livres à vos enfants ? Avez-vous un exemple, une anecdote ?

4.12 Qui se rend également à la bibliothèque dans votre entourage familial ? Pour quelles raisons ? Qu'en pensez-vous ?

4.13 Est-ce que vous vous êtes déjà trouvé dans une situation où le fait de vous rendre à la bibliothèque vous est apparu valorisant ? Et stigmatisant ? Expliquez-moi.

4.14 Vos enfants sont-ils libres d'aller où ils veulent ? Quand ils le veulent ? Pourquoi ? Règles/Transgressions ?

Partie 5 : Ouverture

5.1 La crise sanitaire a-t-elle changé votre rapport aux bibliothèques et vos pratiques ?

5.2 Que serait pour vous la bibliothèque idéale ?

5.3 Avez-vous quelque chose à ajouter ? Qu'avez-vous pensé de cet entretien ?

5.4 Facteurs sociodémographiques

- Sexe
- âge
- lieu de vie
- type de logement
- nombre de personnes dans le logement
- configuration familiale (type de ménage, nombre et âge des enfants etc.)
- emploi et niveau de diplôme
- depuis combien de temps à la bibliothèque
- lieu d'habitat (arrondissement, périurbain, etc.)
- à quelle distance / combien de minutes de la bibliothèque